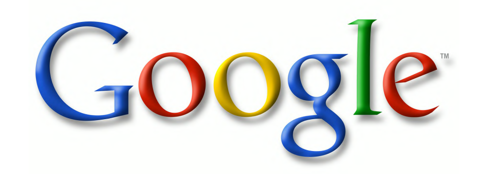
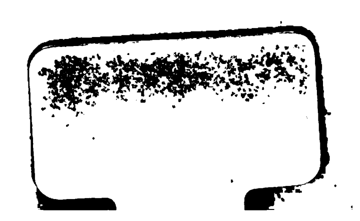






L'AMI
DES
ENFANS,

PAR

M. BERQUIN.

NOUVELLE ÉDITION,

TOME SECOND.



À LONDRES:

Chez J. STOCKDALE;
B. LAW & FILS; J. JOHNSON; C. DILLY; J. SEWELL;
F. & C. RIVINGTON; H. MURRAY; &
W. CREECH, Edinburgh.

1794.

L'AMI DES ENFANS,*

PAR

M. BERQUIN.

PROSPECTUS.

CET Ouvrage a le double objet d'amuſer les Enfans, & de les porter naturellement à la vertu, en ne l'offrant jamais à leurs yeux que ſous les traits les plus aimables. Au lieu de ces fictions extravagantes & de ce merveilleux bizarre dans leſquels on a ſi long-tems égaré leur imagination, on ne leur préſente ici que des aventures dont ils peuvent être témoins chaque jour dans leur famille. Les ſentimens qu'on cherche à leur inſpirer, ne ſont point au-deſſus des forces de leur ame: on ne les met en ſcene qu'avec eux-mêmes, leurs parens, les compagnons de leurs jeux, les domeſtiques qui les entourent, les animaux dont la vue leur eſt familiere. C'eſt dans leur langage ſimple & naïf qu'ils s'expriment. Intéreſſés dans tous les événemens, ils s'y abandonnent à la franchiſe des mouvemens de leurs petites paſſions. Ils trouvent leur punition dans leurs propres fautes, & leur récompenſe dans le charme de leurs bonnes actions. Tout y concourt à leur faire aimer le bien pour leur bonheur, & à les éloigner du mal, comme d'une ſource d'humiliations & d'amertumes.

* Il a paru, ſous le même titre un Ouvrage de M. WEISSE, l'un des plus célebres Poëtes de l'Allemagne. On en tirera des morceaux choiſis, ainſi que des Ouvrages de MM. CAMPE & SALZMANN.

Il eſt inutile d'obſerver que cet Ouvrage convient également aux Enfans des deux ſexes. La différence de leurs goûts & de leurs caractères n'eſt pas encore aſſez marquée à cet âge pour exiger des traits différens. D'ailleurs on a eu l'attention de les réunir, le plus ſouvent qu'il a été poſſible, pour contribuer à faire naître cette union & cette intimité qu'on aime tant à voir régner entre des freres & des ſœurs.

On a cherché à répandre de la variété entre les divers morceaux qui doivent compoſer chaque volume. Il n'en eſt aucun dont on n'ait d'abord eſſayé l'effet ſur des Enfans d'un âge & d'un intelligence plus ou moins avancés ; & l'on a retranché tous les traits qui ſembloient ne pas les intéreſſer aſſez vivement.

Il y aura dans tous les Volumes un petit Drame, dont les principaux personnages ſeront des Enfans, afin de pouvoir leur faire acquérir de bonne heure une contenance aſſurée, des graces dans leurs geſtes & dans leur maintien, & une manière aiſée de s'énoncer en Public. La repréſentation de ces Drames ſera de plus une fête domeſtique qui ſervira à leur amuſement. Les parens ayant toujours un rôle à y jouer, goûteront le charme ſi doux de partager les divertiſſemens de leur jeune famille ; & ce ſera un nouveau lien qui les attachera plus tendrement les uns aux autres par la reconnoiſſance & par le plaiſir.

L'AMI DES ENFANS.

MAURICE.

I.

Orléans.

MON CHER FILS,

NE t'afflige pas trop de ce que j'ai à t'apprendre par cette lettre. Je voudrois bien te le cacher; mais je ne le puis pas. Ton pere eſt dangereuſement malade; & ſans un miracle exprès du ciel, nous allons le perdre. Ah! Dieu! Dieu! mon cœur ſe briſe, lorſque j'y penſe. Depuis ſix jours je n'ai pas fermé l'œil; & je ſuis ſi foible, que j'ai peine à tenir ma plume. Il faut que tu reviennes ſur le champ à la maiſon. Le cocher qui te remettra cette lettre, doit te prendre dans ſa voiture. Je t'envoie un bon manteau pour t'envellopper, afin que tu n'aies point de froid en chemin. Ton per deſire ardemment de te voir. "Maurice! mon cher Maurice! ſi je pouvois l'embraſſer avant de mourir!" voilà ce qu'il a répété plus de cent fois dans la journée. Oh! que n'es-tu déjà ici! Ne perd pas un moment à faire ton paquet. Le cocher m'a promis toute la vîteſſe poſſible. Chaque moment ſera un ſiecle de ſouffrances pour moi, juſqu'à ce que je te ſerre contre mon cœur. Adieu, mon enfant, que le Seigneur daigne veiller ſur toi dans ta route. J'attends la journée de demain avec la plus vive impatience, & je ſuis toujours ta bonne mere,

CECILE LAFORET.

II.

Orléans.

MONSIEUR ET CHER COUSIN,

C'EST à vous ſeul que je m'adreſse; c'eſt près de vous que j'eſpere trouver des ſecours dans des malheurs trop accablans pour une femme. Dieu m'a ravi ce que javois de plus cher ſur la terre, mon digne époux. Vous ſavez comme il étoit tout pour moi. Il y a huit jours qu'il me fit rappeller notre fils du college. Lorſque Maurice arriva près de ſon lit, il lui tendit la main; & à peine lui eut-il donné ſa bénédiction qu'il mourut. Avec lui ſont paſsés les jours de mon repos & de mon bonheur. Me voilà plongée dans l'état le plus déſolant pour une femme, et pour une mere. Encore ſi je ſouffrois toute ſeul! mais auprès de moi ſoupire mon pauvre fils. Il ne ſais pas encore combien eſt malheureux un jeune orphelin! Il me briſe le cœur, lorſqu'il preſse mes mains, qu'il prononce le nom de ſon pere en verſant des larmes, et en me regardant. Il n'y a qu'une mere qui puiſse ſe former une idée de ces ſupplices. Je crois lire alors ſur ſon viſage ces triſtes paroles: Maintenant, ma mere, c'eſt à toi ſeule de me nourrir. En quelqu' endroit que j'aille, il eſt auprès de moi, et il eſsuie ſes yeux pleins de larmes à mes habits. Lorſque je veux chercher à le conſoler, ma triſteſse m'en empêche; car c'eſt lui qui fait ma plus grande douleur. Comment le nourrirai-je? Mon pauvre mari ne ma rien laiſsé, et mes mains ſont trop foibles pour le travail. Auprès de qui chercherai-je donc des ſecours, ſi ce n'eſt auprès de vous? C'eſt ſur vous ſeul que repoſe mon eſpérance. Dieu, ſans doute, diſpoſera votre cœur à ſecourir une pauvre et malheureuſe veuve. Montrez que les nœuds du ſang qui nous vous lient ſont ſacrés. Je vous remets mon fils. Tout ce que vous ferez pour lui, vous le ferez pour moi, et pour la mémoire d'un homme qui vous aimoit. Ce que Dieu m'a laiſsé de forces et de courage, je l'emploiera à gagner ma vie par mon travail; mais pour élever convenablement mon fils, je n'en ſuis pas en état. Je vous l'abandonne entierement. Il me ſera cruel de le voir ſortir de mes mains; mais je ſais obéir à la néceſſité. Cependant

dant une pensée me console, c'est que je le confie à la grace d'un Dieu bienfaisant, et aux bontés d'un parent généreux. Soyez pour lui ce que c'étoit son pere, et mettez-le en état d'adoucir un jour mon malheur. Je ne puis en dire davantage. Mes larmes, qui mouillent cette feuille, vous témoignent asséz ce que mon cœur ressent. Vous tenez dans vos mains mon repos, et le bonheur de mon fils. Dieu vous bénira à jamais pour votre générosité. Il vous récompensera, même en ce monde, de ce que vous aurez fait en faveur de deux malheureux de votre sang. Je suis avec la plus profonde douleur d'une mere infortunée, &c.

CECILE LAFORET.

III.

Paris.

MADAME ET CHERE COUSINE,

VOTRE lettre du 7 du courant, dans laquelle vous m'annoncez la mort de votre époux, m'a extrêmement affligé. Vous pouvez être sûre que je partage votre douleur, et que je suis encore plus sensible à votre perte qu'à la mienne. Cependant je ne puis m'empêcher d'être fort surpris que vous veuilliez chercher votre secours auprès de moi seul. Et-il donc absolument nécessaire que votre fils continue ses études, et qu'il donne au monde un demi-savant de plus? N'est-il pas beaucoup d'autres professions, où il puisse rendre d'aussi grands services à la société, et travailler plus utilement à sa fortune? Considérez vous-même comment il pourroit s'avancer sans biens et sans appui. Vous connoissez trop bien le monde, pour qu'il me soit nécessaire de vous en démontrer l'impossibilité. D'un autre côté, il vous feroit insupportable à vous-même de le voir à charge à des personnes étrangers. Vous me parler des nœuds du sang; mais ma propre famille, qui est très nombreuse, me les rappelle plus fortement encore; & je vous prie de croire que j'ai beaucoup de peine à l'entretenir d'une maniere convenable. Me charger encore d'un nouveau fardeau, cela m'est absolument impossible, & je

je ſuis sûr qu'après une plus mûre réflexion, vous me le pardonnerez. Tout ce que je puis faire, c'eſt de placer votre fils chez un Marchand d'étoffes de Rouen, nommé M. Dupré, avec qui je ſuis en liaiſon d'affaires. Je vous donne ma parole qu'il ſera fort bien traité chez lui. Réfléchiſſez mûrement à ce que je vous propoſe, & mandez-moi votre réſolution, & celle de votre fils. S'il perſiſte à vouloir continuer ſes études, je me vois abſolument hors d'état de contribuer à ſon entretien. Recevez, je vous prie, la lettre de change de quatre louis d'or ci-incluſe, comme une preuve de l'intérêt que je prends à votre malheureuſe ſituation. Je vous prie de me croire toujours, Madame et chere couſine, &c.

IV.

Orléans.

Monsieur le Principal,

J'AUROIS bien des choſes à vous écrire, ſi j'en avois la force Je commence d'abord en pleurant; & maman, qui eſt aſſiſe auprès de moi, me regarde, & elle pleure auſſi. Je ne ſais trop ce que ſera cette lettre. J'ai toujours un peu de conſolation à vous l'écrire. Vous devez déjà ſavoir que mon papa eſt mort. Vous voyez que ce que vous m'avez prédit n'eſt pas arrivé. Vous me diſiez de ne pas être inquiet, que je trouverois peut-être en arrivant ici mon papa hors de tout danger. Hélas! il eſt pourtant mort: maman n'eſt plus qu'une pauvre veuve, & moi, je ne ſuis qu'un pauvre orphelin. Ah! j'en avois une frayeur terrible, lorſque j'arrivai près de la maiſon. Je m'étois endormi dans la voiture: je rêvai que mon papa étoit dans le ciel, & que j'étois auprès de lui. Il me prit par la main, me conduiſit devant Dieu, et lui dit: « Voilà mon fils Maurice." Dieu me regarda d'un air d'amitié, & me dit: « Conſole-toi, mon fils; ce moi qui ſerai ton pere ſur la terre." Comme il diſoit cela, je m'éveillai; et en m'éveillant, j'entendis des cloches qui ſonnoient comme pour un enterrement. Cependant nous n'étions pas encore près de la maiſon, et nous avions au moins plus d'une lieue à faire. Enfin quand j'y arrivai, maman étoit ſur la porte qui pleuroit

roit à m'attendre, et ſanglottoit de tout ſon cœur. Elle m'embraſſa et me conduiſit à mon papa, qui étoit dans ſon lit, & qui ne pouvoit plus parler. Lorſque je lui ſautai au cou, Dieu ſait comme je pleurois, & comme je ſanglottois. Cela lui fit rouvrir les yeux, et il lui échappa quelques mots que je n'entendis guere. Il mit ſa main ſur ma tête, et me donna ſa bénédiction; enſuite il ſe ſouleva un peu, tourna ſes yeux vers le ciel, pouſſa un grand ſoupir, et mourut. Ah! vous ne ſauriez imaginer combien nous avons pleuré ma mere et moi. Tous les gens du village ont pleuré auſſi à ſes funérailles; mais maman & moi plus que perſonne. Je commence à boire et à manger quelque choſe; mais maman n'a abſolument rien pris. Auſſi elle eſt pâle comme la mort; et il faut que je la prie ſans ceſſe de ne pas mourir, parcequ'autrement je ne ſaurois plus que devenir dans ce monde. Hélas! Monſieur le Principal, vous ſaurez que je ne peux plus continuer mes études. Ah! c'eſt un grand chagrin pour maman et pour moi. Mais cela ne peut pas être autrement; et j'ai déjà pris mon parti. Maman a écrit de ſon couſin de Paris, qui eſt un Banquier fort riche, pour l'engager à me ſoutenir au College; mais il ne le veut pas, et il dit que je ne ſerois bon qu'à être un demi-ſavant. Pour moi je penſe que je pourrois-être un Savant tout-à-fait, ſi ma mere avoit la dixieme partie de ſon argent. Mais non; il faut que je devienne apprentif de commerce, & que j'aille à Rouen, chez M. Dupré. Je ne peux pas vous dire combien cela me fait de peine. Maman cherche toujours à me conſoler, et me dit que les Marchands ſont auſſi d'honnêtes gens, et des gens utiles, et que lorſqu'ils ont appris quelque choſe, ils n'en font que mieux leurs affaires. Mais à quoi cela vous ſert-il, quand vous n'avez pas de goût pour le métier? Vous ſavez, Monſieur le Principal, combien j'amois à m'inſtruire. J'aurois voulu être un auſſi grand Medecin que mon Papa. J'avois toujours des livres à la main, et je n'y aurai plus qu'une aune. Mais j'aime mieux me taire, puiſque cela ne peut pas être autrement. Portez-vous bien, Monſieur le Principal; je penſerai toujours à vous. J'eſpere auſſi que vous ne m'oublierez pas. Je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi. On dit que M. Dupré me menera dans ſes voyages. S'il va du côté de Paris, j'irai de vous voir; et ſi je deviens jamais gros Marchand, vouz pourrez prendre de mon magaſin tout ce qu'il vous plaira, ſans qu'il vous en coûte jamais un ſol.

 Vous

Vous verrez, vous verrez ! Adieu, Monſieur le Principal, je ſuis et je ſerai toujours, comme vous m'appelliez, votre petit ami,

MAURICE.

V.

Orléans.

Maurice, Mde. Laforet.

Maurice.

AH ! ma chere maman ! voilà déjà la voiture.

Mde. Laforet, (les yeux baignés de larmes). Mon cher fils, tu vas donc me quitter ?

Maurice. Oh ! ne pleurez pas tant, je vous prie, autrement je ſerois triſte dans toute la route. Où ſont mes gants ? Ah ! je les ai aux mains. Je ne ſais plus ce que je fais.

Mde. Laforet. Qu'il m'en coûte de me ſéparer de toi ! Je veux au moins t'accompagner jusqu'à la derniere barriere.

Maurice. Mais, ma chere maman, vous êtes déjà ſi malade et ſi foible !

Mde. Laforet. Ce n'eſt qu'une demie-lieu, et je ſaurai bien m'en retourner à pied.

Maurice. Je le voudrois auſſi ; mais vous ſavez que le Médecin a dit qu'il falloit vous ménager. Si vous reveniez encore plus malade à la maiſon, que vous fuſſiez obligé, comme mon papa, de vous coucher, et de mourir, c'eſt moi qui en ſerois la cauſe. Non ; je ne veux pas que vous ſortiez, ou je reſte.

Mde. Laforet. Eh bien, mon cher fils, c'eſt moi qui reſterai.

Maurice. Oui, oui, demeurez-ici ; et quand je ſerai au détour de la rue, allez vous coucher, et tâchez de bien dormir.

Mde. Laforet. Oui, ſi je pouvois.

Maurice. Adieu, adieu, ma chere maman.

Mde. Laforet. Porte-toi bien, mon cher fils. Que le bon Dieu

Dieu soit toujours avec toi. Sois pieux, honnête, appliqué; fais la joie de ta mere.

Maurice. Vous verrez, vous verrez, je ferai votre joie.

Mde. Laforet. Ecris-moi, régulièrement, au moins tous les quinze jours.

Maurice. Toutes les semaines, maman: vous m'écrirez aussi?

Mde. Laforet. Peux-tu me le demander? Je n'aurai plus d'autre plaisir sur la terre. Mais nous reverrons-nous encore en ce monde?

Maurice. Oh! sûrement, nous nous reverrons. Je remplirai si bien mon devoir, que j'obtiendrai la permission de venir vous voir dans six mois.

Mde. Laforet. Oui mon enfant; et tu resteras ici quinze jours. Oh! si ce tems étoit déjà venu!

Maurice. Maman, voyez le cocher qui s'impatiente. Il faut que je vous quitte.

Mde. Laforet. Encore une baiser, mon cher fils. Adieu, Maurice, adieu.

(Il se font signe de la main, jusqu'à ce qu'ils se perdent de vue.)

VI.

Rouen.

M. Dupré, Marchand d'étoffes de soie, Maurice.

M. Dupré.

QUE m'apportez-vous là, mon joli Monsieur?

Maurice. Une lettre qui nous regarde, vous & moi. Je suis le petit Laforet; vous devez savoir de quoi il est question.

M. Dupré. Ah! tu es le petit Laforet! Je suis bien-aise de te voir. Ta physiognomie me revient assez. As-tu du goût pour le commerce?

Maurice (en soupirant.). Hélas! oui, Monsieur.

M. Dupré. Tu as été quelque tems au College, sais-tu lire?

Maurice. Je le favois déjà, que je n'avois que cinq ans ; & j'en ai dix.

M. Dupré. Il faut que ton pere t'ait fait inftruire de bonne heure. Sais-tu auffi écrire & compter ? Combien font 6 fois 8 ?

Maurice. 48 ; & 6 fois 48 font 288 ; & 6 fois 288 font ....attendez un peu....font 1728 ; & ajoutez-y 58, cela fait 1786, tout jufte le compte de l'année où nous fommes.

M. Dupré. Comment donc ? tu comptes déjà comme un Banquier. Je fuis enchanté d'avoir un petit garçon auffi inftruit dans mon comptoir.

Maurice. Vous verrez comme je vais travailler pour devenir bientôt votre premier Commis : j'efpere auffi que vous me traiterez avec douceur.

M. Dupré. C'eft felon la maniere dont tu te comporteras.

Maurice. Je ne demande pas mieux. Mais, Monfieur, vous trouverez bon que je mange à votre table. Maman n'entend pas que je mange avec les domeftiques.

M. Dupré. Je ne peux pas te répondre de cet article. C'eft l'ufage parmi les apprentifs.

Maurice. Je vous en prie de grace, Monfieur. Je ferai d'ailleurs tout ce qui dépendra de moi pour vous contenter. Mais ne m'envoyez pas manger à la cuifine. J'aime mieux faire mes repas tout feul. Un morceau de pain dans ma chambre, c'eft tout ce qu'il me faut.

M. Dupré. J'en parlerai à ma femme, & nous verrons à te fatisfaire.

Maurice. Oh ! quand vous me préfenterez à elle, je veux lui baifer la main, & la prier fi inftamment...

M. Dupré. Ha ! ha ! eft-ce que tu as auffi du talent pour la cajolerie ?

Maurice. Avez-vous des enfans, Monfieur ?

M. Dupré. Oui, une fils & une fille.

Maurice. Tant mieux. Sont-ils plus grands ou plus petits que moi ?

M. Dupré. Ils font à-peu-près de ton âge.

Maurice. Vous voudrez bien me laiffer jouer avec eux, lorfque j'aurai fini ma befogne. Je fais une foule de petites drôleries. Et puis, je chiffre affez joliment ; je peux leur montrer ce que je fais.

M. Dupré. Tu vas devenir le Précepteur de toute la mai-

fon.

ſon. Je vois que nous ſerons bons amis, ſi tu te comportes comme il convient.

Maurice. Oh! vous n'aurez pas de reproche à me faire. J'aime trop maman pour m'expoſer à l'affliger.

M. Dupré. Allons, viens avec moi; je veux te préſenter à ma femme. Nous verrons comment tu t'y prendras pour le cajoler.

Maurice. Je ne veux que lui parler de maman, pour m'en faire aimer à la folie, puiſqu'elle eſt mere auſſi, & qu'elle eſt ſans doute aimée de ſes enfans.

VII.

Madame de S. Aulaire, jeune & riche Veuve, Maurice.

Maurice (portant un rouleau de ſatin ſous ſon bras).

VOTRE ſerviteur, Madame. M. Dupré vous préſente ſes très humbles reſpects, & vous envoie 12 aunes de ſatin, ſur l'échantillon que vous lui avez donné. Vous ſavez le prix?

Mde. de St. Aulaire. Il m'a demandé treize francs au premier mot. C'eſt un peu cher.

Maurice. N'auriez-vous pas une aune chez vous, Madame?

Mde. de St. Aulaire. M. Dupré eſt un honnête homme; je ne meſure jamais après lui. Combien cela fait-il?

Maurice. 156 L. Madame.

Mde. de St. Aulaire. C'eſt beaucoup d'argent. Mais ce'ſt aujourd'hui ma fête; & je ne ſuis pas d'humeur de marchander. T'a-t-il dit de te charger du montant?

Maurice. Oui, Madame, ſi vous me le donnez.

Mde. de S. Aulaire. Voilà ſix louis & demi. Prends garde de n'en rien perdre.

Maurice. Oh! sûrement....Mais vous ne voulez donc pas marchander, Madame?

Mde. de S. Aulaire. A quoi bon cette queſtion?

Maurice. A rien. Mais marchandez toujours, croyez-moi!

Mde. de St. Aulaire. Et pourquoi donc?

Maurice. C'est qu'alors j'aurois vingt sols par aune à rabattre : M. Dupré me l'a dit. Vous ne devez pas payer cette étoffe plus cher, puisqu'il peut vous la donner à meilleur marché.

Mde. de S. Aulaire. Voilà un trait de délicatesse de ta part qui me ravit. En ce cas là, mon enfant, je marchande.

Maurice. Eh bien! C'est douze francs à vous rendre.

Mde. de S. Aulaire. Ils sont pour toi, mon ami. Je veux que tu t'en divertisses le jour de ma fête.

Maurice. Madame, je ne les prendrai pas.

Mde. de S. Aulaire. Tu les prendras ; je te les donne.

Maurice. Et si M. Dupré ne le trouvoit pas bon ?

Mde. de S. Aulaire. Cela me regarde. Je le prends sur moi.

Maurice. Oh ! que je suis aise ! Je vous remercie mille & mille fois, Madame. Cet argent ne restera pas long-tems dans ma poche. Je vais tout de suite l'envoyer à ma chere maman ; & je lui parlerai de vous dans ma lettre. Je cours lui écrire aussi-tôt.

Mde. de S. Aulaire. Non, non, je ne te laisse pas aller si vîte. Je vois que nous avons bien des choses à nous dire. Apprends moi d'abord qui est ta maman, & où elle demeure.

Maurice. Ah ! maman est la pauvre veuve d'un Médecin d'Orléans. Mon papa est mort, il y a deux mois. Il n'a rien laissé après lui, parce qu'il aimoit mieux soigner les pauvres que les riches. Et puis il a resté deux ans malade ; c'est ce qui l'a ruiné. Il avoit cependant gagné assez dans le commencement pour me tenir en pension à Paris, au College d'Harcourt. On m'en a rappellé, parce que mon papa vouloit m'embrasser avant de mourir. Maman s'est trouvée hors d'état de me soutenir dans mes études. Un de mes cousins m'a fait entrer chez M. Dupré, où je suis apprentif de commerce. Si mon cousin, lui qui est si riche, avoit voulu, je serois retourné au College, & j'aurois été Médecin. Ah ! j'aurois eu bien du plaisir à étudier, pour être un jour le Médecin de maman. J'ai toujours été des premiers dans mes classes ; & mes Régens étoient bien contens de moi. La premiere fois que vous aurez besoin d'étoffes, je vous apporterai une lettre du Principal, que j'ai reçue, il y a huit jours. Vous verrez s'il m'aimoit. Oh ! il m'aimera toute sa vie, à ce qu'il me dit.

Mde. de S. Aulaire. Je n'ai pas de peine à le croire, mon

cher

cher enfant. Tu m'as déjà inspiré beaucoup d'amitié, quoique je te voie aujourd'hui pour la premiere fois. Mais dis-moi, serois-tu bien-aise de quitter le comptoir, & de retourner à ta pension?

Maurice. Ah! si Dieu le vouloit! Mais maman ne le peut pas; elle n'a pas d'argent; & pour étudier, il en faut beaucoup, beaucoup.

Mde. de St. Aulaire. Cela est vrai; mais il y a tant de gens dans le monde qui en regorgent! Que dirois-tu, si je t'adressois à quelqu'un qui t'examinât, pour voir si tu as bien profité du tems que tu as passé au College, et si tu es en état d'y faire de nouveaux progrès?

Maurice. O Madame! avec quelle joie je subirois cet examen! Envoyez-moi tout de suite, je vous prie, à cette personne. Vous verrez ce qu'elle vous mandera sur mon compte. Et puis, ce que je ne sais pas encore, je puis l'apprendre.

Mde. de S. Aulaire. Sais-tu où est le College Royal de cette ville?

Maurice. Hélas! oui. J'ai passé bien souvent devant la porte en soupirant.

Mde. de S. Aulaire. Eh bien, attends un peu.

(Elle s'assied devant son secrétaire, écrit une lettre, & la remettant à Maurice.)

Tiens, cours au College, et demande le Principal. Il faut lui parler à lui-même. Tu lui feras bien mes complimens, et tu le prieras de faire un mot de réponse à mon billet.

Maurice. Mais c'est que je suis bien pressé d'envoyer les douze francs à maman.

Mde. de St. Aulaire. Tu peux attendre jusqu'à demain. Peut-être auras-tu de plus heureuses nouvelles encore à lui donner.

Maurice. Je vais d'abord porter votre lettre, et puis je courrai chez M. Dupré, qui m'attend.

Mde. de S. Aulaire. Prends bien garde à t'égarer.

Maurice. Oh! je saurai bien trouver mon chemin. Adieu, ma noble et généreuse Dame. En moins d'une heure M. le Principal aura votre billet. J'y vole comme un oiseau.

VIII.

Rouen.

Le Principal du College, Maurice.

Maurice.

MONSIEUR le Principal, c'eſt un billet que je vous apporte de la part de Madame.....Ah! j'ai perdu ſon nom. Je vais courir chez elle, pour le rattraper.

Le Principal. Cela n'eſt pas néceſſaire, mon enfant. Elle ſe nomme ſans doute dans le billet. *(Il l'ouvre & regarde la ſignature. De S. Aulaire!* Oh! c'eſt d'une main bien connue. *(Il lit.)*

"MONSIEUR,

"L'enfant que je vous envoie, eſt un pauvre orphelin. Son pere vient de mourir, & ſa mere s'eſt vue dans la néceſſité de le retirer du College, pour le placer en apprentiſſage. Il paroît cependant qu'il a un goût très-vif pour l'étude. Je vous prie en grace de vouloir bien l'examiner; & s'il vous donne quelques eſpérances, je m'engage à pourvoir à ſon éducation. Ma fête, que je célèbre aujourd'hui, m'impoſe le devoir de faire une œuvre utile, & le ciel ſemble m'avoir adreſſé cet enfant pour en être l'objet. Je vous prie, Monſieur, de me mander ce que vous penſez ſur ſon compte. J'ai l'honneur d'être, &c."

Le Principal. Prends un ſiege, mon petit ami. Je ſuis à tois dans la minute. J'ai une lettre preſſée à finir.

Maurice. Ah! Monſieur, que vous avez-là de beaux livres! Il y a bien long-tems que je n'en ai feuilleté. Me permettez-vous d'en ouvrir un pendant que vous écrirez?

Le Principal Je le vieux bien, mon enfant.

Maurice (prenant un livre). Oh! c'eſt Homere! Mais il eſt en Grec; c'eſt trop fort pour moi. Je ne l'ai jamais lu qu'en François.

Le Principal. Comment? Tu as lu Homere? Et qu'en penſes-tu?

Maurice. Il eſt plein de belles choſes: il a ſur-tout de ſuperbes comparaiſons. Je voudrois ſeulement qu'Achille ne fût pas ſi violent & ſi opiniâtre.

Le Principal. Et quels traits de violence & d'obſtination as-tu à lui reprocher?

Maurice,

Maurice. Eſt-ce bien fait à lui de laiſſer les Grecs dans l'embarras ? Eſt-ce leur faute, s'il avoit une querelle avec Agamemnon ? Ils ne lui avoient fait aucun tort à lui-même. N'auroit-il pas dû ſe laiſſer fléchir, lorſque les Députés vinrent lui faire des ſoumiſſions dans ſa tente ? Mais, non ; il reſte inébranlable comme un rocher. Ils n'auroient pas eu beſoin de me prier ſi long-tems. Je les aurois ſuivis au premier mot.

Le Principal. Tu es donc bien indulgent ?

Maurice. Ne faut-il pas l'être pour tous les hommes, & encore plus pour nos compatriotes ? Oh ! vous avez auſſi un Sophocle ! C'eſt de lui, je penſe, qu'eſt la Tragédie de Philoctete. Notre Régent nous l'a fait expliquer trois fois. C'eſt une piece bien touchante ; mais ſavez-vous ce qui m'y a fait le plus de plaiſir ?

Le Principal. Je ſuis curieux de le ſavoir.

Maurice. C'eſt ce jeune Grec....Comment s'appelle-t-il maintenant ?

Le Principal. Néoptolème.

Maurice. Oui, oui, Néoptolême. C'eſt lorſqu'il revient, & qu'il rapporte à Philoctete ſon arc & ſes fleches. Je ſens que j'aurois fait comme lui. Mais je vous demande pardon, Monſieur, je vous trouble peut-être par mon babil.

Le Principal. Point du tout. Je t'écoute avec plaiſir. Auſſi-bien voilà ma lettre finie.

Maurice. Tant mieux : je vous prierai de me dire ce que c'eſt que ce beau livre d'eſtampes qui eſt ouvert ſur votre pupitre.

Le Principal. C'eſt un recueil des meilleurs gravures de la galerie de Florence.

Maurice. Voilà Jupiter ; je le reconnois.

Le Principal. Comment le trouves-tu ?

Maurice. J'aime l'eſtampe ; mais je n'aime pas Monſieur Jupiter.

Le Principal. Pourquoi donc cela ?

Maurice. C'eſt que c'étoit un vilain perſonnage. Je ne ſais comment les Grecs & les Romains ont eu la bêtiſe de l'adorer. C'eſt un franc libertin, et il ſe querelle toujours avec Junon. Eſt-ce que c'eſt être Dieu, cela ?

Le Principal. Tu as raiſon. C'eſt une indigne et mépriſable Divinité. Au reſte, on ne nous a tranſmis, ſur ſon compte, que des imaginations populaires. Et tu ſais que le peuple a toujours été aveugle et ſuperſtitieux.

Maurice.

Maurice. Oh ! nos payſans ſont aujourd'hui bien plus aviſés. Figurez-vous un Curé de village qui montât en chaire, et que dit que le bon Dieu a une femme qu'il trompe, et qu'il ſe chamaille tous les jours avec elle. Ses paroiſſiens n'en croiroient rien du tout,

Le Principal. Et d'où vient donc que la plus groſſiere populace eſt aujourd'hui plus ſenſée que dans les tems de l'antiquité ?

Maurice. De la lumiere de l'Evangile. C'eſt là que tout eſt d'un Dieu juſte et bon. Si j'euſſe vécu dans la Grece avec un livre pareil, jamais on n'y auroit adoré que le Dieu que j'adore.

Le Principal. Embraſſe-moi, mon cher enfant. Comment t'appelles-tu ?

Maurice. Maurice Laforet.

Le Principal. En vérité, mon cher Maurice, il ſeroit dommage que tu paſſaſſes ta vie derriere un comptoir. Il faut abſolument que tu reprennes tes études.

Maurice Ah ! je le voudrois bien, ſi cela dépendoit de moi.

Le Principal. Je vais te donner ma réponſe à Mde. de S. Aulaire.

Maurice. Je m'en chargerai avec joie. Mais, Monſieur, elle vous prie, je crois, d'avoir la complaiſance de m'examiner.

Le Principal. Tu viens de faire cet examen toi-même. Je connois ta tête et ton cœur. Peut-être aurai-je le plaiſir de contribuer à te procurer un deſtin plus heureux. Amuſe-toi à parcourir ces eſtampes, je vais écrire ma réponſe.

Maurice. Donnez-moi plutôt une feuille de papier et une plume, je veux écrire auſſi.

Le Principal. Eſt-ce à ta bienfaitrice ?

Maurice. Non, c'eſt à une autre perſonne.

Le Principal. Et ne puis-je ſavoir à qui ?

Maurice. Quand ma lettre ſera écrite, pas plutôt.

Le Principal. Il me tarde de la voir.

(Il s'aſſied, & ſe met à écrire, Maurice écrit auſſi la lettre ſuivante.)

" MONSIEUR LE PRINCIPAL,

" Je vous remercie mille et mille fois de la bonté que vous avez de vous occuper de moi, et d'écrire en ma faveur à Mde. de S. Aulaire. J'aurois eu beacoup de plaiſir à retourner dans ma premiere penſion, où tout le monde m'aime

encore ;

encore ; mais puisque vous aurez fait mon bonheur, c'est près de vous que je veux le goûter. Ah ! si je pouvois être admis dans votre College ! je vous aimerois de tout mon cœur ; je serois bien studieux et bien sage, et j'apprendrois tout ce que vous auriez la complaisance de m'enseigner. Je n'ose espérer que cela s'arrange ainsi. C'est à la volonté de Dieu, et à la vôtre. Mais s'il faut que je reste chez M. Dupré, vous ne me refuserez pas la permission de venir vous voir de tems en tems, de causer un peu avec vous, et de lire dans vos beaux livres : autrement j'aurois bientôt oublié tout ce que j'ai appris au College ; et j'en aurois du regret, quoique ce ne soit pas grand' chose. Oh ! ayez cette bonté, M. le Principal. Dieu vous en bénira, et je l'écrirai à maman, pour la soulager dans ses chagrins ; car elle m'aime beaucoup, et je l'aime beaucoup aussi. Peut-être qu'un jour...."

Le Principal. Et bien, Maurice, ta lettre est-elle finie ?

Maurice. Non, pas encore tout-à-fait. J'ai plus de choses à dire que vous. Mais la voilà telle qu'elle est. Lisez.

Le Principal. Comment ! C'est a moi qu'elle s'adresse ? Oh ! voilà qui est charmant. Non, mon cher Maurice, tu ne resteras pas chez M. Dupré, tu seras auprès de moi, je t'en donne ma parole. Retourne vers Mde. de S. Aulaire, présente lui mes très-humbles respects, & remets-lui ma réponse. Tu me feras savoir ce qu'elle en aura dit.

Maurice. Quoi ! je serois assez heureux !.....

Le Principal. Va seulement, et que Dieu t'accompagne.

Maurice. Oh ! je cours, et je reviens. *(Lui baisant la main.)* Adieu, Monsieur le Principal.

IX.

Rouen.

Madame de S. Aulaire, Maurice.

Mde. de S. Aulaire.

EH bien, Maurice, m'apportes-tu une réponse ?

Maurice. Oui, Madame, la voici.

Mde. de S. Aulaire. Je suis curieuse de savoir ce qu'elle dit ; rien de trop favorable, je crains.

Maurice.

Maurice. Rien qui me faſſe tort, j'en ſuis sûr.

Mde. de S. Aulaire (lit tous bas.)

" MADAME,

" Vous ne pouviez me procurer un plus ſenſible plaiſir que l'entretien de cet aimable enfant. Sa phyſionomie remplie de candeur & d'innocence, l'eſprit vif & plein de feu qui brille dans ſes yeux, & qui ſe répand dans ſes diſcours, m'ont pénétré d'attachement pour lui Son génie le deſtine à un genre de vie plus élevé que celui où la mort de ſon pere, & la pauvreté de ſa famille, le forceroient de vivre. Je vous félicite, Madame, d'avoir choiſi pour objet de votre générosité, un enfant qui donne de ſi belles eſpérances. Le Ciel ne vous l'a pas adreſſé ſans deſſein le jour de votre fête. Je ſuis intimement perſuadé que vous n'aurez qu'à vous louer de ſa conduite, & de ſes ſentimens; & je m'eſtimerai fort heureux de ſeconder, par mes ſoins, vos généreuſes diſpoſitions.

" J'ai l'honneur, &c."

Mde. de S. Aulaire. Le Principal ne me paroît content de toi qu'à demi.

Maurice. Oh! il l'eſt tout-à-fait, Madame, il me l'a dit; & je le vois auſſi dans vos yeux.

Mde. de S. Aulaire. Comment, tu y vois cela, mon petit devin? Mais parlons ſérieuſement; s'il ſe trouvoit une perſonne qui prit ſoin de toi, & qui ſe chargeât de ton entretien & de ton éducation, que ſerois-tu pour elle?

Maurice. Ce que je ſerois?....Je ne ſais pas trop. Je ne peux rien par moi-même; mais je prierois pour elle du fond du cœur, & le jour, & la nuit.

Mde. de S. Aulaire (l'embraſſant). Prie donc pour moi, mon cher fils, prie pour ta ſeconde mere.

Maurice. Pour vous, pour vous, maman?

Mde. de S. Aulaire. Oui, je veux l'être. Ton pere eſt mort. Je remplirai ſa place. Je ferai pour toi ce qu'il auroit fait. Tu reprendas tes études, & rien ne manquera à ton éducation.

Maurice (ſe jettant à ſes genoux). Ah Dieu! mon Dieu! maman! je ne peux plus parler.

Mde. de S. Aulaire. Leve-toi, & viens dans mes bras. Si tu m'aimes, ne m'appelle plus que ta maman, entends-tu, mon fils?

Maurice. Oh! oui, maman. Je ſuis dans le paradis.

Mde.

Mde. de. St. Aulaire. Tu es hors de toi-même. Tâche de te remettre, et allons nous promener dans mon jardin. J'ai à te parler de ta mere.

X.

Rouen.

M. Dupré, Maurice.

M. Dupré.

OU donc as-tu resté si long tems ?

Maurice. Ah ! M. Dupré, si vous saviez...

M. Dupré. Je sais, je sais qu'il ne faut pas être si long-tems dans tes courses. Que cela ne t'arrive plus une autre fois. Est-ce que tu n'as pas trouvé Madame de S. Aulaire ?

Maurice. Oh ! je l'ai trouvé, et j'ai trouvé en elle une seconde maman.

M. Dupré. Quel galimatias viens-tu me faire ? Est-ce que tu es fou ?

Maurice. Non, non, je ne le suis pas. Je vais reprendre mes études, j'entrerai dans trois jours au College, et maman de S. Aulaire viendra demain vous le dire à vous-même.

M. Dupré. Comment donc ? est-ce que tu ne restes plus chez moi ?

Maurice. Je ne veux pas être Marchand, je veux étudier.

M. Dupré. Ainsi tu n'es venu chez moi que pour tâcher d'en sortir. Tu y es, il faudra bien que tu y restes.

Maurice. Vous ne pourrez me refuser à maman, qui viendra me chercher.

M. Dupré. Croit-elle pouvoir, à sa fantaisie, venir enlever les gens chez leurs maîtres ?

Maurice. Mais, M. Dupré, sans vous fâcher, vous n'êtes pas mon maître, et je ne suis pas de vos gens.

M. Dupré (s'avançant vers lui d'un air & d'un geste menaçant). Dis encore un mot, ingrat.

Maurice. Et que vous ai-je donc fait ? Vous ai-je causé quelque perte ?

M. Dupré.

M. Dupré. Tu m'as trompé ; je commençois à t'aimer, & je voudrois ne t'avoir jamais vu.

Maurice. Non, Monſieur, je ne vous ai point trompé, je vous aſſure. Je ſerois reſté chez vous, & je ne ſongeois pas à en ſortir. Mais figurez-vous un moment à ma place. Si mon papa n'étoit pas mort, je ne ſerois pas ſortir du College, pour entrer dans votre maiſon. Une bonne Dame prend pour moi le cœur de mon papa ; je ſors de votre maiſon pour rentrer au College. Eſt-ce qu'il y a là de ma faute ?

M. Dupré. Tu as raiſon. Mais pourquoi es-tu ſi aimable ? Je m'accoutumois à te regarder comme mon fils.

Maurice. Embraſſez-moi donc, Monſieur Dupré.

M. Dupré. Non. Il m'en coûteroit encore plus de te perdre. *(Il ſort.)*

Maurice. Il eſt bruſque M. Dupré ; mais c'eſt un brave homme. J'aurai du regret à le quitter, et ſur-tout ſes enfans et ſa femme. Mais il faut que j'écrive à maman. Oh ! comme elle va ſe réjouir, en liſant ma lettre ! Je voudrois qu'elle l'eût déjà dans les mains, et arriver auprès d'elle un moment après.

(Il ſe met à écrire.)

« Ma chere Maman,

« De la joie ! de la joie ! vous êtes hors de peine, et moi auſſi. Ne pleurez pas trop de plaiſir, pour pouvoir lire ma lettre. Voici l'hiſtoire de notre bonheur. M. Dupré m'a envoyé ce matin porter des étoffes à une Dame de S. Aulaire. Oh ! l'excellente Dame ! Ah ! ſi vous étiez déjà ici ! Savez-vous bien, maman, que vous y viendrez avant huit jours ? Elle vous donnera un appartement dans ſon hôtel, et vous vivrez avec elle ; et moi j'irai au College, et je viendrai vous voir tous les jours. Oh ! ce ſera un plaiſir ! un plaiſir ! Vous ſouvenez-vous pourtant, lorſque je partis, comme vous pleuriez ? Vous diſiez que nous nous embraſſions peut-être pour la derniere fois. Eh bien, il ne tiendra qu'à nous de nous embraſſer mille fois le jour. Maman doit vous envoyer de l'argent pour faire le voyage : car elle eſt auſſi ma maman comme vous, et je ſuis sûr que vous n'en ferez pas fâchée. Tout l'argent que vous recevrez pourtant n'eſt pas d'elle ; il y a douze francs de moi ; elle me les avoit donnés, et moi, je vous les donne. Dépêchez-vous bien à faire votre paquet ; plutôt vous arriverez, plus nous ſerons contens. Je lui ai dit tant de bien de vous, qu'elle deſire preſque autant que moi de vous voir.

Partez,

Partez, partez ; j'irai vous attendre à l'arrivée de la Diligence, pour vous conter tout l'hiſtoire, avant que vous entriez chez elle ; mais elle vous la conte ſans doute dans la lettre qu'elle vous écrit aujourd'hui. Adieu, ma chere maman, je craindrois que ma lettre fût retardée d'un courier, ſi je vous écrivois tout ce que j'ai à vous dire.

MAURICE."

XI.

MADAME, *Orléans.*

OÙ trouver des paroles pour vous exprimer mes tranſports et ma reconnoiſſance ? Grand Dieu ! mes malheurs ſont donc à leur fin ! Je ſuis heureuſe, mon fils l'eſt auſſi ; et c'eſt à vous que nous le devons. Comment s'élever, ſans mourir, d'un abyme de douleur au comble de la joie ! Je n'ai que des larmes pour exprimer ce que je ſens. Je regrette de ne pouvoir les répandre toutes devant vous, pour vous payer de votre bienfaiſance. Vous avez deſiré d'être mere ; vous pourrez peut-être vous former une idée de mon bonheur. Je ne puis vous en dire davantage. Je vous en dirai peut-être encore moins au premier moment où je verrai notre fils placé entre nous deux, et ſerré dans nos bras entrelacés ; mais vous entendrez mon ſilence ; et mon attachement et mes ſoins achevront de vous l'expliquer à chaque inſtant de ma vie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LE PARRICIDE.

QUEL tems affreux ! je meurs de froid, et je n'ai point d'aſyle contre les vents et les frimats, point de lit où réchauffer mes membres engourdis. Je ſuis vieux, et mes forces ſont épuiſées par le travail. Fils barbare ! Cette penſée me navre et me déchire ! Fils barbare ! c'eſt moi qui t'ai donné le jour, c'eſt moi qui t'ai nourri, c'eſt moi qui t'ai

t'ai soigné dans les maladies de ton enfance. En te voyant souffrir, mes larmes couloient sur tes joues. Tu m'aimois alors, & tu me disois, en me caressant : Mon papa, qu'as-tu donc à pleurer ? Je ne suis plus malade ; ne t'afflige plus, voilà que je me porte bien. Tu te relevois sur ton lit ; tes petites mains jouoient dans ma chevelure ; tu me disois encore : Ne sois plus chagrin, je suis guéri ; & en disant ces mots, tu retombois de foiblesse. Tu voulois parler, & tu ne pouvois pas. Enfin, ton corps s'est fortifié. Tu es devenu sain & robuste. Tu aurois du être le soutien de ma vieillesse ; j'avois travaillé toute ma vie pour toi : & tu me chasses de ta maison dans les vents & dans la neige. Nous ne pouvons plus vivre ensemble, mon pere, m'as tu dit en fureur. Et pourquoi donc, mon fils ? Que t'ai-je fait ? Je t'ai exhorté à la vertu ; voilà mon crime. En te voyant consumer dans la débauche les fruits de soixante ans de travail, ces biens dont je m'étois fait une joie de me dépouiller pour t'enrichir, je t'ai montré l'abyme où tu courois te précipiter. Dieu m'est témoin que j'étois plus inquiet sur toi que sur moi-même. N'avois-je pas gardé assez long-tems le silence, dans la crainte de t'affliger ? Mais mon silence & mes gémissemens secrets, tu ne les entendois pas. Il a donc fallu parler. J'ai cru devoir alors reprendre les droits d'un pere. J'ai cependant tempéré l'autorité par la douceur. Mes discours étoient aussi tendres que pressans. Je t'ai parlé de ta mere, que tes désordres ont fait mourir de chagrin. Je t'ai parlé de moi-même, qu'ils alloient aussi plonger dans le tombeau. Je t'ai montré mes joues creusées par les larmes que tu m'as fait répandre. Je t'ai montré mes cheveux blancs, hérissés sur ma tête, d'angoisse & de douleur. Je t'ai ouvert mes bras, pour t'inviter à venir sur mon sein. Je serois tombé à tes genoux, si ton pere, dans cette humiliante posture, avoit pu t'attendrir. Et toi, mon fils....Non, je ne puis le croire encore, tu es venu contre moi d'un air menaçant ; ton bras s'est roidi, & ta porte s'est refermée sur moi. Toi, mon fils ? Tu ne l'es plus. Pourquoi sens-je encore dans mes entrailles que je suis ton pere ? Que je voudrois pouvoir te maudire ! Mais, non ; je n'ose même exhaler tout haut mes plaintes. Je crains que Dieu ne les entende, & que cette maison, dont tu mes chasses, ne s'écroule sur toi. Je vais me coucher sur cette pierre, devant ta porte. Demain, tu ne pourras sortir sans me voir. Je ne puis penser que ton cœur ne s'attendrisse, en voyant ce que j'aurai

souffert

ſouffert dans cette affreuſe nuit. Mais ſi la rigueur de la ſaiſon, ſi l'épuiſement de ma vieilleſſe, & plus encore les déchiremens de ma douleur, ont terminé ma vie, frémis de ton crime, pleure ſur moi, pleure encore plus ſur toi-même; je bénirai ma mort, ſi elle peut ſervir à te changer.

Telles furent les plaintes de ce vieillard; & l'Aquilon emporta ſes ſoupirs dans toute la longue durée de la nuit. Les airs retentiſſoient d'affreux ſifflemens: la forêt courboit ſes arbres fracaſſés: toute la nature ſembloit frémir d'horreur ſur ce crime. Le lendemain au matin, on trouva le vieillard mort ſur la pierre. Il avoit les mains jointes, & le viſage tourné vers le Ciel. Le nom de ſon fils étoit le dernier mot qu'il avoit prononcé. Il avoit prié juſqu'au dernier moment pour le Parricide.

JACINTHE.

JACINTHE, Jardinier de Livry, étoit regardé comme le plus habile de tout le canton. Ses fruits ſurpaſſoient en groſſeur ceux de tous ſes voiſins, & on leur trouvoit un goût plus ſavoureux & plus exquis. Tous les grands Seigneurs, dans leurs feſtins d'apparat, ſe faiſoient honneur de ſes pêches à leur deſſert. Il n'avoit pas beſoin d'envoyer ſes melons à la halle; on venoit les mettre à l'enchere ſur ſes couches: ſouvent même à prix d'or, on ne pouvoit s'en procurer.

L'eſpece de gloire qu'il trouvoit dans ſon travail, & le gain qu'il en retiroit, l'attachoient aſſidument à ſes cultures. Riche & laborieux comme il l'étoit, il ne lui fut pas difficile de trouver un bon parti. Il épouſa Colette, jeune fille des environs, dont la ſageſſe égaloit la beauté.

Le premiere année de leur mariage fut très-heureuſe. Colette ſecondoit ſon mari dans ſes travaux; & jamais les fruits de leur jardin n'avoient ſi bien proſpéré.

Malheureuſement pour Jacinthe, à côté de ſa maiſon demeuroit un autre Jardinier, nommé Grégoire, qui, dès la pointe du jour, alloit s'établir dans un cabaret pour n'en ſortir qu'à la nuit. L'humeur joviale de Grégoire avoit ſéduit Jacinthe, qui ne tarda pas long-tems à prendre ſes goûts. Au commencement il n'alloit le trouver au cabare

qu

que pour lui parler de jardinage ; bien-tôt dans ſon jardin même, il ne lui parloit que du vin.

Colette gémiſſoit de ce changement dans la conduite de ſon mari. Comme elle n'avoit pas encore acquis aſsez d'expérience, pour gouverner elle-même ſes eſpaliers, elle étoit ſouvent obligée d'aller le chercher au milieu de ſes verres & de ſes bouteilles, pour le ramener à ſon travail. Hélas ! il auroit bien mieux valu qu'il ne s'en fût pas du tout occupé ! Il ne tailloit plus ſes arbres que la tête priſe de vin. Sa ſerpette jouoit au haſard dans les branchages. Les branches à fruit étoient coupées indiſtinctement, comme les branches gourmandes ; & ces beaux pêchers, où, l'année précédente, il n'y avoit pas un ſeul jet oiſif, ne firent plus, ſelon la jolie expreſſion d'une jeune Demoiſelle très-aimable, qu'étendre lâchement leurs bras, comme de grands pareſseux.

Plus Jacinthe voyoit languir ſon jardin, plus il ſentoit ſe fortifier en lui le goût de la crapule. Ses fruits & ſes légumes avoient perdu toute leur renommée ; & ne trouvant plus dans ſon travail de quoi ſatisfaire ſa honteuſe paſſion, il ſe défaiſoit peu-à-peu de ſes meubles, de ſon linge & de ſes habits. Enfin, un jour que ſa femme étoit allée porter au marché quelques racines qu'elle avoit cultivées elle-même, il alla vendre tous ſes outils, pour en boire le produit avec Gregoire.

On auroit de la peine à ſe figurer quelle fut la douleur de Colette à ſon retour. Tomber d'une douce aiſance dans une affreuſe miſere, ce n'étoit pas là ſon plus grand ſupplice. Elle gemiſsoit plus douloureuſement encore ſur le ſort de ſon mari, & ſur celui d un jeune enfante de ſix mois qu'elle nourriſſoit.

Qui croiroit que ce fut cet enfant qui ſauva toute la famille de ſa perte !

Le ſoir du même jour Jacinthe rentrant chez lui en jurant, étoit allé s'accouder ſur la table, & demandoit brutalement à ſa femme de quoi manger ; Colette lui préſenta un grand couteau & une corbeille couverte de ſon tablier. Jacinthe ôte bruſquement la couverture. Quelle eſt ſa ſurpriſe de voir dans la corbeille ſon fils paiſiblement endormi ! Mange, lui dit Colette, voilà tout ce qui me reſte à te donner. Tu es le pere de cet enfant, tu as plus de droits à le dévorer que la Faim. Jacinthe pétrifié à ces paroles, demeure ſans voix & les yeux ſtupidement fixés ſur ſon fils Enfin, ſa douleur éclate

éclate par ses cris & par ses larmes. Il se leve, se jette au cou de sa femme, lui demande pardon, & lui promet de changer. Il tint sa parole. Son beau-pere, qui, depuis long-tems, refusoit de le voir, instruit de ses bonnes dispositions, lui fit des avances pour le remettre en état de reprendre son travail. Jacinthe profita de ces secours; & bientôt son jardin fructifia plus heureusement que jamais. Il redevint, jusqu'à sa vieillesse, actif, industrieux, bon mari & bon pere.

Il se plaisoit quelquefois, en rougissant, a raconter cette histoire à son fils, qui, à son exemple, prit la crapule & l'oisiveté dans une telle horreur, qu'il fut toute sa vie aussi sobre que laborieux.

LA VANITÉ PUNIE.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DE VALENCE.
MDE. DE VALENCE.
VALENTIN, *leur fils.*
M. DE REVEL, } *Amis de M. de Valence.*
M. DE NANCÉ, } *Amis de M. de Valence.*
MATTHIEU, *petit Paysan.*
MATHURIN, *Jardinier.*

La Scene est tour-à-tour dans un appartement du Château, sur la terrasse du jardin, & dans une forêt contiguë.

SCENE I.

M. & Mde. de Valence.

M. de Valence.

VOILA notre Valentin qui se promene dans l'allée avec un livre à la main. Je crains bien que ce ne soit par vanité, plutôt que par un véritable desir de s'instruire, qu'il ait toujours l'air occupé de quelque lecture.

Mde.

Mde. de Valence. D'où te vient cette pensée, mon ami?

M. de Valence. Ne remarques-tu pas qu'il jette la vue endessous, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour voir si personne ne fait attention à lui?

Mde. de Valence. Cependant ses Maîtres rendent un témoignage très-flatteur de son application, & ils conviennent tous qu'il est fort avancé pour son âge.

M. de Valence. Cela est vrai. Mais si je ne me suis pas trompé dans mes soupçons, si les petits connoissances qu'il peut avoir acquises, lui ont donné de la vanité, j'aimerois cent fois mieux qu'il ne sût rien, & qu'il fut modeste.

Mde. de Valence. Quoi! rien, mon ami?

M. de Valence. Oui, ma femme. Une homme sans connoissances bien relevées, mais honnête, modeste & laborieux, est un membre de la société beaucoup plus digne de considération qu'un Savant, à qui ses études ont tourné la tête, & enflé le cœur.

Mde. de Valence. Je ne peux croire que mon fils soit encore dans ce cas.

M. de Valence. Que le ciel nous en préserve! Mais nous voici arrivés à la campagne: j'aurai plus d'occasions de l'observer moi-même; & je suis résolu de profiter de la premiere qui se présentera, pour éclaircir mes conjectures. Je le vois qui s'avance vers nous. Laisse-moi un moment seul avec lui.

SCENE II.

M. de Valence, Valentin.

Valentin. (à Matthieu, qu'il repousse.) Non, laissez-moi. Mon papa, c'est ce petit sot de paysan qui vient toujours m'interrompre dans ma lecture.

M. de Valence. Pourquoi traiter de petit sot cet honnête garçon?

Valentin. C'est qu'il ne sait rien.

M. de Valence. De ce que tu as appris, à la bonne heure; mais il fait aussi bien des choses que tu ignores: & vous pourriez vous instruire tous les deux, en vous communiquant vos connoissances.

Valentin. Il peut apprendre beaucoup de moi; mais que puis-je apprendre de lui?

M. de.

M. de Valence. Si tu dois posséder quelque jour une terre, crois-tu qu'il te soit inutile de prendre, de bonne heure, une idée des travaux de la campagne, d'apprendre à distinguer les arbres & les plantes, de connoitre le tems des semences & des récoltes; d'étudier les merveilles de la végétation? Matthieu possède déjà toutes ses connaissances, & ne demande qu'à les partager avec toi. Elles te seront un jour de la plus grande utilité. Celles, au contraire, que tu pourrois lui communiquer, ne lui serviroient à rien. Ainsi, tu vois que, dans ce commerce, tout l'avantage est de ton côté.

Valentin. Mais, mon papa, me seroit-il bien d'apprendre quelque chose d'un petit paysan?

M. de Valence. Pourquoi non, s'il est en état de t'instruire? Je ne connois de véritable distinction entre les hommes, que celle des talens utiles & de l'honnêteté; & tu conviendras que, sur ces deux points, il l'emporte également sur toi.

Valentin. Comment donc? sur l'honnêteté aussi?

M. de Valence. Elle consiste, dans tous les états, à remplir ses devoirs. Il remplit le siens envers toi, en te montrant de l'attachement & de la complaisance. Remplis-tu de même les tiens envers lui, en lui témoignant de la bienveillance & de la douceur? Il paroît cependant les mériter. Il est actif & intelligent. Je lui crois de la bonté dans le caractere, de l'élévation dans le cœur, & de la finesse dans l'esprit. Tu devrois t'estimer fort heureux d'avoir un compagnon aussi amiable, & avec qui tu peux profiter, en t'amusant. Son pere est mon frere de lait, & m'a toujours aimé avec tendresse. Je suis sûr que Matthieu n'en a pas moins pour toi. Tiens, le voilà qui rode sur la terrasse pour te chercher. Songe à le traiter avec affabilité. Il y a plus d'honneur & de probité dans sa chaumiere, que dans beaucoup de palais. Sa famille cultive nos terres de pere en fils; & je serois bien-aise que cette liaison se perpétuât entre nos enfans. (*Il sort.*)

SCENE III.

Valentin (seul). Oui; la belle liaison à former! Mon papa se moque, je crois. Ce petit paysan auroit quelque chose à m'apprendre? Oh! je vais si bien l'étonner de mon savoir, qu'il ne s'avisera pas de me parler du sien.

SCENE IV.

Valentin, Matthieu.

Matthieu. Vous ne voulez donc pas mon petit bouquet, Monſieur Valentin ?

Valentin. Fi de ton bouquet ! il n'y a ni renoncule, ni tulip.

Matthieu. Il eſt vrai, ce ne ſont que des fleurs des champs ; mais elles ſont jolies, & je penſois que vous n'auriez pas été fâchée de les connoître par leur nom.

Valentin. C'eſt une choſe bien intéreſſante à ſavoir que le nom de tes herbes. Tu peux les reporter où tu les as priſes.

Matthieu. Si je l'avois ſu, je n'aurois pas pris tant de peine à les cueillir. Je ne voulois pas rentrer hier au ſoir, ſans vous apporter quelque choſe ; & comme je revenois un peu tard du travail, quoique j'euſſe grande envie de ſouper, je m'arrêtai dans la prairie pour les ramaſſer au clair de la lune.

Valentin. Tu me parles de la lune ; ſais-tu combien elle eſt grande ?

Matthieu. Eh morguienne ! comme un fromage.

Valentin. O l'ignorant petit ruſtre !

(Matthieu le regarde fixement avec des grands yeux, & demeure immobile. Valentin ſe promene devant lui d'un air important.)

Valentin (lui montrant ſon livre). Tiens, voilà Télemaque, As-tu lu cet ouvrage ?

Matthieu. Il n'eſt pas dans notre Catéchiſme ; & Monſieur le Curé ne m'en a jamais parlé.

Valentin. Bon ! comme ſi c'étoit un livre de payſan !

Matthieu. Pourquoi voulez-vous donc que je le connoiſſe ? Oh ! laiſſez-moi le voir.

Valentin. Ne t'aviſe pas d'y toucher avec tes vilaines mains. *(Il lui en ſa ſit une.)* Où as-tu donc pris ces gants de peau de buffle ?

Matthieu. Sous votre bon plaiſir, ce ſont mes mains, Monſieur.

Valentin. La peau en eſt ſi épaiſſe, qu'on pourroit la tailler en ſemelles.

Matthieu.

Matthieu. Ce n'eſt pas de pareſſe qu'elles ſe ſont épaiſſies. Vous ſavez très-bien parler, à ce que je crois; & cependant je ne voudrois pas me changer avec vous. Travailler bravement, & laiſſer les autres en paix, voilà ce que je ſais faire, & ce que vous devriez apprendre. Adieu, Monſieur.

SCENE V.

Valentin (ſeul). Je crois que ce petit drôle vouloit ſe moquer de moi. Mais voici la compagnie qui vient ſur la terraſſe. Je veux me donner devant elle un air de Savant.

(Il s'aſſied, en affectant une grande attention à lire dans ſon livre.)

SCENE VI.

M. & Mde. de Valence, M. de Revel, M. de Nancé, Valentin (aſſis ſur un banc à l'écart.)

M. de Valence. La belle ſoirée! Voudriez-vous, mes chers amis, monter ſur cette colline, pour voir le coucher du ſoleil?

M. de Revel. J'allois vous le propoſer. Ce moment doit être délicieux. Le ciel eſt de la ſérénité la plus pure à l'occident.

M. de Nancé. J'aurai du regret de m'éloigner du roſſignol. Madame, entendez-vous ſes cadences harmonieuſes?

Mde. de Valence. J'étois dans la réverie. Mon cœur ſe fondoit de plaiſir.

M. de Revel. Comment peut-on habiter les villes dans cette charmante ſaiſon?

M. de Valence. Valentin, veux-tu monter avec nous ſur la colline, pour voir le coucher du ſoleil?

Valentin. Non, mon papa je vous remercie. Je lis ic quelque choſe qui me fait plus de plaiſir.

M. de Valence. Si tu dis vrai, je te plains; & ſi tu ne le dit pas.....Meſſieurs, il n'y a pas un moment à perdre, pour jouir de ce ſpectacle raviſſant.

(Ils s'avançent vers la colline.)

SCENE VII.

Valentin (les voyant s'éloigner.) Bon ! les voilà bien loin; je n'ai plus besoin de me contraindre. *(Il met le livre dans sa poche.)* Que vont penser ces Messieurs de mon application ? Je voudrois bien être un oiseau, & voler après eux, pour entendre les louanges qu'ils me donnent.

(Il se promene en bâillant sur la terrasse, pendant un quart d'heure.)

Je m'ennuie cependant à rester seul ici. Je puis faire mieux. Voilà le soleil couché, & j'entends la compagnie qui revient; je vais me glisser dans le bois, & m'y enfoncer de maniere qu'on ait de la peine à me trouver. Maman enverra tous les domestiques me chercher avec des flambeaux. On ne parlera que de moi toute la soirée, & on me comparera avec ces grands Philosophes qu'on a vu se perdre dans les forêts, égarés par leurs savantes rêveries. Mon avanture fera un beau bruit ! Allons, allons.

(Il se jette dans le bois.)

SCENE VIII.

M. & Mde. de Valence, M. de Revel, M. de Nancé.

M. de Revel. Je n'ai jamais goûté de plaisir plus pur & plus touchant.

M. de Valence. Le mien a doublé de charme, en le partageant avec vous, mes chers amis.

M. de Nancé. Le rossignol n'a pas interrompu ses chansons. Sa voix semble même avoir pris, dans le crépuscule, un accent plus voluptueux & plus tendre. Je suis fâché que Mde. de Valence ne paroisse plus avoir autant de plaisir à l'écouter.

Mde. de Valence. C'est que je suis inquiete de mon fils; je ne l'apperçois pas sur la terrasse. *(Elle l'appelle.)* Valentin ! Il ne répond pas.

(Elle apperçoit le jardinier, & l'appelle.)

Mathurin, as-tu vu mon fils ?

Mathurin. Oui, Madame; il y a un petit quart-d'heure que je l'ai vu tourner vers la forêt.

Mde.

Mde. de Valence. Vers la forêt? S'il alloit s'y égarer? Mon ami, cours après lui, et ramene-le-moi.

Mathurin Oui, Madame, j'y vais. *(Il s'éloigne.)*

Mde. de Valence. Monsieur de Valence, n'allez-vous pas avec lui?

M. de Valence, Non, Madame, je n'ai pas d'inquiétude, moi. Mathurin saura bien le retrouver.

Mde. de Valence. Mais, s'il alloit prendre un côté opposé! Je suis dans des transes!.....

M. de Nancé. Tranquillisez-vous, Madame, M. de Revel et moi, nous allons nous partager les deux côtés de la forêt, tandis que le jardinier prendra le milieu; nous ne pouvons manquer de le joindre.

Mde. de Valence. Ah, Messieurs! je n'osois vous en prier; mais vous connoissez le cœur d'une mere.

M. de Valence. Ne vous donnez pas cette peine, Messieurs, vous me désobligeriez.

M. de Revel. Vous ne trouverez pas mauvais, mon ami, que nous cédions aux instances de Madame, plutôt qu'aux vôtres.

Mde. de Valence. Je ne puis vous dissimuler que c'est contre mon gré.

M. de Nancé. Nous recevrons vos reproches à notre retour. *(Ils marchent vers la forêt.)*

SCENE IX.

M. & Mde. de Valence.

Mde. de Valence. Comment donc, mon ami? d'où te vient cette indifférence sur le sort de ton fils?

M. de Valence. Crois-tu, ma femme, que je l'aime moins que toi? C'est que je sais mieux l'aimer.

Mde. de Valence. Et si on ne le trouvoit pas?

M. de Valence. Je le voudrois.

Mde. de Valence. Qu'il passât la nuit dans une forêt ténébreuse? Que deviendroit ce pauvre enfant? Que deviendrois-je moi-même?

M. de Valence. Vous guéririez l'un et l'autre; lui de sa vanité, et toi de ton fol aveuglement, qui la nourrit.

Mde. de Valence. Que veux-tu dire, mon ami?

M. de Valence. Je viens de me convaincre de ce que je ne faisois

faisois que conjecturer ce matin. Ce petit garçon a la tête pleine d'une vanité désordonnée. Toutes ses lectures ne sont que d'ostentation. Il ne s'est perdu que pour se faire chercher, et pour se donner un air de distractions savantes dans l'opinion de nos amis. Cette erreur de son ame me fait plus de peine, que si ses pas s'étoient réellement égarés. Il sera malheureux toute sa vie, s'il n'en guérit de bonne heure; et il n'y a que de salutaires humiliations qui puissent le sauver.

Mde. de Valence. Mais considéres-tu bien.....

M. de Valence. Tout est considéré. Il a près de onze ans: s'il sait tirer parti de son intelligence, aidé par la clarté de la lune, et par la direction du vent du soir, il s'orientera assez bien pour regagner le château.

Mde. de Valence. Mais, s'il n'a pas cet avisement?

M. de Valence. Il en sentira mieux le besoin de profiter des leçons que je lui ai données à cet sujet. D'ailleurs, nous devons l'envoyer au service l'année prochaine; à ce métier, il y a bien des nuits à passer en pleine campagne. Il en aura fait l'expérience, et il n'arrivera pas tout neuf dans un camp, pour servir de risée à ses camarades. L'air n'est pas bien froid dans cette saison; et pour une nuit, il ne mourra pas de faim. Puisque, par sa folie, il s'est jetté dans l'embarras, qu'il s'en tire de lui-même, ou qu'il en essuie tous les désagrémens.

Mde. de Valence. Non, je n'y puis consentir; et j'y vais moi-même, si tu n'envoies du monde après lui.

M. de Valence. Eh bien, ma chere femme, je veux te tranquilliser, quoiqu'il m'en coûte de ne pas suivre mon projet dans toute son étendue. Je vais ordonner au petit Matthieu de l'aller joindre, comme par hasard. Colas se tiendra aussi à une petite distance pour courir à eux, en cas d'accident. Du reste, ne m'en demande pas davantage; mon parti est pris, et je ne veux pas, pour une aveugle foiblesse, priver mon fils d'une épreuve importante. Voici mes amis qui reviennent avec Mathurin.

Mde. de Valence. Dieu! je le vois, ils ne l'ont pas trouvé.

M. de Valence. Je m'en réjouis.

SCENE

SCENE X.

M. & Mde. de Valence, M. de Revel, M. de Nancé.

M. de Nancé. Nos recherches ont été inutiles, mais si M. de Valence veut nous donner des flambeaux et des domestiques.....

M. de Valence. Non, Messieurs, vous avez cédé aux prieres de ma femme: vous écouterez les miennes à leur tour. Je suis pere, et je sais mon devoir. Entrons dans le sallon, et je vous rendrai compte de mes projets.

SCENE XI.

(*Au milieu de la forêt.*)

Valentin. Qu'ai-je fait, malheureux? Il est déjà nuit, et je ne sais de quel côté me tourner. (*Il crie,*) Papa! mon papa! Personne ne répond. Pauvre enfant que je suis! Que vais-je devenir? (*Il pleure.*) O mamam! où êtes-vous? Répondez donc encore à votre fils. O Ciel! qui court à travers le bois? Si c'étoit un loup! Au secours! au secours!

SCENE XII.

Valentin, Matthieu (*accourant au cri*).

Matthieu. Qui est la? Qui est-ce qui crie de la sorte? Quoi! c'est vous, Monsieur? Par quel hasard vous trouvez-vous ici à l'heure qu'il est?

Valentin. O mon cher Matthieu! mon cher ami! je me suis égaré.

Matthieu (*le regardant d'abord d'un air étonné, & poussant ensuite un éclat de rire*). Y pensez vous, Monsieur? Moi, votre cher Matthieu? votre cher ami? Vous vous trompez; je ne suis qu'un vilain petit paysan. Est-ce que vous ne vous en souvenez plus? Laissez donc ma main, dont la peau n'est bonne qu'a tailler en semelles.

Valentin. Mon cher ami, pardonne-moi me outrages; et

et par pitié, reconduis-moi au château. Tu auras une bonne récompenſe de maman.

Matthieu (le regardant du haut-en-bas). Avez-vous achevé de lire votre Télemaque ?

Valentin (baiſſant les yeux d'un air confus.) Ah !

Matthieu (mettant ſon doigt contre le nez, & regardant le ciel.) Dites moi, mon petit Savant, combien la lune peut-elle être grande en ce moment-ci ?

Valentin. Epargne-moi, de grace, et tire-moi, je t'en ſupplie, de cette forêt.

Matthieu. Vous voyez donc, Monſieur, qu'on peut être un vilain petit payſan, & cependant être bon à quelque choſe ? Que ne donneriez-vous pas à préſent pour ſavoir votre chemin, au lieu de ſavoir la grandeur de la lune ?

Valentin. Je reconnois mon injuſtice, & je te promets de ne plus faire le fier à l'avenir.

Matthieu. Voilà qui eſt à merveille. Mais ce repentir de néceſſité pourroit bien ne tenir qu'à un fil. Il n'eſt pas mal qu'un petit Monſieur ſente un peu plus long-tems ce que c'eſt que de regarder le fils d'un honnête homme comme un chien, dont on peut ſe jouer à ſa fantaiſie. Mais afin que vous ſachiez auſſi qu'un brave payſan n'a pas de rancune, je veux paſſer cette nuit auprès de vous, comme j'en ai paſſé tant d'autres auprès de mes moutons, en les faiſant parquer. Demain, de bonne heure, je vous ramenerai à votre papa. Approchez, je veux partager ma chambre à coucher avec vous.

Valentin. O mon cher Matthieu !

Matthieu (s'étendant ſous un arbre.) Allons, Monſieur, arrangez-vous à votre aiſe.

Valentin. Où donc eſt ta chambre à coucher ?

Matthieu. Nous y ſommes. *(En frappant ſur la terre.)* Voici mon lit, prenez place. Il eſt aſſez large pour nous deux.

Valentin. Quoi ! nous coucherons ici à la belle étoile ?

Matthieu. Je vous aſſure, Monſieur, que le Roi, lui-même, n'eſt pas mieux couché. Voyez ſur votre tête quel beau pavillon ; de combien de gros diamans il eſt enrichi ! & puis notre belle lampe d'argent *(en montrant la lune).* Eh bien, que vous en ſemble ?

Valentin. Ah ! mon cher Matthieu, je meurs de faim.

Matthieu. Je peux encore vous tirer d'affaire. Tenez, voici

voici des pommes de terre, que vous accommoderez comme vous ſavez.

Valentin. Elles ſont crues.

Matthieu. Il n'y a qu'à les faire cuire. Faites du feu.

Valentin. Il en faut pour allumer. Et puis, où trouver du charbon & du bois ?

Matthieu (en ſouriant). Eſt-ce que ne vous trouveriez pas de tout cela dans vos livres ?

Valentin. Mon Dieu ! non, mon cher Matthieu.

Matthieu. Eh bien, je vais vous montrer que j'en ſais plus que vous, et que tous vos Télemaques.

(Il tire de ſa poche un briquet, une pierre à fuſil & de l'amadou.)

Pink ! voici déjà du feu ! et vous allez voir.

(Il ramaſſe une poignée de feuilles ſeches, qu'il met autour de l'amadou, & il fait le moulinet de ſon bras, juſqu'à ce que le feu prenne.)

Le foyer ſera bientôt bâti.

(Il met des morceaux de bois mort ſur les feuilles allumées)

Voyez vous ?

(Il met les pommes de terre à côté du feu, & les ſaupoudre de terre, qu'il pulvériſe entre ſes mains.)

Voici qui fera la cendre, pour les empêcher de brûler.

(Lorſqu'elles ſont bien proprement arrangées & recouvertes de terre, il renverſe ſur elles les feuilles allumées, & les charbons de branchages. Il ajoute encore du bois ſec, & ſouffle de tout ſon haleine.)

Avez-vous un plus beau feu dans votre cuiſine ? Allons ; voilà qui ſera bientôt cuit.

Valentin. O mon cher ami ! comment pourrai-je te récompenſer de ce que tu fais pour moi ?

Matthieu. Fi de vos récompenſes ! n'eſt-on pas aſſez payé, lorſqu'on fait du bien ? Mais attendez un peu. Pendant que les pommes de terre cuiſent, je vais vous chercher du foin qui eſt encore en meule dans la prairie. Vous dormirez là-deſſus comme un Prince. Prenez garde à bien gouverner le rôti.

(Il s'éloigne, en chantant.)

SCENE XIII.

Valentin (seul).

Insensé que j'étois ! Comment ai-je pu être assez injuste pour mépriser cet enfant ? Que suis-je auprès de lui ? Combien je suis petit à mes propres yeux, lorsque je compare sa conduite avec la mienne ! mais cela ne m'arrivera plus. Désormais, je ne mépriserai personne d'une condition inférieure, & je ne serai plus si orgueilleux, ni si vain.

Il va çà & là, en ramassant, à la lueur du brasier, quelques branches seches, qu'il porte à son feu.)

SCENE XIV.

Valentin, Matthieu (traînant deux bottes de foin)

Matthieu. Voici votre lit de plume, vos matelats & votre couverture. Je vais vous en faire un lit tout neuf, & bien douillet.

Valentin. Je te remercie, mon ami. Je voudrois bien t'aider ; mais je ne sais comment m'y prendre.

Matthieu. Je n'ai pas besoin de vous, je saurai faire tout seul. Allez vous chauffer.

(Il dénoue la botte de foin, en étend une partie sur la terre, & réserve l'autre pour servir de couverture.)

Voilà qui est fait, songeons maintenant au souper.

(Il retire une pomme de terre de dessous le feu, & la tâte).

Les voilà cuites. Mangez-les, tandis qu'elles sont chaudes ; elles ont meilleur goût.

Valentin. Est-ce que tu n'en mangeras pas avec moi ?

Matthieu. Pour cela, non. Il n'y a tout juste que ce qu'il vous faut.

Valentin. Comment, tu veux....

Matthieu. Vous avez trop de bonté. Je n'y toucherai pas. Je n'ai pas de faim. Et puis, j'ai tant de plaisir à vous les voir manger ! Sont-elles bonnes ?

Valentin. Excellentes, mon cher Matthieu.

Matthieu. Je parie que vous les trouvez meilleures ici qu'à votre table ?

Valentin. Oh ! je t'en réponds.

Matthieu. Vous avez fini. Allons, voilà votre lit qui vous attend.

(Valentin se couche. Matthieu étend sur lui le reste du foin, puis ôtant sa camisole :)

Les nuits sont fraîches. Tenez, couvrez-vous encore avec cela. Si vous avez froid, vous reviendrez près du feu ; je vais prendre garde qu'il ne s'éteigne. Bonne nuit.

Valentin. Mon cher Matthieu, je pleurerois de regret de t'avoir maltraité.

Matthieu. N'y pensez pas plus que moi. Nous serons réveillés demain au jour naissant par l'alouette.

(Valentin s'endort, & Matthieu veille assis auprès de lui pour entretenir le feu.)

SCENE XV.

(Vers le point du jour.)

Valentin (dormant encore), Matthieu.

Matthieu l'éveillant). Allons, mon camarade, c'est assez dormir. L'alouette s'est déjà égosillée, & le soleil va bientôt paroître derriere la montagne. Nous allons nous mettre en marche pour retourner chez vous.

Valentin (se frottant les yeux). Quoi ! déjà ? déjà ? Bonjour, mon cher Matthieu.

Matthieu. Bonjour, Monsieur Valentin. Comment avez-vous dormi ?

Valentin (se levant). Tout d'un somme. Voici ta camisolle ; je te remercie mille & mille fois. Je ne t'oublierai de ma vie.

Matthieu. Ne parlons plus de remercìemens. Je suis plus content que vous. Allons, suivez moi ; je vais vous conduire.

(Ils partent.)

SCENE XVI.

(Au Château.)

M. & Mde. de Valence.

Mde. de Valence. Dans quelle agitation j'ai passé toute

cette nuit ! Je crains, mon ami, qu'il ne lui soit arrivé quelque accident. Il faut envoyer du monde pour le chercher.

M. de Valence. Tranquillise-toi, ma chere amie. J'y vais moi-même ? Mais qui frappe ? *(La porte s'ouvre.)* Tiens, le voici.

SCENE XVII.

M. & Mde. de Valence, Valentin, Matthieu.

Mde. de Valence (courant à son fils). Ah ! je te vois donc enfin, mon cher fils ?

Matthieu. Oui, Madame, le voilà, un peu meilleur, peut-être, que vous ne l'avez perdu.

M. de Valence. Est il vrai ?

Valentin. Oui, mon papa, j'ai bien été puni de mon orgueil. Que donneriez-vous à celui qui m'auroit corrigé ?

M. de Valence. Une bonne récompense, & de grand cœur.

Valentin (lui présentant Matthieu). Eh bien, voilà celui à qui vous la devez. Je lui dois aussi mon amitié ; & il l'aura pour la vie.

M. de Valence. Si cela est ainsi, je lui fais tous les ans une petite pension de deux louis d'or, pour t'avoir délivré d'un défaut si insupportable.

Mde. de Valence. Et moi, je lui en fais une de la même somme, pour m'avoir conservé mon fils.

Matthieu. Si vous me payez pour le plaisir que vous avez, il faudroit donc que je vous payasse aussi, de mon côté, pour celui que j'ai eu. Ainsi, quitte à quitte.

M. de Valence. Non, mon petit ami, nous ne reviendrons pas sur notre parole. Mais allons déjeûner tous les quatre ensemble. Valentin nous racontera ses aventures nocturnes.

Valentin. Oui, mon papa, & je ne m'épargnerai point sur le ridicule que je mérite. J'en veux rougir encore aujourd'hui, pour n'avoir jamais plus à en rougir.

M. de Valence. O mon fils ! combien tu nous rendras heureux, ta mere & moi, en nous prouvant que ton changement est sincere, & qu'il sera sans retour ?

(Valentin prend Matthieu par la main. M. de Valence présente la sienne à sa femme, & ils passent tous ensemble dans le sallon voisin.)

LES

LES DOUCEURS DU TRAVAIL.

Madame de Saufeuil, Victoire, fa Fille.

Mde. de Saufeuil.

QU'AS-TU donc, Victoire? tu parois bien trifte?

Victoire. Je le fuis auffi, maman.

Mde. de Saufeuil. Et pourquoi donc, ma fille? J'efpérois te voir revenir toute joyeufe de ta promenade.

Victoire. Elle m'a d'abord réjouie; mais en paffant, à mon retour, devant la maifon du menuifier, j'ai vu fes trois enfans affis fur la porte, qui pleuroient à faire compaffion. Ils mouroient de faim.

Mde. de Saufeuil. Comment cela eft-il poffible? Leur pere a un bon métier; & il n'y a pas encore huit jours que je lui payai vingt écus pour des armoires qu'il a faites dans mon appartement.

Victoire. C'eft ce que ma bonne a dit à une voifine qui étoit accourue aux cris des enfans, & qui leur donnoit un morceau de pain.

Mde. de Saufeuil. Et qu'a-t-elle répondu?

Victoire. Ce pauvre homme eft bien à plaindre, a-t-elle dit. Il travaille nuit & jour, & n'en eft pas plus riche. Sa femme eft une fi mauvaife ménagere! Elle n'entend rien de tout ce qu'une femme doit faire. Elle ne fait ni coudre, ni tricoter, ni filer; elle ne fait pas même tenir le linge en bon état. Si fon mari veut mettre une chemife, il faut qu'il la faffe blanchir & raccommoder hors de la maifon.

Mde. de Saufeuil. Voilà qui eft fort trifte; & tu as raifon d'être affligée de trouver une femme qui ne remplit aucun de fes devoirs. Dieu veuille que ce foit la feule qui fe préfente jamais à toi.

Victoire. Ah! ce n'eft pas encore là tout. Ecoutez, ma chere maman. Comme elle ne fait s'occuper de rien, abfolument de rien, l'oifiveté l'a conduite à s'adonner au vin. Lorfque le mari, après un rude travail, croit trouver une bonne fouper en rentrant chez lui, il trouve fa femme étendue ivre morte dans fon lit; & fes enfans n'ont pas eu fouvent, de

de toute la journée, un morceau de pain à manger. Ne trouvez vous pas ces petits malheureux bien à plaindre ?

Mde. de Saufeuil. Je les plains comme toi, ma chere fille. Mais dans cette trifte occafion, tu as eu l'avantage de faire une remarque dont l'utilité peut s'étendre fur toute ta vie.

Victoire. Et laquelle, maman ?

Mde. de Saufeuil. C'eft qu'une femme qui néglige les occupations de fon fexe & de fon état, eft la plus méprifable & la plus malheureufe créature qui foit au monde. Tu peux maintenant comprendre mieux que jamais pourquoi ton pere & moi ne ceffons de t'exhorter au travail.

Victoire. Oh oui, maman ! je fens aujourd'hui combien vous m'aimez en m'apprenant à travailler. Mais, dites-moi, je vous prie, les Demoifelles riches & de condition, ont-elles befoin d'apprendre tant de chofes ? Lorfqu'elles font mariées, n'ont-elles pas des femmes-de-chambre pour leur faire tout ce qu'elles defirent ?

Mde. de Saufeuil. Non, ma chere Victoire, le travail eft d'une néceffité auffi indifpenfable pour elles, que pour les enfans des pauvres. Je ne te parlerai pas des revers de fortune qui peuvent un jour ne laiffer de moyens de fubfiftence à une femme que dans le travail de fes mains. Ces révolutions font cependant affez communes. Mais dans l'état le plus brillant, au milieu d'une foule de domeftiques empreffés à s'occuper pour elle, ne doit-elle pas connoître, par elle-même, le travail, pour favoir les employer chacun felon fon talent, n'exiger d'eux que ce qu'ils peuvent faire, pouvoir récompenfer leur diligence en facilitant leur fervice, & fe concilier, de cette maniere, leur attachement & leur refpect ? Obligée, par fon rang et par fa richeffe, d'occuper un grand nombre d'ouvriers, fans connoître le travail par elle-même, comment faura-t-elle apprécier celui des autres, ne pas retrancher du jufte falaire de l'artifan utile, et fe défendre des tromperies de l'artifan de luxe et de frivolités, fatisfaire, d'un côté, la noble générofité de fon cœur, et prévenir de l'autre la ruine de fa maifon ! Quel plaifir d'ailleurs pour une femme fenfible, de fe voir elle et fes enfans parés de l'ouvrage de fes mains, d'employer le produit de cette économie à foulager les malades, à nourrir les indigens, et à donner de l'éducation à leurs enfans, pour qu'ils puiffent foutenir leur famille !

Victoire. Ah ! ne perdons pas un moment, je vous prie. Inftruifez-moi de tout cela, ma chere maman.

Mde. de Saufeuil. Je le ferai pour m'acquitter de mon devoir, & pour t'aider à remplir le vœu de la nature & de la religion, pour te fauver fur-tout des diffipations dangereufes, dont l'oifiveté pourroit faire naître en toi le goût & le befoin. Je le ferai pour te faire aimer le féjour de ta maifon, pour te rendre un jour agréable aux yeux de ton mari & refpectable aux yeux de tes enfans, pour te ménager une diftraction des chagrins qui pourroient t'accabler, fi tu ne favois leur oppofer cette diverfion puiffante; enfin, pour t'affurer le calme d'une bonne confcience, & te rendre heureufe dans tous les momens de ta vie. Tu as vu par l'exemple de la femme du menuifier, dans quel vice déteftable peut conduire le défœuvrement. Que te dirai-je du dégoût & de l'ennui, les deux plus infupportables tourmens d'une femme! Je ne peux t'en donner qu'une idée légere & proportionnée à ton intelligence, dans l'hiftoire d'une petite fille de ton âge.

Victoire. O ma chere maman! voyons vîte l'hiftoire de cette petite fille.

Mde. de Saufeuil. La voici.

" Madame de Fayeufe aimoit à s'occuper, & ne paffoit jamais un quart d'heure de la journée dans l'inaction.

" Angélique, fa fille, avoit bien de la peine à l'en croire, lorfqu'elle lui parloit des plaifirs du travail, et des défagrémens attachés à l'oifiveté. Il eft vraï qu'elle travailloit toutes les fois que fa mere le lui prefcrivoit, car elle étoit accoutumée à l'obéiffance; mais on imagine aifément combien peu elle étoit heureufe, ne s'y portant jamais qu'avec dégoût.

" Ma chere fille, lui difoit fouvent Madame de Fayeufe, en la voyant travailler la tête pendante, et les mains diftraites, puiffes tu bientôt éprouver toi-même, l'ennui où jette le défœuvrement, et le bonheur qu'on fe procure par une douce occupation! Ce vœu, infpiré par fa tendreffe, ne tarda pas à s'accomplir.

" Angélique, alors âgée de onze ans, devoit un jour fe rendre avec fa mere, dans une maifon de campagne, éloignée de quelques lieues. Madame de Fayeufe, à fon départ, prit à fon bras un fac à ouvrage, et recommanda bien à Angélique de ne pas oublier le fien. Angélique vouloit obéir à fa mere; mais avec quelle facilité on perd la mémoire d'un devoir qu'on ne remplit qu'avec répugnance! Le fac à ouvrage fut oublié.

" Le

“ Le voyage s'annonça d'abord très-heureusement. Le ciel étoit serein, toute la nature sembloit leur sourire. Mais vers l'heure du midi, les nuages s'amoncelerent sur l'horison, le tonnerre traversoit tout l'espace des cieux, en roulant avec un horrible fracas. La frayeur les obligea de descendre dans un village; & l'instant d'après, une pluie bruyant se précipita par torrens sur la terre.

“ Comme les approches de l'orage avoient forcé beaucoup de voyageurs de chercher un asyle dans l'hôtellerie, Madame de Fayeuse & sa fille ne purent y trouver une chambre pour se reposer. Elles firent remiser leur voiture, & se rendirent à pied chez une bonne Vieille du voisinage, qui leur céda honnêtement sa chambre à coucher & son lit; c'étoit le seul qu'elle avoit.

“ Combien Madame de Fayeuse s'applaudit d'avoir porté son ouvrage! La bonne Vieille s'ssit à son côté en filant sa quenouille; & la longue soirée d'autonne s'écoula, sans ennui pour elles, entre la conversation & le travail.

“ La pauvre Angélique eut bien à souffrir dans tout cet intervalle. La chaumiere étoit petite; & lorsqu'elle en eut visité tous les recoins, il ne lui restoit plus rien absolument à faire. La pluie qui tomboit toujours avec grande abondance, ne lui permettoit pas de mettre le pied dans le jardin; le bruit effrayant du tonnerre lui ôtoit l'envie de dormir; & les discours de la Vieille, qui ne savoit parler que de son travail, n'étoient gueres propres à l'amuser.

“ Elle voulut prier sa mer de lui céder un moment son ouvrage; mais Madame de Fayeuse lui répondit, avec justice, qu'elle ne vouloit pas s'ennuyer pour elle, qu'ayant eu l'attention de porter de quoi s'occuper, il étoit naturel qu'elle goûtât le fruit de sa prévoyance, & qu'elle, au contraire portât la peine de sa négligence & de son oubli. Angélique n'eut rien à répondre à des raisons si fortes.

“ Après bien des bâillemens d'ennui, des soupirs d'impatience, & des murmures très-inutiles contre le tems, Angélique enfin attrapa le bout de la soirée. Elle fit, sans appétit, un léger repas, & se mit au lit, bien mécontente de ses plaisirs.

“ Avec quelle joie elle se réveilla le lendemain aux premiers rayons d'un soleil sans nuages! Avec quelle ardeur elle pressa le moment du départ!

“ Enfin, la voiture se trouva prête, & Madame de Fayeuse, ayant généreusement récompensé la bonne Vieille de

ses

ses secours, se remit en route, aussi satisfaite de la journée de la veille, qu'elle avoit causé à Angélique d'humeur & de dépit.

" La pluie avoit rompu tous les chemins; l'eau qui les couvroit encore, empêchoit d'appercevoir les ornieres; la voiture tomboit d'un trou dans un autre; on entendoit crier l'essieu, & craquer les soupentes : enfin, une roue se brisa, et la voiture fut renversée. Heureusement Madame de Fayeuse ni sa fille ne furent blessées dans la chûte.

" Elles se remirent peu-à-peu de leur frayeur. On découvroit, à quelque distance, un joli hameau bâti sur le penchant d'une colline. Madame de Fayeuse prit d'une main celle de sa fille, passa l'autre sous le bras de son domestique, et s'achemina vers ce hameau, pour envoyer du secours à son cocher.

" Il n'y avoit, dans cet endroit, ni serrurier, ni charron. Il fallut attendre près de deux jours pour faire venir des roues de la ville.

" La pauvre Angélique ! comme elle pleuroit ! comme elle se plaignoit de la longeur du tems ! L'impression de frayeur qu'elle avoit gardée de sa chûte, lui déroboit l'usage de ses jambes. Elle n'étoit pas en état de marcher. Que pouvoit Madame de Fayeuse pour la distraire de son ennui ? La justice exacte qu'elle s'étoit imposée avec sa fille, l'empêchoit de lui céder son ouvrage ; et d'ailleurs Angélique avoit si fort négligé de cultiver son talent pour la broderie qu'elle auroit tout gâté.

" Elle commença alors à sentir le prix du travail ; et toute honteuse, elle dit à sa mere :

" Ah ! maman, j'ai bien mérité ce qui m'arrive. Je comprends aujourd'hui, pour la premiere foi, pourquoi vous m'exhortiez si vivement au travail. J'ai bien senti l'ennui du désœuvrement ! Elle se jetta dans les bras de sa mere, et pressant sa main sur son cœur : Pardonnez-moi, maman, de vous avoir affligée par mon indolence. Je vous ai vue chagriné de me voir souffrir. Ah ! pour vous et pour moi, me voilà corrigée pour tout ma vie.

" Madame de Fayeuse embrassa sa fille, la loua de sa résolution ; et profitant de la leçon qu'Angélique avoit reçue d'elle-même, elle lui fit sentir combien le goût du travail nous sauve d'ennuis, et combien il peut adoucir les peines de la vie, en nous fournissant une distraction agréable et salutaire. Elle bénit les accidens d'un voyage qui avoit opéré

un changement si heureux dans sa fille. Angélique tint la parole qu'elle lui avoit donné. Elle alla même au-delà de ce qu'elle avoit promis; & Madame de Fayeuse n'eut plus des reproches à lui faire que sur l'excès de son activité."

LE NID DE MOINEAUX.

LE petit Robert apperçut un jour un nid de moineaux sous le bord du toît de sa maison. Aussi-tôt il courut chercher ses sœurs, pour leur faire part de sa découverte; & ils chercherent ensemble comment ils pourroient se rendre maîtres de la couvée.

Il fut convenu entre eux, qu'ils falloit attendre que les petits se fussent couverts de leurs premieres plumes, qu'alors Robert appliqueroit une échelle à la muraille, & que ses sœurs la tiendroient par le pied, tandis qu'il grimperoit enhaut, pour atteindre le nid.

Lorsqu'ils jugerent que les oisillons s'étoient bien emplumés, ils se mirent en devoir d'exécuter leur projet. Le succès en fut heureux. Ils trouverent dans le nid trois petits. Le pere & la mere jettoient des cris plaintifs, en se voyant enlever leurs enfans, qu'ils avoient eu tant de peine à nourrir; mais Robert & ses sœurs étoient si transportés de joie, qu'ils ne firent aucune attention à ces plaintes.

Ils se trouverent d'abord un peu embarrassés sur l'usage qu'ils devoient faire de leurs prisonniers. Adeline, la plus jeune, d'un caractere doux et compatissant, vouloit qu'on les mît dans une cage. Elle se chargeoit d'en avoir soin, et de leur donner tous les jours leur nourriture. Elle peignit vivement à son frere et à sa sœur le plaisir qu'ils auroient de voir et d'entendre ces jeunes oiseaux, lorsqu'ils seroient devenus grands.

Cette proposition fut combattue par Robert. Il soutint qu'il valoit mieux les plumer tout vifs; et qu'il y auroit bien plus de plaisir à les voir sautiller tout nuds dans la chambre, qu'à les voir tristement renfermés dans une cage.

Cécile, qui étoit l'aînée, se déclara pour l'avis d'Adeline: Robert s'obstina dans le sien. Enfin, comme les deux petites filles virent que leur frere ne vouloit point céder, et que d'ailleurs il tenoit le nid en son pouvoir, elles consentirent à tout ce qu'il vouloit.

Ils

Il n'avoit pas attendu leur aveu pour commencer ſon exécution. Il avoit déjà plumé le premier. En voilà un de déſhabillé, dit-il, en le mettant à terre. Dans un moment, toute la petite famille fut dépouillée de ſes plumes naiſſantes. Les pauvres bêtes jettoient des cris douloureux, elles tremblottoient, elles agitoient triſtement leurs ailes ; mais Robert, au lieu de ſe laiſſer attendrir par leurs ſouffrances, ne borna pas là ſes perſécutions Il les pouſſoit du pied, pour les faire avancer ; et lorſqu'elles faiſoient une culebute, il pouſſoit de grands éclats de rire. A la fin, ſes ſœurs ſe mirent à rire avec lui.

Tandis qu'ils ſe livroient à cet amuſement barbare, ils virent, de loin, venir leur Précepteur. Pſt ! chacun met un oiſeau dans ſa poche, et ſe ſauve à toutes jambes.

Eh bien, leur cria le Précepteur, où allez-vous ? approchez.

Cet ordre les obligea de s'arrêter. Ils s'avancerent lentement, et les yeux baiſsés vers la terre.

Le Précepteur. Pourquoi donc fuyez-vous à ma préſence ?

Robert. C'eſt que nous étions en train de jouer.

Le Précepteur. Vous ſavez que je ne vous ai pas interdit les amuſemens, et que je n'ai jamais tant de plaiſir que lorſque je vous vois bien joyeux.

Robert. Nous avions peur que vous ne vinſſiez nous gronder.

Le Précepteur. Eſt-ce que je vous gronde, lorſque vous prenez une récréation innocente ? Vous avez fait, je le vois, quelques malices. Pourquoi avez vous tous une main dans la poche ? je veux ſavoir ce que c'eſt. Préſentez-moi votre main et ce que vous y tenez.

(Ils préſentent chacun leur main avec un oiſeau plumé.)

Le Précepteur (avec un mouvement mêlé de pitié & d'indignation.) Et qui vous a donné l'idée de traiter de la ſorte ces pauvres petites bêtes ?

Robert. C'eſt qu'il eſt ſi drôle de voir ſauter des moineaux ſans plumes !

Le Précepteur. Vous trouvez donc bien drôle de voir ſouffrir d'innocentes créatures, et d'entendre leurs cris douloureux ?

Robert. Non, certainement ; mais je ne crois pas que cela les fit ſouffrir.

Le

Le Précepteur. Eh bien, approchez, je veux vous en convaincre.

(Il lui tire quelques cheveux.)

Robert. Aye! aye!

Le Précepteur. Est-ce que cela vous fait mal?

Robert. Vous croyez donc que cela fait du bien d'arracher des cheveux?

Le Précepteur. Bon! il n'y en a qu'une douzaine.

Robert. Mais c'est trop.

Le Précepteur. Que feroit-ce donc si l'on vous arrachoit toute la chevelure? Concevez-vous la douleur que vous en ressentiriez? Voilà cependant le supplice que vous avez fait endurer à ces pauvres oiseaux, qui ne vous avoient fait aucun mal. Et vous, Mesdemoiselles, vous qui êtes nées avec un cœur plus sensible, vous l'avez souffert?

Les deux petites filles étoient restées debout en silence; mais en entendant ces dernieres paroles, accablées du reproche, elles allerent s'asseoir; et des larmes roulerent dans leurs yeux.

Le Précepteur remarqua leurs regrets; il en fut touché, et ne leur dit plus rien. Robert ne pleuroit pas; et il chercha à se justifier de cette maniere:

Je ne croyois pas leur faire du mal: ils ne cessoient pas de chanter; et ils battoient des ailes, comme s'ils avoient du plaisir.

Le Précepteur. Vous appellez leurs cris des chansons? Mais pourquoi chantoient-ils?

Robert. Apparemment pour appeller leur pere et leur mere?

Le Précepteur. Sans doute. Et lorsque leurs cris les auroient attirés, que vouloient-ils leur témoigner en battant des ailes?

Robert. Je ne le sais pas trop. C'étoit, peut-être, pour leur demander du secours.

Le Précepteur. Vous l'avez dit. Ainsi, si ces oiseaux avoient pu s'exprimer en langue humaine, vous les auriez entendus s'écrier: "Ah! mon pere et ma mere, sauvez-nous. Nous sommes malheureusement tombés entre les mains d'enfans barbares, qui nous ont arraché toutes nos plumes. Nous avons froid, nous souffrons. Venez nous réchauffer et nous panser, ou nous allons mourir."

Les petites filles ne purent y tenir plus long-tems. Elles cacherent, en sanglottant, leur visage dans leur mouchoir.

C'est

Ce'ſt-toi, Robert, dirent-elles, qui nous as pouſſées a cette méchanceté. Nous en avions horreur.

Robert lui-même ſentit, en ce moment, toute ſa faute. Il en avoit déjà été puni par le cheveux, que ſon Précepteur lui avoit arrachés : il le fut bien plus encore par les reproches de ſon cœur. Le Précepteur crut n'avoir pas beſoin d'ajouter à ce double châtiment. Ce n'étoit pas en effet par un inſtinct de cruauté, mais ſeulement par un défaut de réflexion que Robert avoit commis ces meurtres. La pitié qu'il prit, dès le moment, pour toutes les créatures plus foibles que lui, ouvrit ſon cœur aux ſentimens de bienfaiſance et d'humanité, qui l'ont animé tout le reſte de ſa vie.

LES DEUX POMMIERS.

UN riche Laboureur étoit pere de deux garçons, dont l'un avoit tout juſte un an de plus que l'autre. Le jour de la naiſſance du ſecond, il avoit planté, à l'entrée de ſon verger, deux pommiers d'une tige égale, qu'il avoit cultivés depuis avec le même ſoin, et qui avoient ſi également profité de leur culture, qu'on n'auroit jamais pu ſe décider entre eux pour la préference. Lorſque ſes enfans furent en état de manier les outils du jardinage, il les mena, un beau jour de printems, devant les deux arbres qu'il avoit plantés pour eux, et nommés de leur nom ; et après leur avoir fait admirer leur belle tige, et la quantité de fleurs dont ils étoient couverts, il leur dit : Vous voyez, mes enfans, que je vous les livre en bon état. Ils peuvent autant gagner par vos ſoins, qu'ils perdroient par votre négligence. Leurs fruits vous récompenſeront, en proportion de vos travaux.

Le cadet, nommé Etienne, étoit infatigable dans ſes ſoins. Il s'occupoit tout le jour à délivrer ſon arbre des chenilles qui l'auroient dévoré. Il étaya ſa tige d'un échalas, pour empêcher qu'il ne prît une mauvaiſe tournure ; il piochoit la terre tout autour, afin qu'elle pût ſe pénétrer plus facilement des feux du ſoleil, et de la humidité de la roſée. Sa mere n'avoit pas eu plus d'attentions pour lui dans ſa plus tendre enfance, qu'il n'en avoit pour ſon jeune pommier.

Michel, ſon frere, ne faiſoit rien de tout cela. Il paſ-

ſoit la journée à grimper ſur le côteau voiſin, d'où il jettoit des pierres aux paſſans. Il alloit chercher tous les petits payſans d'alentour, pour ſe battre avec eux. On ne lui voyoit que des écorchures aux jambes, et des boſſes au front, des coups qu'il avoit reçus dans ſes querelles. En un mot, il négligea ſi bien ſon arbre, qu'il n'y ſongea du tout, qu'au moment où il vit dans l'autonne celui d'Etienne, ſi chargé de pommes bigarrées de pourpre et d'or, que, ſans les appuis qui ſoutenoient ſes branches, le poids de ſes fruits l'auroit entraîné à terre. Frappé à la vue d'un ſi belle récolte, il courut à ſon arbre, dans l'eſpérance d'en recueillir une tout au moins auſſi abondante. Mais quelle fut ſa ſurpriſe de n'y trouver que des branches couverts de mouſſe, et quelques feuilles jaunies! Plein de jalouſie et de dépit, il alla trouver ſon pere, et lui dit: Mon pere, quel arbre m'avez-vous donné? Il eſt ſec comme un manche à balai; et je n'aurai pas dix pommes à y cueillir. Mais mon frère!... Oh! vous l'avez bien mieux traité. Ordonnez-lui du moins de partager ſes pommes avec moi. Partager avec toi, lui répondit ſon père? Ainſi le diligent auroit perdu ſes ſueurs pour nourrir le pareſſeux! Souffre; c'eſt la prix de ta négligence: et ne t'aviſe pas, en voyant la riche récolte de ton frere, de m'accuſer d'injuſtice. Ton arbre étoit auſſi vigoureux, et d'un auſſi bon rapport que le ſien. Il avoit une égale quantité de fleurs; il eſt venu ſur le même terrein; ſeulement il n'a pas reçu la même culture. Etienne a délivré ſon arbre des moindres inſectes; tu leur as laiſſé dévorer le tien dans ſa fleur. Comme je ne veux laiſſer rien perdre de ce que Dieu m'a donné, puiſque je lui en dois compte, je te reprends cet arbre, et je lui ôte ton nom. Il a beſoin de paſſer par les mains de ton frere, pour ſe rétablir, et il lui appartient dès ce moment, ainſi que les fruits qu'il y fera naître. Tu peux en aller chercher un dans ma pépiniere, et le cultiver ſi tu veux, pour réparer ta faute: mais ſi tu le négliges, il appartiendra encore à ton frere, puiſqu'il me ſeconde dans mes travaux.

Michel ſentit la juſtice de la ſentence de ſon pere, et la ſageſſe de ſon conſeil. Il alla, dès ce moment, choiſir dans la pépiniere le jeune éleve qu'il crut le plus vigoureux. Il le planta lui-même. Etienne l'aida de ſes avis pour le cultiver. Michel n'y perdit pas un moment: plus de querelles avec ſes camarades, encore moins avec lui-même; car il ſe portoit de gaiété de cœur au travail. Il vit dans l'autonne

ſon

ſon arbre répondre pleinement à ſes eſpérances. Ainſi il eut le double avantage de s'enrichir d'une abondante récolte, & de perdre les habitudes vicieuſes qu'il avoit contractées. Son pere fut ſi ſatisfait de ce changement, qu'il lui céda, l'année ſuivante, de moitié avec ſon frere, le produit d'un petit verger.

Si les Hommes ne te voient pas, Dieu te voit.

MONSIEUR de la Ferriere ſe promenoit un jour dans les champs avec Fabien, ſon plus jeune fils. C'étoit un beau jour d'autonne; et il faiſoit encore grand chaud.

Mon papa, lui dit Fabien en tournant la tête du côté d'un jardin, le long duquel ils marchoient alors, j'ai bien ſoif.

Et moi auſſi, mon fils, lui répondit M. de la Ferriere, Mais il faut prendre patience, juſqu'à ce que nous arrivions à la maiſon.

Fabien. Voilà un poirier chargé de bien belles poires. Voyez, c'eſt du doyenné. Ah! que j'en mangerois une avec grand plaiſir!

M. de la Ferriere. Je le crois ſans peine. Mais c'eſt arbre eſt dans un jardin fermé de toutes parts.

Fabien. La haie n'eſt pas trop fourrée; et voici un trou par où je pourrois bien paſſer.

M. de la Ferriere. Et que diroit le maître du jardin, s'il étoit la?

Fabien. Oh! il n'y eſt pas ſûrement, et il n'y a perſonne qui puiſſe nous voir.

M. de la Ferriere. Tu te trompes, mon enfant. Il y a quelqu'un qui nous voit, et qui nous puniroit avec juſtice, parce qu'il y auroit du mal à faire ce que tu me propoſes.

Fabien. Et qui ſeroit-ce donc, mon papa?

M. de la Ferriere. Celui qui eſt préſent par-tout, qui ne nous perd jamais un inſtant de vue, et qui voit juſques dans le fond de nos penſées, Dieu.

Fabien. Ah! vous avez raiſon. Je n'y ſonge plus.

Au même inſtant il ſe leva derriere la haie un homme qu'ils n'avoient pu voir, parce qu'il étoit étendu ſur un banc de

de gazon. C'étoit un vieillard à qui appartenoit le jardin, et qui parla de cette maniere à Fabien :

" Remercie Dieu, mon enfant, de ce que ton pere t'a empêché de te gliſſer dans mon jardin, et d'y venir prendre une choſe qui ne t'appartenoit pas. Apprends qu'au pied de ces arbres, on a tendu des pieges pour ſurprendre les voleurs ; tu t'y ſerois caſſé les jambes, et tu ſerois reſté boîteux pour toujours. Mais puiſqu'au premier mot de la ſage leçon que t'a faite ton pere, tu as témoigné de la crainte de Dieu, et que tu n'as pas inſiſté plus long-tems ſur le vol que tu méditois, je vais te donner, avec plaiſir, des fruits que tu deſires."

A ces mots, il alla vers le plus beau poirier, ſecoua l'arbre, et porta à Fabien ſon chapeau rempli de poires.

M. de la Ferriere voulut tirer de l'argent de ſa bourſe pour récompenſer cet honnête vieillard ; mais il ne put jamais l'engager à céder à ſes inſtances. J'ai eu de plaiſir, Monſieur, à obliger votre enfant, et je n'en aurois plus, ſi je m'en laiſsois payer. Il n'y a que Dieu qui paie ces choſes-là.

M. de la Ferriere lui tendit la main par-deſsus la haie, Fabien le remercia auſſi dans un aſsez joli compliment ; mais il lui témoignoit ſa reconnoiſsance d'une maniere encore bien plus vive, par l'air d'appétit dont il mordoit dans les poires, dont l'eau ruiſseloit de tous côtés.

Voilà un bien brave homme, dit Fabien à ſon papa, lorſqu'il eut fini la derniere, et qu'ils ſe furent éloignés du vieillard

M. de la Ferriere. Oui, mon ami ; il l'eſt devenu ſans doute, pour avoir pénétré ſon cœur de cette grande vérité, que Dieu ne laiſse jamais le bien ſans récompenſe, et le mal ſans châtiment.

Fabien. Dieu m'auroit donc puni, ſi j'avois pris les poires ?

M. de la Ferriere. Le bon vieillard t'a dit ce qui te ſeroit arrivé.

Fabien. Mes pauvres jambes l'ont échappé belle. Mais ce n'eſt pas Dieu qui a tendu lui-même ces pieges ?

M. de la Ferriere. Non, ſans doute, ce n'eſt pas lui-même. Mais les pieges n'ont pas été tendus à ſon inſu, et ſans ſa permiſſion. Dieu, mon cher enfant, regle tout ce qui ſe paſse ſur la terre, et il dirige toujours les événemens de maniere à récompenſer les gens de bien de leurs bonnes actions, et à

punir

punir les méchans de leurs crimes. Je vais te raconter, à ce ſujet, une avanture qui m'a trop vivement frappé dans mon enfance, pour que je puiſſe l'oublier de toute ma vie.

Fabien. Ah! mon papa que je ſuis heureux aujourd'hui! de la promenade, des poires, & une hiſtoire encore!

M. de la Ferriere. " Quand j'étois encore auſſi petit que toi, & que je vivois auprès de mon pere, nous avions deux voiſins, l'un à la droite, l'autre à la gauche de notre maiſon. Le premier s'appelloit Dubois, & le ſecond Verneuil.

" M. Dubois avoit un fils, nommé Silveſtre; & M. Verneuil en avoit auſſi un, nommé Gaſpard.

" Derriere notre maiſon, & celles de nos voiſins, étoient de petits jardins, ſéparés les uns des autres par des haies vives.

" Silveſtre, lorſqu'il étoit ſeul dans le jardin de ſon pere, s'amuſoit à jetter des pierres dans tous les jardins d'alentour, ſans faire réflexion qu'il pouvoit bleſſer quelqu'un. M. Dubois s'en étoit apperçu, & lui en avoit fait de vives réprimandes, en le menaçant de le châtier, s'il y revenoit jamais. Mais par malheur, cet enfant ignoroit, ou n'avoit pu ſe perſuader qu'il ne faut pas faire le mal, même lorſqu'on eſt ſeul, parce que Dieu eſt toujours auprès de nous, & qu'il voit tout ce que nous faiſons. Un jour que ſon pere étoit ſorti, croyant n'avoir pas de témoins, & qu'ainſi perſonne ne le puniroit, il remplit ſa poche de cailloux, & ſe mit à les lancer de tous les côtés.

" Dans le même tems, M. Verneuil étoit dans ſon jardin, avec Gaſpard ſon fils.

" Gaſpard avoit le défaut de croire, comme Silveſtre, que c'étoit aſſez de ne pas faire le mal devant les autres, & que lorſqu'on étoit ſeul, on pouvoit faire tout ce qu'on vouloit.

" Son pere avoit un fuſil chargé pour tirer aux moineaux qui venoient manger ſes ceriſes, & il ſe tenoit ſous un berceau pour les guetter. Dans ce moment, un domeſtique vint lui dire qu'un étranger l'attendoit dans le ſallon. Il laiſſa le fuſil ſous le berceau, & il défendit expreſſément à Gaſpard d'y toucher. Gaſpard ſe voyant ſeul, ſe dit à lui-même: Je ne vois pas le mal qu'il y auroit à jouer un moment avec ce fuſil. En diſant ces mots, il le prit, & ſe mit à faire l'exercice comme un ſoldat. Il préſentoit les armes, il

il se reposoit sur les armes : il voulut essayer s'il sauroit aussi coucher en joue & ajuster.

" Le bout de son fusil étoit tourné par hasard vers le jardin de M. Dubois. Au moment où il alloit fermer l'œil gauche pour viser, un caillou, lancé par Silvestre, vint le frapper droit à cet œil. Gaspard, d'effroi & de douleur, laissa tomber son fusil. Le coup partit, & Aye ! Aye ! On entendit des cris dans les deux jardins.

Gaspard avoit reçu une pierre dans l'œil, Silvestre reçut toute la charge du fusil dans une jambe. L'un devint borgne, l'autre boiteux ; & ils resterent dans cet état toute leur vie."

Fabien. Ah ! le pauvre Silvestre ! le pauvre Gaspard ! que je les plains !

M. de la Ferriere. Ils étoient effectivement fort à plaindre. Mais je suis encore plus sensible au malheur de leurs parens, d'avoir eu des enfans indociles & disgraciés. Dans le fond ce fut un vrai bonheur pour ce deux petits vauriens, d'avoir eu cette mésaventure.

Fabien. Et comment donc, mon papa ?

M. de la Ferriere. Je vais te le dire. Si Dieu n'avoit, de bonne heure, puni ces enfans, ils auroient toujours continué de faire le mal, lorsqu'ils se feroient vus seuls ; au lieu qu'ils apprirent par cette expérience, que tout le mal que les hommes ne voient pas, Dieu le voit, & le punit.

C'est d'après cette leçon qu'ils se corrigerent l'un & l'autre, qu'ils devinrent prudens & religieux, & qu'ils évitoient de mal faire dans la plus grande solitude, comme s'ils avoient vu s'ouvrir sur eux tous les yeux de l'univers.

Et c'étoit bien aussi le dessein de Dieu, en les punissant de cette maniere, car ce bon Pere ne nous châtie que dans la vue de nous rendre meilleurs.

Fabien. Voilà un œil & une jambe qui me rendront sage, Je veux éviter le mal, & pratiquer le bien, quand même je ne verrois personne auprès de moi.

Et en disant ces mots, ils arriverent à la porte de leur maison.



LE

LE BON FILS.

DRAME EN DEUX ACTES.

Imité de l'Allemand de M. Engel.

PERSONNAGES.

JERÔME GUERIN, *laboureur.*
NICOLE GUERIN, *sa femme.*
COLETTE, *leur fille.*
BARBE, *mere d'Isidore.*
ISIDORE, *fils de Barbe.*
CHARLES GUERIN, *Capitaine de Cavalerie, fils de Jerôme.*
BONIFACE, *Magister.*
UN SERGENT *de recrues.*
DES SOLDATS.
DES PAYSANS.

La Scene est sous un berceau, devant la chaumiere de Jerôme Guerin.

ACTE I.

SCENE I.

Isidore.

JE ne l'ai pas vue hier de toute la journée. Il y a plus d'un an que je n'avois passé un jour entier sans la voir. Que peut-il donc lui être arrivé ? Tout est paisible dans la cabane. Ah ! Colette, peux-tu dormir tranquille, lorsque tu sais combien je dois souffrir ?.. .Est-ce qu'elle ne m'aime plus ? Est-ce qu'elle en aimeroit un autre que moi ? Ah ! Colette, Colette !

SCENE II.

Isidore, Colette.

Colette (en le contrefaisant.) Ah! Isidore, Isidore!...... Allons, me voici.

Isidore. Vous voilà bien joyeuse, Colette!

Colette. Es-tu fâché que j'aie du plaisir à te voir?

Isidore. Vous n'en auriez pas eu hier, sans doute; & c'est ce qui vous a fait manquer au rendez-vous.

Colette. Eh bien, vas-tu me gronder? Crois-tu que je n'aie pas autant souffert que toi?

Isidore. Oh! c'est-il bien vrai, Colette? Je suis à présent aussi joyeux, que j'étois fâché tout-à-l'heure. Mais, qu'est-ce qui t'a donc empêché de venir?

Colette. Tu sais que c'étoit hier le premier jour du mois, & que les lettres de mon frere arrivent toujours, sans manquer, ce jour-là.

Isidore. Eh bien?

Colette. Je cours sur les quatre heures à la poste voisine pour chercher la lettre, la porter à mon pere, & t'aller trouver. On me dit à la poste d'attendre, & que le Courier ne peut tarder. J'attends en m'impatientant. Mon pere, inquiet de mon retard, arrive bientôt après. Au bout d'un quart d'heure survient aussi ma mere. Pouvois-je les quitter? Nous attendons encore. Le soir approche. On nous dit que le Courier n'arrivera que dans la nuit. Nous nous retirons bien affligés. Falloit-il laisser mon pere & ma mere se désoler tout seuls, pour courir après toi? Là, voyons, pouvois-je le faire?

Isidore. Non; tu as toujours raison. Je ne te gronde plus. Mais pourquoi ces airs d'impatience? Où veux-tu donc aller?

Colette. Voir si la lettre est arrivée. Mon pere & ma mere sont dans une inquiétude terrible. Ils aiment tant mon frere, & mon frere les aime tant!

Isidore. Et toi, Colette, m'aimes-tu bien aussi?

Colette. Mon frere qui n'étoit que simple Soldat, & qui est devenu Capitaine!

Isidore. Oui, Colette; mais....

Colette.

Colette. Qui a aujourd'hui cinquante, cent, deux cens Cavaliers à ses ordres.

Isidore. Il est bien heureux, ton frere!

Colette. Qu'il doit avoir bonne grace sur son cheval, avec son uniforme en or! Oh! c'est une belle chose, Isidore, que d'être Capitaine! Conçois-tu bien cela?

Isidore. Hélas! je ne le conçois que trop bien. Il va peut-être maintenant rougir de me voir entrer dans sa famille, moi qui n'ai ni uniforme en or, ni deux cens Cavaliers à mes ordres.

Colette. Non, Isidore, ne te rends pas malheureux par tes craintes. Mon frere honore & respecte l'état où mon pere a vécu soixante ans. C'est l'état qu'il auroit eu lui-même, si l'on n'étoit venu l'enlever à la charrue. Il ne choisira pas dans un autre état un époux à sa sœur.

Isidore. Ah! Colette, que tu me ravis!

SCENE III.

Jerôme, Colette, Isidore.

Jerome. Es-tu déjà de retour? Où est cette lettre? Voyons.

Colette. Mon pere, je ne suis pas encore allée à la poste.

Jerome. Et tu restes-là à jaser?

Collette. J'allois partir. J'y cours de toutes mes jambes. Viens avec moi, Isidore.

Jerome. Oui, c'est le moyen d'être bientôt de retour. Allez ensemble; mais ne vous amusez pas en chemin. Colette, tu diras, en passant, au Magister Boniface de venir me lire la lettre que tu nous rapporteras.

SCENE VI.

Jerome. Que ce Courier me donne de chagrin par son retardement! Je n'ai pu me tranquilliser de toute la nuit, ni consoler ma pauvre femme. Ah! mon cher fils, que ta tendresse nous cause tour-à-tour de plaisir & d'inquiétude!

SCENE V.

Jerôme, Nicole.

Nicole. Eh bien ! cette lettre ne vient donc point ? Je ne ſais quelle crainte me tourmente.

Jerome. Ne t'impatiente pas, ma chere femme, nous allons recevoir de ſes nouvelles. Nous le reverrons bientôt lui-même, j'en ſuis sûr. Ah ! je le demande tous les jours à Dieu.

Nicole. Il eſt Soldat, mon ami : un Soldat n'eſt pas sûr un moment de ſa vie. Combien cela me déſole ! Souvent, lorſqu'on nous lit ſes lettres, & que tu crois que je pleure de joie, c'eſt de chagrin que je pleure. Il me vient en penſée que c'eſt peut-être ſa derniere. Et cet argent qu'il nous envoie toujours, je ne puis y toucher, que mon cœur ne ſe ſerre. C'eſt avec cet argent, me dis-je à moi-même, que le Roi paie ſon ſang ; & nous, qui ſommes ſes pere & mere, nous pouvons le prendre, & le dépenſer à nous donner nos aiſes ! Ah ! mon ami, quand aurons-nous la paix ?

Jerome. On dit qu'elle eſt déjà faite, & même que les régimens s'en retournent dans leurs quartiers.

Nicole. Ah ! ſi c'étoit vrai !

Jerome. Cela eſt sûr, ma chere femme ; tu peux y compter. Nous aurons la paix, avant que nous nous en doutions. Et alors notre Charlot viendra en garniſon dans quelque ville voiſine ; & nous, nous irons nous y promener une fois la ſemaine.

Nicole (avec tranſport). Ah ! deux, trois fois, mon ami ! Une fois n'eſt pas aſſez. Quelle joie de le revoir ! Mais qui ſait ſi nous le reconnoîtrons ?

Jerome. Ah ! je reconnoîtrai bien mon fils, peut-être.

Nicole. En habit d'Officier, mon ami, tout galonné d'or, avec un ruban à la boutonniere, & une croix ?

SCENE VI.

Jerôme, Nicole, Boniface.

Boniface. Bonjour, pere Jerome, bonjour, mere Nicole.

Jerome & Nicole. Bonjour, notre Magifter. *(Ils le prennent par la main.)*

Boniface. Eh bien, vous avez donc reçu des nouvelles de votre fils? Où eft fa lettre? que je vous la life?

Jerome. Nous ne l'avons pas encore reçue; & je fuis dans une impatience ...

Boniface. Je le crois bien; quand ce ne feroit que pour l'honneur de recevoir des nouvelles d'un Capitaine. Mais comment diantre eft-il parvenu jufques-là? Je n'en fais rien, moi; car vous m'avez foufflé fa derniere lettre, pour vous la faire lire par Monfieur le Bailli.

Nicole. Vous ne le favez donc pas, M. Boniface? Oh! conte-lui un peu cela, mon ami.

Boniface. Oui, voyons, voyons. Contez-moi cela, pere Jerôme.

Jerome. Tenez, mon cher M. Boniface, voici ce que c'eft. Dans la derniere bataille....là....près de....je ne me fouviens jamais du nom; tout fon régiment étoit culbuté; la plûpart des Officiers tués ou bleffés; mon fils avoit reçu un coup de feu; mais il n'y fit pas attention. Il raffembla, comme il put, trois cens hommes, *(avec plus de vivacité)* les mena à l'ennemi, tomba deffus, le fabre à la main. Il eut un cheval tué fous lui; il s'en fit donner un autre, & il fortit du feu avec cinquante hommes. Son Général vit tout cela, le nomma fur le champ Capitaine, & lui donna la croix, en l'affurant qu'il auroit foin de fa fortune.— Oui, Monfieur le Magifter, c'eft comme je vous le dis; voilà ce que mon fils a fait.

Boniface. Oh! c'eft un brave garçon! Je m'en étois déjà apperçu, lorfqu'il étoit à l'école. Quand les enfans du village jouoient entre eux, c'étoit toujours Charlot qui menoit la bande: & lorfqu'ils avoient des querelles, c'étoit toujours lui qui frappoit le plus fort.—C'étoit déjà en lui, pere Jerôme. Cela lui eft tout naturel.

Jerome (en riant). N'eft ce pas?

SCENE VII.

Jerôme, Nicole, Colette, Boniface.

Colette (en courant). Mon pere! mon pere! voici la lettre, la voici! Voilà auffi votre argent du mois. Il y a douze écus.

Jerome. Un louis, veux-tu dire?

Colette. Non, non, le maître de la poſte y a regardé à deux fois. Douze écus.

Jerome. Le bon Charlot! je peux bien vivre avec un louis, peut-être.

Colette. Et du vin encore, mon pere! Le Marchand de vin qui a un gros nez rouge-bleu, s'eſt trouvé en même tems que moi à la poſte. Il venoit de recevoir l'ordre de vous en livrer un panier tout plein. Iſidore eſt allé le chercher.

Boniface. Un panier tout plein?

Jerome. Il y aura quelque choſe de cela pour vous, M. Boniface. Mais il faut, en attendant, que vous buviez avec moi le peu qui nous eſt reſté du dernier, pendant que vous nous lirez la lettre. Va, ma bonne femme, apporte-nous de ce vin, & trois verres, avec quelque choſe pour déjeûner. Et toi, Colette, donne ici une table & trois chaiſes, dépêche toi.

Nicole & Colette (en s'en allant). Mais au moins, ne liſez pas ſans nous, je vous prie.

Boniface. Soyez tranquilles. Eſt-ce que je ſais lire à jeûn?

SCENE VIII.

Jerôme, Boniface, Colette (qui va & vient).

Jerome. Ouvrez toujours la lettre, M. le Magiſter; nous ne la lirons pas pour cela. Je ſuis pourtant bien curieux de ſavoir ce qu'il dit de la paix, & s'il viendra bientôt.

Boniface. De la paix, dites-vous? On en parle beaucoup; mais je ne ſaurois le croire. On enrôle toujours à force; & ce matin même, ne vient-il pas d'arriver un Sergent avec quelques Soldats?

Jerome. Pour recruter?

Boniface. Vraiment oui. Et s'ils alloient vous enlever le prétendu de votre fille? Prenez-y garde, pere Jerôme, prenez-y garde; c'eſt un jeune drôle bien découplé.

Colette (qui s'eſt approchée pour écouter). Oh! mon Dieu! que dites-vous, M. Boniface.

Jerome. Ne crains rien, ma fille, tu ſais qu'il eſt exempt.

Boniface. A la bonne heure. Mais ouvrons....Quelle belle

belle écriture a votre fils! Comme c'est propre & lisible! C'est pourtant moi à qui il en a l'obligation.

(Il crache & commence à lire.)

" MON TRES-CHER PERE."

Jerome (avançant la tête vers le Magister, pour mieux entendre). O mon bon Charlot!

Boniface. " Comme la paix vient d'être signée, c'est la derniere fois que je vous écris du camp pour...."

Jerome. Dieu soit loué! Nous l'avons donc enfin la paix. Comme ma bonne femme va être bien-aise!

Boniface (lisant). " Pour vous envoyer l'argent du mois que vous avez bien voulu accepter."

Jerome. Oui, mon fils.

Boniface (lisant). " Ces jours passés, mon pere, j'ai goûté le plus grand plaisir que j'aie jamais eu de ma vie. Il faut que je vous le conte."

Jerome (avec joie). Ah! voyons! voyons!

Boniface. " Mon Général me fit l'honneur de m'inviter à sa table...."

Jerome. A sa table, mon Charlot, à sa table? Ah! comme les autres auront ouvert de grands yeux! Tous ces grands officiers! Eh bien, eh bien?

Boniface. " Il s'entretint long-tems avec moi, & me donna, sur ma conduite, beaucoup de louanges que je ne mérite pas. Enfin, il me demanda de quelle maison j'étois, où j'étois né, qui étoit mon pere?"

Jerome (riant). Comment! jusqu'à s'informer de moi, son Général! Eh bien, qu'est-ce qu'il lui a répondu? Oh! voyons vîte, mon cher Monsieur Boniface.

Boniface (lisant). " Je lui dis le nom de notre village & le vôtre; que vous étiez un pauvre laboureur; mais que je ne vous changerois pas pour tout autre au monde, malgré votre état."

Jerome (levant les mains). Bonté divine! Il me semble l'entendre.

Boniface (lisant). " Mon Général fut touché de mon amour pour vous. Il prit le verre qu'il avoit devant lui, me porta votre santé en présence de toute la table, en m'ordonnant de vous le faire savoir, & de vous assurer de sa bienveillance."

Jerome (sautant de joie). Oh! cela est-il possible, Monsieur Boniface! Son Général! Quelque Prince!

Boniface. Oui, comme vous venez d'entendre, il a bu à votre ſanté.

Jerome. *(Il court, hors de lui-même, vers la cabane, & s'écrie,)* Femme ! femme ! laiſſe tout cela, ma chere femme. Viens vîte ! viens vîte !

Nicole (de l'antérieur de la cabane). Qu'eſt-ce que c'eſt, mon ami ?

Jerome. Mais, viens donc, que je te conte ; viens te dis-je, viens donc.

SCENE IX.

Jerôme, Boniface, Nicole.

Jerome (embraſſant Nicole). Ah ! ma bonne chere femme, quel fils tu m'as donné !

Nicole (poſant ſur la table le déjeûner, dont le Magiſter s'empare, (ſans faire ſemblant de rien). Qu'y a-t-il donc, mon cher homme ? Je ſuis déjà toute tremblante d'aiſe. Avons-nous la paix ?

Jerome. C'eſt bien autre choſe ! Oui, la paix ; & notre fils a dîné à la table de ſon Général ; & ſon Général s'eſt informé de notre village & de moi ; & mon fils lui à répondu que je n'étois qu'un pauvre laboureur ; mais qu'il ne me changeroit pas pour tous les peres du monde. Ah ! je pleure de joie ! Et là-deſſus, ſon Général a bu publiquement à ma ſanté, & m'a fait aſſurer de ſa bienveillance. *(Nicole frappe ſes mains à pluſieurs repriſes)*. Oui, ma chere femme, il faut à préſent que nous buvions à la ſanté de notre Général.—Allons, toi, prends cela, femme ; & vous, notre cher maître d'école, prenez celui-ci, & moi celui-là. Choquons tous enſemble. *(Il ôte ſon chapeau)*. Tous à la fois. Vive notre Général !

Boniface. Ma foi, il n'en boit pas de meilleur.

Jerome. Ecoutez donc, Monſieur Boniface ; il faudra, s'il vous plaît, que vous écriviez à mon fils, comme quoi j'ai pris ma revanche de ſon Général ; qu'il le remercie de ma part, & qu'il l'aſſure que j'aime de tout mon cœur. N'y manquez pas, au moins. Il ne feroit peut-être pas mal de lui écrire à lui-même en droiture.

Boniface. Bon ! Pere Jerôme, y penſez-vous ?

Nicole. Mais ſi la paix eſt faite, mon ami ?

Jerome.

Jerome. Sans doute qu'elle est faite, puisque notre fils nous l'écrit.

Nicole (avec tendresse, s'appuyant sur le bras de Jerome, & laissant éclater sa joie). Il retournera donc bientôt, mon cher ami. Il ne manquera sûrement pas de venir nous voir. Nous le reverrons donc enfin.

Jerome. Doucement, notre femme, nous allons entendre tout cela.

Nicole. Ah! s'il pouvoit venir avant le mariage de Colette, ce seroit un double plaisir.

Jerome. Patience, patience, M. Boniface aura la bonté de continuer.

Nicole. Oui, oui, continuez, je vous prie; peut-être qu'il nous apprendra quelque autre chose.

Boniface (Il cherche, en se rasseyant, où il en est resté. Nicole passe de son côté, & lui prête attention). De m'inviter à sa table?....Où en suis-je resté?....A votre santé....En m'ordonnant....Oui, c'est ici. " En m'ordonnant de vous le faire savoir, & de vous assurer de sa bienveillance. Il ne me fut pas possible de me contenir davantage, tant j'étois ému. Je m'élançai de ma place, &...."

SCENE X.

Jerome, Nicole, Colette, Boniface.

Colette (sanglottant & criant). Au secours! au secours! mon pere, les enrôleurs!

Jerome. Comment! qu'est-ce qu'il y a?

Nicole (courant avec inquiétude à Colette). Remets-toi donc, ma fille; qu'est-il arrivé?

Colette. Les enrôleurs nous enlevent Isidore..

Boniface. Quoi! Et le vin qu'il porte aussi?

Nicole. O Dieu! quel malheur!

Jerome. De force, à présent que le paix est faite? Il faut qu'il y ait quelque coquinerie la-dessous.

Colette. Mais allez donc, mon pere; voyez si vous pourrez le faire relâcher. Vous êtes aussi-bien son pere que le mien. Ce Sergent aura du respect pour vous, j'en suis sûre. Toute le monde vous respecte.

Jerome. Innocente que tu es! comme si tout le monde étoit de notre village!

SCENE XI.

Jerome, Nicole, Barbe, Boniface, Colette.

Barbe. Je n'en puis plus. Je ſuis morte de douleur.

Nicole. Ah! que je vous plains, ma bonne mere Barbe! Au moins ſi notre fils étoit à préſent ici pour nous tirer de peine.

Jerome. Femmes, appaiſez-vous, appaiſez-vous; le mal n'eſt peut-être pas ſi grand que vous l'imaginez. Eſt-ce qu'on arracheroit un fils unique de la charrue? Cela ſeroit inoui. J'y vais. Je leur parlerai.

Colette. Et moi auſſi, mon pere, je vous ſuis. Je prierai, je pleurerai, je crierai, juſqu'à ce qu'on nous le rende.

SCENE XII.

Nicole, Boniface.

Nicole. Ah! pourquoi la vieilleſſe ne me permet-elle pas de les ſuivre? Mais vous, Monſieur Boniface, vous qui parlez comme une harangue, que n'allez-vous leur en impoſer?

Boniface. Non, non, mon devoir eſt de m'attacher aux plus affligés; & je ne vous quitte pas.

Nicole (avec inquiétude). Ciel! n'entends-je pas déjà du bruit dans le village? pourvu qu'il n'arrive pas de malheur à mon pauvre homme! Allez voir un peu, Monſieur le Magiſter.

Boniface. Y penſez-vous? Moi, moi?

Nicole. Vous êtes un homme comme il faut, Monſieur; un homme ſavant.

Boniface. Ouidà; c'eſt juſtement le pis. Ces bourrus de demandent pas mieux que de tomber ſur nous autres Savans. Mêlez-vous de vos livres, me diroient-ils, de par tous les diables. De mon côté, je ſuis un peu vif; qui ſait ce qu'il en arriveroit? Non, non, il faudroit n'avoir jamais fourré le nez dans la ſcience.

Nicole. Vous êtes de nos amis, Monſieur Boniface, & vous ne voulez pas nous ſecourir?

Boniface.

Boniface. Mais, ſoyez donc raiſonnable, après tout, mere Nicole. Songez donc à mon état. Je puis bien vous donner des conſeils, des conſolations en François & en Latin, tant que vous en voudrez; mais des ſecours, vous ſavez bien que ce n'eſt pas mon office ?

Nicole. Je n'aurois jamais attendu cela de vous. Eh bien, je vais tâcher de m'y traîner, moi.

SCENE XIII.

Boniface (ſeul).

Oui, m'aller fourrer parmi ces jeunes drôles ! Je n'ai que vingt marmots dans mon école; & ces eſpiégles me lutinent toute la journée. Jugez, quand je ferois au milieu d'une troupe de grands pendards. Je n'aurois pas là de verges pour leur en impoſer. Je penſe qu'il vaut mieux achever cette bouteille, & finir en même-tems la lettre.... Je ſuis curieux de ſavoir....

(Il verſe du vin dans ſon verre, & commence à lire tout bas).
(Haut).

Le 61 Ho! ho! c'étoit hier.

(Il continue de lire avec empreſſement.)

Le 7! Ah! les voilà tous hors d'embarras!

(Il avale ſon vin.)

Il n'y a pas un inſtant à perdre.

(Il verſe une ſeconde fois du vin, & le boit.)

Je cours les rappeller.

(Il verſe & boit une troiſième fois.)

Les momens ſont précieux.

(Il regarde à travers la bouteille; & voyant qu'il n'y reſte plus rien, il court vers la porte, en criant :)

Jerôme! Nicole! Ils ſont trop loin; ils ne m'entendent pas. Oh! cette nouvelle va me réconcilier avec Nicole. Quel dommage ce feroit de ſe brouiller avec ces bonnes gens, qui viennent de recevoir un panier plein de nectar de cette excellence!

ACTE II.

SCENE I.

Jerôme, Nicole, Isidore, Barbe, Colette, un Sergent, des Soldats, des Paysans.

Le Sergent (aux Soldats.)

QU'ON me l'emmene; allons, qu'est-ce que ces piailleries?

Les Paysans (l'un après l'autre). Prendre le dernier d'une famille!....un fils unique!....Non, le Roi ne l'entend pas comme cela....Il ne sauroit le prétendre.

Le Sergent. Vous avez beau dire, vous autres manans, *(frappant sur la poche)* j'ai mes ordres ici, & cela suffit.

Les Paysans (l'un après l'autre). Vos ordres! vos ordres! Il n'y a rien de cela dans vos ordres....On n'a jamais donné ordre de laisser un champ à l'abandon.

Jerome (faisant signe aux Paysans de se taire). Ecoutez, mon cher Monsieur, avec de bonnes paroles, on fait bien des choses.

Le Sergent. De bonnes paroles? Je n'attends que cela. Voyons de quel poids sont les vôtres?

Jerome. Tenez, Monsieur le Sergent, j'aime le Roi de tout mon cœur; & si je n'étois sûr que la paix fût faite, & qu'il fût hors d'embarras; si je le voyois tellement embourbé qu'il eût peine à se tirer d'affaire....

Le Sergent. Est-ce là tout? Qu'est-ce que tout cela signifie?

Jerome. Mais écoutez seulement, Monsieur le Sergent.

Le Sergent (s'appuyant sur la canne.) Eh bien?

Jerome. Ce jeune homme est le pretendu de ma fille; c'est un fils unique; mais, malgré tout cela, je serois le premier à vous dire: Emmenez-le avec vous. Que peut-il avoir de plus pressé, que d'aller se battre pour son Roi? Prenez-moi aussi, vous dirois-je. Ma tête est déjà toute grise. Mon visage est couvert de rides; mais je ne suis encore ni assez vieux, ni assez cassé pour ne pas me battre comme un autre. La gloire de mon fils m'a donné de la vigueur. Je me

me battrai tant que je ferai en état de porter un fufil ; & lorfque je n'en pourrai plus de vieilleffe & de fatigue, j'exhorterai encore les jeunes gens qui feront à mes côtés, à fe comporter bravement. Si j'en vois quelqu'un qui ait envie de lâcher le pied, je me jetterai à travers fon chemin ; & il faudra, avant de pouvoir s'enfuir, qu'il paffe fur le corps d'un pauvre vieillard. Oui, fur mon ame, Monfieur le Sergent, voilà ce que je dirois, fi les chofes en étoient à cette extrémité.

Le Sergent. Et moi, je dirois, vieux bon homme, que vous ne favez ce que vous dites.

Jerome (s'avançant d'un pas). Monfieur le Sergent, votre conduite pourroit vous coûter cher. Si vous faites le maître avec nous, nous faurons bien trouver le vôtre quelque part : & fi j'écrivois à mon fils le Capitaine....

Le Sergent. Vous ? un fils Capitaine ? mais quand vous en auriez dix, je n'ai autre chofe à vous dire, finon qu'il me faut Ifidore, ou de l'argent.

Jerome. Comment, Monfieur, vous prenez auffi de l'argent ? & vous le prenez des propres fujets du Roi ?

Le Sergent. Moi, tout comme le Roi ; excepté que je prends la peine de le lever moi-même. Trente écus, ou il marchera.

Jerome. Trente écus? comment les trouver dans tout le village ?

Nicole. Ah ! par pitié, Monfieur le Sergent....

Le Sergent. Pitié ! Nous nous embarraffons bien de la pitié, nous autres Soldats. Si vous étiez en pays ennemi donc, ce feroit bien pis. Là, il n'y a point de quartier. Il faut donner de l'argent, ou fes oreilles.

Nicole. (treffaillant d'horreur). O mon Dieu !

Le Sergent. Parbleu ! le moyen de conferver de la pitié dans un camp. On vous caffe bras & jambes comme rien ; on ne voit que cela tous les jours....Enfin, je vous donne encore un quart-d'heure : après quoi, de l'argent, ou Ifidore. Marche. *(Il fort avec fes Soldats).*

Colette. Donnez-moi le bras, mere Barbe, que je vous aide à le fuivre. Ah ! ne le quittons pas.

Jerome (aux Payfans). Et vous auffi, fuivez-le, mes amis. *(Les Payfans fortent).*

SCENE

SCENE II.

Jerôme, Nicole.

Nicole. O mon Dieu ! quelle méchanceté ! N'aurons-nous jamais un jour tout entier de bonheur ?

SCENE III.

Jerôme, Nicole, Boniface (essoufflé).

Jerome. Vous nous avez donc abandonnés, Monsieur Boniface ?

Boniface. Comment diantre ? Il y a un quart-d'heure que je cours après vous.

Jerome. Qu'y a-t-il donc de nouveau ? vous avez l'air tout joyeux. Ignorez-vous qu'on ne veut pas relâcher Isidore ?

Boniface. On ne veut pas ? Ah ! on ne veut pas ? Oh ! je saurai bien vous le faire rendre, moi. *(Frappant sur la lettre.)* Le voici, le voici dans la lettre.

Nicole. Dans la lettre ? Dans la lettre de mon fils ?

Boniface. Oui, il y est. Votre fils arrive aujourd'hui.

Jerome Aujourd'hui, Monsieur Boniface ?

Boniface. Ecoutez seulement. *(Il lit.)*

" Notre régiment, mon pere, a aussi l'ordre de retourner dans ses quartiers. Le six du mois prochain, l'escadron que je commande passera devant votre village." Voyez-vous, pere Jerome, c'est comme qui diroit hier.

Jerome. Est-il possible ? Que me dites-vous là ?

Nicole. Hier ? & il n'est pas encore ici ?

Boniface. Attendez, attendez. Ecoutez la suite.

(Il continue.)

" Au plus tard, mon pere, ce sera le sept au matin. Et comme alors je ne serai éloigné que d'un quart de lieue de votre village, je laisserai mon escadron au Lieutenant, pour vous aller trouver. J'aurai au moins le plaisir de vous voir un instant, vous & ma bonne mere, & de vous embrasser."

Jerome (avec vivacité.) Oh ! quel plaisir ! Il vient donc ! Je vais au-devant de lui, notre chere femme ; j'irai jusqu'à

la prairie. Je veux l'appeller, lui tendre les bras; je veux lui crier, du plus loin que je le verrai: Mon fils! mon cher fils!

Nicole. Ne me quitte pas, mon ami; comment pourrois-je te suivre, moi qui suis si foible? Faut-il qu'il imagine que je l'aime moins que toi?

Boniface. Oui, oui, restez, pere Jerôme. Donnez-moi seulement vos douze écus; donnez vîte.

Jerome. Pourquoi donc, mes douze écus?

Boniface. Pour retenir le Sergent, sous prétexte d'un à compte des trente écus qu'il demande. Et lorsqu'ensuite votre fils viendra....

Jerome. Fort bien. Les voilà, Monsieur Boniface. Courez, voyez ce que vous pourrez faire. Car, moi, je ne puis, en ce moment, penser qu'à mon fils.

(Boniface sort, en courant.)

SCENE IV.

Jerôme, Nicole.

Nicole. Au moins, ne t'en vas pas, mon ami, je t'en prie. Je ne saurois rester après toi. Il vaut mieux que tu montes sur cette petite colline. Tu le verras encore plutôt de là.

Jerome. Tu as raison, ma femme. Ah! tout mon sang me bout dans les veines d'impatience & de plaisir.

Nicole (pendant que Jerome monte sur la colline). Il revient donc, enfin. O Ciel! il revient, pour la premiere fois, après tant d'années si longues! Ah! comme le cœur me bat! J'ai eu une grande joie, quand il est venu au monde; mais celle-ci est plus grande encore. *(Elle crie à Jerome:)* Eh bien, mon cher homme, ne vois-tu rien?

Jerome (sur la pointe des pieds, & tenant sa main sur ses yeux). Pas encore, ma chere femme; le soleil m'éblouït.

Nicole (allant vers la colline). Pourvu que nous ne nous soyons pas réjouis mal-à-propos. Descends un peu, & donne-moi la main pour monter. Je suis sûre que je le verrai de plus loin que toi.

Jerome. Quel nuage de poussiere! Est-ce un troupeau? Non, je vois reluire des armes. Les voici qui viennent par la montagne, les chevaux les uns contre les autres. Ce sont eux, ma chere femme, ce sont eux.

Nicole. Et notre fils?

Jerome. Il ne fauroit être bien loin.

Nicole. Attends, attends. *(Elle s'efforce en vain de monter fur la colline).*

Jerome. Mais qui eft-ce qui vient vers nous au grand galop? Il entre dans le village. *(Jerome jette fon chapeau en l'air.)* Femme! femme! le voilà qui faute à bas de fon cheval. C'eft notre Charlot.

Nicole. Oh! bon Dieu! Je fuis toute hors de moi! Il faut que j'aille à fa rencontre. *(Elle court vers le chemin, en tendant fes bras. On entend ces cris répété:)* Mon fils! Ma mere!

SCENE V.

Jerôme, Nicole, Le Capitaine.

Le Capitaine (entrant dans le moment ou Jerome vient de defcendre.) Mon digne & refpectable pere!

(Ils fe jettent dans les bras l'un de l'autre.)

Jerome. Ah! mon fils! *(L'embraffent une feconde fois.)* Encore une fois, mon fils. C'eft à préfent que je m'apperçois que je n'ai plus mes forces. Je ne faurois te ferrer dans mes bras comme je le voudrois. Mais mes larmes te difent ce que je ne puis t'exprimer. Tus as un pere reconnoiffant.

Nicole (lui mettant une main fur l'epaule, & tenant de l'autre une des fiennes). Oh! pour cela, oui, mon fils; & une mere qui ne l'eft pas moins.

Le Capitaine. Que me parlez vous de reconnoiffance? Mes chers parens! eft-ce donc vous qui m'avez des obligations?

Jerome. Paix, mon cher fils. Je veux le dire devant tout le monde, que tu m'as bien plus rendu, que je ne t'ai donné. Tu fais toute ma confolation, tout le bonheur de ma vieilleffe. C'eft toi qui me fais vivre, qui prolonges mes jours.

Nicole. Tu nous fais mille plaifirs, que je ne faurois te rendre.

Le Capitaine. Et ne font-ce pas les plus grands plaifirs que je puiffe me faire à moi-même? Mon bonheur en feroit-il un, fi votre tendreffe ne vous le faifoit partager avec moi?

Oui,

Oui, croyez-moi, mes bons, mes chers parens, je n'ai jamais ceſſé de penſer à vous, de rapporter tout à vous. Lorſqu'il m'eſt arrivé quelque choſe d'heureux, je me ſuis fort peu ſoucié de l'avantage qui devoit m'en revenir. Le plus grand plaiſir que j'en reſſentois, c'étoit de penſer à celui qui vous en auriez. Mais de tous ceux que j'ai goûtés dans ma vie, il n'y en a jamais eu de ſi grand, de ſi touchant pour mon cœur, que celui dont je jouis en ce moment, où je vois vos yeux remplis de larmes. *(Leur prenant la main à chacun, & les regardant tour-à-tour.)* O mes honnêtes parens! je ne ſaurois me raſſaſier de vous voir.—Mais remettez-vous, remettez-vous. Je ne puis m'arrêter longtems. Que faites vous? Comment paſſez-vous votre vieilleſſe? Comment vivez-vous? Où eſt ma ſœur, que je n'ai connue qu'au berceau? Faites-la-moi voir.

Jerome. Elle nous donne bien de la conſolation; & nous allons la marier, ſi tu l'approuves. Je cours te la chercher, mon fils. J'y cours. *(Se retournant, après avoir fait quelques pas.)* Mais je ſuis ſi troublé....Il faut que je te diſe auparavant....

Nicole. Sans toi, peut-être, elle alloit devenir bien malheureuſe. Son prétendu, mon cher fils....

Jerome. Il vient de nous être enlevé par un Sergent, qui, heureuſement, eſt encore ici. Il attend, pour le délivrer, trente écus qne je lui ai fait promettre, eſpérant que tu allois venir. O quel bonheur que tu nous ſois arrivé aujourd'hui!

Le Capitaine. Allez, allez, mon pere, tâchez de l'attirer dans ce lieu, ſans lui dire que j'y ſois. N'en dites rien non plus à ma ſœur.

Jerome. Bonne Dieu! Comment pourrois-je m'en tenir? J'aimerois bien mieux crier à tous ceux que je rencontrerai: Il eſt ici! il eſt ici! *(Il ſort.)*

SCENE VI.

Nicole, Le Capitaine.

Le Capitaine (regardant tout-au-tour de lui, & prenant enſuite ſa mere par la main.) Que ce ſéjour eſt charmant! Ce n'eſt que dans ce moment que je reconnois le lieu de ma naiſſance! Voilà la cabane après laquelle j'ai tant ſoupiré!

Voici

Voici l'endroit où nous nous affeyions fur la verdure avec nos voifins dans les belles foirées d'été ? Voilà encore cette colline que j'avois choifie pour mes jeux ! O douces années de mon enfance ! De tout ce que je vois ici, ma mere, il n'y a rien qui ne me rappelle quelques marques de votre tendreffe. Mais quoi ! vous ne me dites rien ?

Nicole. Ma joie eft trop grande, mon cher fils, elle ne fauroit fortir de mon cœur. Je voudrois être feule, & pouvoir pleurer tout à mon aife. D'ailleurs auffi je penfe...

Le Capitaine. Ne vous contraignez pas, ma mere ; que voulez-vous dire ?

Nicole. Que tu n'es plus notre égal à préfent ; que tu es trop au-deffus de nous.

Le Capitaine. Moi, trop au-deffus de vous ! Oh ! étouffez cette penfée ; les liens que la nature a formés entre nous, ne font-ils pas les plus tendres ? Ne doivent-ils pas m'être toujours facrés ? Ne fuis-je pas bien sûr qu'il n'y a pas de cœurs au monde auxquels je fois auffi cher qu'aux vôtres ? Et le mien, ne doit-il pas vous être plus attaché qu'à tout autre dans l'univers ? (*Il l'embraffe.*) Ah ! croyez, ma mere, que je vous aime toujours auffi vivement, auffi tendrement que jamais.

Nicole. Oui, je te crois. Auffi l'ai-je bien mérité. Je ne penfe qu'à toi. Je ne rêve que de toi. Combien de nuits j'ai paffées auprès de ton pere à me défoler ! Je craignois toujours de ne plus te revoir avant de mourir.

SCENE VII.

Nicole, Le Capitaine, Colette.

Colette (*courant à fa mere, fans voir le Capitaine*). Qu'eftce que c'eft donc, ma mere ? Savez-vous pourquoi mon pere m'a commandé de courir ici ? (*Appercevant le Capitaine d'un air craintif*) Ah ! un Officier !

Le Capitaine (*bas à Nicole*). Ma mere ! eft-ce là ma fœur ?

(*Nicole lui fait figne qu'oui. Il va pour l'embraffer.*)

L'aimable phyfionomie !

Colette (*fe défendant*). Fi donc, Monfieur l'Officier !

Nicole (*à Colette*). Comment, Colette, à ton frère ?

Le Capitaine (*à Nicole*). Quels grands yeux elle me fait ! (*à Co-

(*à Colette.*) Oui, Colette, ton frere; & je me flatte que c'eſt ton frere chéri.

Colette. Quoi ! ma mere, ce bel Officier, c'eſt mon frere Charlot ?

Le Capitaine (*en l'embraſſant*). Quelle aimable naïveté !

Colette (*courant toute joyeuſe vers ſa mere*). Ah! ma mere, nous n'avons donc plus rien à craindre. Iſidore eſt à nous.

SCENE VIII.

Jerôme, Nicole, Le Capitaine, Boniface, Barbe, Colette, Iſidore, Le Sergent, & quelques Payſans.

Jerome (*montrant ſon fils*). Tenez, Monſieur le Sergent, voilà celui qui vous paiera les trente écus.

Le Sergent (*conſterné*). Que vois-je ? un Officier ! (*Il ôte ſon chapeau avec reſpect*).

(*Colette court à Iſidore. Les Payſans tantôt ſe regardent les uns les autres, tantôt regardent le Capitaine, & ſe donnent à entendre que c'eſt le fils de Jerome.*)

Jerome. Oui, c'eſt lui, mes enfans, c'eſt mon fils. Réjouiſſez-vous tous avec moi.—Comment pourrois-je ſeul ſuffire à ma joie ?

Le Capitaine (*au Sergent*). Vous avez uſé ici de violence, mon ami. Où ſont vos ordres ?

Le Sergent (*les lui remettant d'un air troublé*). Les voici, Monſieur le Capitaine.

Le Capitaine. De quelle compagnie êtes-vous ?

Le Sergent. De la compagnie du Capitaine Martineau.

Le Capitaine (*après avoir regardé les ordres.*) Et vous oſez produire de pareils ordres ? Je connois votre Capitaine, & je vous connois auſſi, vous. Quel étoit votre projet ? D'extorquer de l'argent des ſujets du Roi, & de profiter enſuite du voiſinage de la frontiere pour déſerter ?

Le Sergent (*d'un air ſuppliant*). Monſieur le Capitaine !

Le Capitaine. Taiſez-vous, miſérable. Vous avez abuſé du noble état de ſoldat. Vous ne l'avez regardé que comme un privilege qui vous donnoit la facilité d'exercer plus librement vos brigandages. Il eſt tems que vous en receviez le châtiment.

(*Aux

(*Aux Payſans qui ſont au fond du théatre.*)

Ayez ſoin de le garder juſqu'à nouvel ordre. Arrêtez auſſi ſes complices, & conduiſez-les avec lui chez le Juge.

(*Quelques-uns des Payſans emmenent le Sergent*).

SCENE IX.

Jerôme, Nicole, Le Capitaine, Boniface, Barbe, Colette, Iſidore, & quelques Payſans.

Le Capitaine. Approche, ma chere ſœur. Eſt-ce là ton prétendu? Il eſt d'une jolie tournure. Je ſais gré à Colette de ſon choix.

Colette (*en rougiſſant*). Oh! je le crois bien! N'eſt-il pas vrai, mon frère?

Iſidore. Quoi! Monſieur le Capitaine, vous voulez bien l'approuver? moi qui ne ſuis qu'un laboureur!

Le Capitaine. Et qu'étoit mon pere? n'es-tu pas né d'honnêtes parens?

Nicole (lui préſentant Barbe). Oui, mon fils, voilà ſa mere Barbe; c'eſt la plus brave femme de tout le canton.

Le Capitaine. Que je l'embraſſe & la félicite. Mes enfans, je ne ſerai pas tout-à-fait heureux, ſi je ne ſuis de vos noces. Je me charge de tous les frais.

Barbe & Iſidore. Ah! Monſieur le Capitaîne!

Le Capitaine. Mais n'apperçois-je pas là Monſieur Boniface?

Boniface (s'avançant). Oui, Monſieur le Capitaine, prêt à vous ſervir.

Le Capitaine. Eh! c'eſt ma plus ancienne connoiſſance. (*Il lui tend la main*). Je me reproche de l'avoir fait un peu enrager autrefois.

Boniface. Oublions le paſſé! le préſent m'eſt trop honorable. Monſieur le Capitaine, ſavez-vous bien que c'eſt moi qui leur ai lu toutes vos lettres? J'ai répandu votre gloire dans tout le pays. Vraiment il m'en revenoit un peu auſſi pour ma part.

Le Capitaine. Oui, Monſieur Boniface, je le reconnois avec plaiſir. Vos inſtructions ne m'ont pas été inutiles pour mon avancement.

Boniface (*lui fait une inclination pédanteſque, & ſe releve en ſe rengorgeant*). (*A part.*) Qui croiroit que j'ai donné le fouet à un Capitaine?

Le

Le Capitaine. Mon pere, tous ces honnêtes gens sont-ils de ce hameau ?

Jerome. Oui, mon fils; ce sont nos voisins. Ils ont tous eu bien des soins pour notre vieillesse.

Le Capitaine. Je vous en remercie, mes bons amis.

Les Paysans (s'approchant familiérement). Le brave Monsieur ! Il ne nous méprise pas. Soyez mille fois le bien venu, Monsieur le Capitaine. Nous avons toujours, eu bien du plaisir, quand nous avons appris de vos nouvelles.

(Le Capitaine prend chacun d'eux par la main.)

Jerome. Tout ce que je vois de toi, mon cher fils, m'enchante, & me fait croire le bien que j'en ai entendu dire. Tu t'es sûrement toujours comporté en honnête homme dans ton métier de Soldat.

Le Capitaine. Toujours, mon pere. C'est à vos leçons & à celles de ma mere, que je le dois. Il n'y a aucun endroit dans le monde où l'on puisse maudire ma mémoire. Mais je me flatte qu'il y en a plusieurs où on la bénira.

(Il regarde à sa montre.)

Mais mon tems est écoulé. Il faut que je vous quitte, mes chers parens.

Nicole. Quoi ! déjà ? déjà ?

Jerome. Encore un moment. A peine avons-nous eu le tems de vous regarder.

Le Capitaine. Il faut absolument que je rejoigne la marche. Soyez bien persuadés que mon cœur seul suffiroit pour me retenir, si mon devoir ne m'appelloit ailleurs. Mais oserois-je vous demander une chose, avant de vous quitter.

Jerome & Nicole. Tout, mon fils, tout.

Le Capitaine. Eh bien, mes chers parens, venez vous établir chez moi. Disposez de ma maison, comme vous disposez de mon cœur. Ne vivons plus séparés. Que tout ce que j'ai soit à vous.

Jerome & Nicole. Mon cher fils.....

Le Capitaine.- Vous hésitez ? Ah ! il faut que votre consentement soit tout-à-fait volontaire. Ce ne seroit pas un bonheur pour moi, dès que ce n'en seroit pas un pour vous.

Jerome. Ecoute, mon cher fils ; nous sommes vieux, & nous attendons la mort. Laisse-nous mourir ici, où nous avons vécu. Laisse-nous mourir dans cette cabane, qui nous est si chere ; c'est dans cette cabane que tu est né. Pourvu

que

que tu nous y viennes voir souvent, c'est tout ce que nous demandons.

Le Capitaine. Oh! sûrement, sûrement, mon pere.

Nicole. Et nous, mon cher fils, nous te rendrons tes visites. Ce sera autant de jours de fête pour nous; & pendant tout le chemin, nous remercierons le Ciel de nous avoir donné un tel fils.

LA PHYSIONOMIE.

MONSIEUR d'Orville ayant un jour surpris sa fille Agathe fort occupée devant son miroir, ils eurent, à ce sujet, l'entretien suivant.

M. d'Orville. Te voilà bien pareé, Agathe; tu as sans doute des visites à recevoir, ou à rendre?

Agathe. Oui, mon papa; je dois aller passer la soirée chez les Demoiselles S. Aubin.

M. d'Orville. J'ai cru que tu allois figurer dans quelque cercle de Duchesses. A quoi bon toute cette parure pour des amies que tu vois tous les jours?

Agathe. C'est que, mon papa, c'est que..... lorsqu'on va chez les autres, on ne doit pas être en désordre, comme on l'est chez soi.

M. d'Orville. Tu es donc ordinairement en désordre *chez toi?*

Agathe. Oh! non; mais vous sentez que cela doit faire une différence.

M. d'Orville. J'entends: tu veux dire qu'on doit être un peu mieux arrangée. Mais il m'a semblé, en entrant, que tu t'occupois aussi du soin de ta mine & de ton maintien. Ton miroir te dit-il que tes études t'aient réussi? *(Agathe baisse les yeux, & rougit.)* Quel est donc ton dessein?

Agathe. Mon papa, c'est qu'on n'est pas fâchée de plaire, &.....sur-tout, qu'on ne veut pas se montrer d'une maniere à faire peur.

M. d'Orville. Ha! ha! il dépend donc de nous de plaire, ou de faire peur?

Agathe. Non pas tout-à-fait. J'entendois par-là..... ce qu'on entend ordinairement par faire peur.

M. d'Orville. Je ferois bien-aise de l'apprendre. Cela peut me servir aussi à moi.

Agathe. Mais, par exemple, lorsqu'on est criblé de petite-vérole, qu'on a le nez épaté, la bouche trop fendue, & les yeux chassieux.

M. d'Orville. Graces à Dieu, tu n'as aucune de ces difformités, & tu as même une physionomie assez drôle. Que te faut-il de plus pour ne pas être à faire peur, & pour plaire généralement ?

Agathe. Ah! mon cher papa, je ne sais comment cela se fait; mais il y a dans le nombre de mes amies des mines fort jolies qui ne me plaisent guere. Il y en a d'autres, au contraire, qui me plaisent beaucoup, quoiqu'on ne les trouve pas jolies.

M. d'Orville. Peux-tu me faire confidence de tes sentimens? Fais-moi d'abord connoître celles qui sont d'une jolie figure, & qui cependant n'ont pas le bonheur de te plaire.

Agathe. Cela est aisé. Je vous nommerai d'abord Mademoiselle Blondel. Elle a un peau fine & blanche comme la peau d'un œuf, des yeux bleus, une bouche vermeille; mais elle a des airs penchés qui la font paroître plus petite qu'elle ne l'est en effet. Elle tourne la tête sur son épaule, de maniere à se démonter le visage; elle traîne ses syllabes si lentement, que ses paroles semblent ne pas tenir ensemble; & elle vous regarde en parlant, comme si elle attendoit votre admiration pour ses sentences. Je vous nommerai ensuite Mademoiselle Armand, l'aînée, qui passe pour la plus belle de la ville; mais elle a une mine si fiere & si railleuse, que, lorsque nous sommes rassemblées, nous ne pouvons nous ôter de l'esprit qu'elle nous méprise, ou qu'elle se moque de nous. Pour Mademoiselle Durand, la jolie brune, elle a un maintien si décidé, & un ton si tranchant, qu'un garçon rougiroit....

M. d'Orville. Doucement. De ce train-là, nous irions bientôt à la médisance. Nomme-moi plutôt celles qui, sans être jolies, ont su trouver grace à tes yeux.

Agathe. Vous connoissez bien Emilie Jansin? La petite-vérole l'a cruellement maltraitée; il lui en est même resté un tache sur l'œil gauche. Malgré cela, elle a une figure si agréable, qu'on croit y voir la bonté, la douceur & la complaisance. La cadette Armand louche tant soit peu, parce que, dans son enfance, on lui a mis une espece de paravent sur les yeux, qu'elle a eu rouges pendant plus d'un an. Elle regarde à droit pour voir ce qui est à gauche.

 Eh

Eh bien, on s'y accoutume, & nous l'aimons toutes à la folie ; elle a tant de vivacité, tant de gaieté !

M. d'Orville. Tu le vois : les avantages extérieurs, & pour m'exprimer avec plus d'étendue, une peau blanche & douce, des belles dents, un nez bien tourné, une bouche vermeille, une taille fine & dégagée ; en un mot, toutes les beautés de la figure ou de la personne ne suffisent donc pas uniquement pour plaire ? Il faut encore une physionomie heureuse, & des manieres engageantes.

Agathe. Très-certainement, mon cher papa ; car autrement je ne saurois expliquer comment des personnes me plaisent, qui ne sont ni jolies, ni d'une belle taille, & comment d'autres me déplaisent avec tous ces avantages.

M. d'Orville. Mais pourrois-tu me dire pourquoi les premieres ont quelque chose dans la physionomie qui nous flatte plus agréablement que les traits réguliers des secondes ?

Agathe. Parce qu'apparemment on y découvre quelques marques du caractere, & que l'on est porté à croire que ceux qui ont un air de bonté dans les traits de la figure, doivent avoir un bon cœur.

M. d'Orville. Lorsque tu étois devant ton miroir, tu cherchois sans doute à donner à ton visage un air de bonté, pour qu'on imaginât que tu as aussi de la bonté dans le caractere ?

Agathe. Ne vous moquez pas de moi, mon papa, je vous prie.

M. d'Orville. Ce n'est pas mon dessein. Mais tu me disois toi-même tout-à-l'heure que tu voulois plaire, & tu convenois que ce moyen est le plus sûr pour y parvenir ?

Agathe. Certainement, oui.

M. d'Orville. Mais crois-tu qu'une pareille mine ne puisse pas être trompeuse, on qu'on puisse se donner le talent de plaire, & le déposer ensuite à sa volonté ?

Agathe. Je le crois, mon papa ; car je vous ai entendu dire cent fois à vous & à d'autres personnes : Je n'aurois jamais cru de cette petite fille qu'elle eût une physionomie si menteuse. Cet homme a l'air de la probité même, & il nous a trompés. Celui-ci, ou celui-là sait si bien composer son visage, qu'on jureroit qu'il possede toutes les vertus.

M. d'Orville. Mais étoit-il alors question de personnes que nous eussions vues long-tems, souvent, ou de bien près.

Agathe. Ah ! je ne sais pas.

M. d'Orville. Ce faux jugement ne pourroit-il pas aussi provenir

provenir d'un manque de ſagacité, ou de ce qu'on n'a pas aſſez remarqué ſi ces perſonnes ont toujours eu la même phyſionomie, ou ſi elles ne l'ont priſe ſeulement que dans telle, ou telle occaſion; ou enfin, ſi tout, en elles, parle & agit d'après le même ſyſtème.

Agathe. Que voulez vous dire, par-là, mon papa ?

M. d'Orville. Si tout s'accorde bien, la figure, les yeux, le ſon de la voix, tous les traits du viſage, que rien ne ſe démente & ne ſe contrediſe.

Agathe. Oh! voilà bien des choſes pour faire attention a tout cela! Je croirois cependant que ſi je voyois quelqu'un long tems, & ſouvent, & que j'apportaſſe bien de l'attention à cet examen, je ne pourrois pas m'y tromper.

M. d'Orville. Pauvre enfant! ne t'y fie pas.

Agathe. Mais au moins, je penſe que je puis bien voir dans mes amies ce qui eſt affecté, ou ce qui eſt naturel.

M. d'Orville. Ainſi, tu crois être aſſez inſtruite dans l'art de ſe contrefaire, & avoir aſſez de pénétration & de jugement pour diſtinguer, ſur un viſage, la vérité de l'hypocriſie? En vérité, je n'en aurois jamais tant attendu d'une tête ſi légere.

Agathe. Oh! j'ai bien remarqué dans Mademoiſelle Blondel, que ſa petite bouche, ſes grands yeux, ſes tours de tête, & ſa voix traînante, ne ſont pas naturels; &, au contraire, que la mine fiere & moqueuſe de Mademoiſelle Armand l'aînée, & les manieres libres & hardies de Mademoiſelle Durand, n'ont rien d'affecté, parce que l'une eſt réellement vaine & dédaigneuſe, & l'autre impudente.

M. d'Orville. Peut-être ne ſont-elles pas encore aſſez avancées dans l'art de prendre une phyſionomie étrangere? Quoi qu'il en ſoit, tu penſes que nos averſions & nos penchans, nos vertus & nos défauts ſe peignent ſur notre viſage, & qu'on peut lire ſur les traits d'une perſonne, comme dans une livre, ce qu'elle eſt au fond de ſon cœur?

Agathe. Pourquoi pas? Je n'ai encore vu aucune perſonne colere, avec une phyſionomie douce; aucune perſonne envieuſe, avec une phyſionomie riante; aucune perſonne d'un caractere dur, avec une phyſionomie tendre. Voyez ſeulement notre voiſine, Madame de Gernon, de quel œil elle regarde les gens, comme ſi elle vouloit les dévorer, & comme elle parle d'une voix grondeuſe. Toutes les fois que la vieille Demoiſelle d'Angennes vient chez nous, & que maman a compagnie, regardez bien comme ſes yeux tournent autour d'elle, pour voir ſi quelque femme a quelque choſe

chose de nouveau, ou de brillant dans sa parure, & de quel aire de jalousie elle la parcourt toute entiere, de la tête aux pieds, comme si elle souffroit de son bonheur.

M. d'Orville. Franchement, on ne risque pas beaucoup à juger sur leurs visages, que l'une est envieuse, & l'autre colere. Cependant, ne pourroit-il pas arriver quelquefois que le nature eût donné, avec des inclinations perverses, une figure prévenante, ou, au contraire, des traits ignobles, avec un cœur généreux ?

Agathe. Je n'en sais rien. Mais j'aurois de la peine à le croire.

M. d'Orville. Et pourquoi donc ?

Agathe. C'est que l'on voit à la figure d'une personne si elle est foible ou robuste, saine ou maladive ; & qu'il doit en être de même du caractere.

M. d'Orville. Je vais cependant te citer deux traits historiques, qui semblent contrarier tes idées.

Une homme, nommé Zopire, très-habile Physionomiste, se piquoit, d'après l'examen de la conformation & de la figure d'une personne, de distinguer ses mœurs & ses passions dominantes. Ayant un jour considéré Socrate, il jugea que ce ne pouvoit être qu'un homme d'un mauvais esprit, & livré à des penchans vicieux, dont il nomma quelques-uns. Alcibiade, l'ami & le disciple de Socrate, qui connoissoit tout le mérite de son maître, ne put s'empêcher de rire du jugement du Physionomiste, & de le taxer d'une profonde ignorance. Mais Socrate avoua qu'il avoit réellement reçu de la nature des dispositions à tous les vices qu'on venoit de lui reprocher, & qu'il ne s'en étoit préservé que par les efforts continuels de sa raison.

Esope, cet esclave doué de tant d'esprit, étoit si hideux & si contrefait, que lorsqu'on l'exposa en vente, aucun de ceux qui l'eurent envisagé, ne céda à la priere qu'il leur faisoit de l'acheter, jusqu'à ce que ses réponses spirituelles l'eussent fait connoître. Voilà deux exemples qui semblent établir le contraire de ce que tu soutenois.

Agathe. En vérité, cela m'étonne par rapport à Socrate, dont je vous ai souvent entendu parler avec admiration, & par rapport à l'Esope, dont j'ai lu les fables avec tant de plaisir. Je les aurois cru l'un & l'autre de la plus belle figure du monde. Mais j'en reviens encore à ce que je vous ai dit, qu'on peut être laid, & avoir cependant un je ne sais quoi de sagesse, d'esprit, ou de bonté dans la physionomie.

M. d'Or-

M. d'Orville. Tu as raiſon : les chagrins & les maladies peuvent déformer les traits. Mais ce n'étoit pas le cas de Socrate. Il convenoit même qu'il avoit eu d'abord des inclinations vicieuſes, & les traits de ſa figure s'y rapportoient à merveille.

Agathe. Il me ſemble que ſa réponſe peut expliquer la difficulté. Il étoit né avec de mauvais penchans ; mais comme il avoit en même-tems beaucoup de raiſon, & qu'il vit bien que la colere, l'orgueil & l'envie étoient des vices affreux, il les combattit, & vint à bout de les vaincre. Son cœur ſe purgea de ſes défauts ; mais ſa phyſionomie en garda encore la trace.

M. d'Orville. Tu me parois bien preſte à la replique. Il y a même quelque choſe de vrai dans ton raiſonnement. J'aurai cependant une petite queſtion à te faire. Suppoſé que Mademoiſelle Armand, cette petite fille orgueilleuſe, dont tous les traits expriment la hauteur, l'amour-propre & le dédain, inſtruite par les ſages repréſentations de ſes parens, ſe fût bien convaincue de la folie de ſa vanité, ou que des revers & des maladies lui fiſſent une loi de chercher à ſe rendre agréable aux autres, par l'affabilité, la douceur & la complaiſance, enſorte qu'elle devînt tout l'oppoſé de ce qu'elle eſt aujourd'hui ; ſuppoſé qu'il en fut de même de tes autres amies, par rapport aux défauts que tu leur reproches, ces traits d'orgueil, d'affectation & d'impudence ſe conſerveroient-ils ſur leurs figures ? Et lorſque, par des efforts redoublés & ſoutenus, elles ſeroient parvenues à changer leurs vices dans les vertus contraires, le même changement ne s'opéreroit-il pas dans leur phyſionomie ?

Agathe. Certainement oui, mon papa.

M. d'Orville. Ainſi, la vérité pourroit bien ſe trouver entre nos deux raiſonnemens. Socrate s'étoit livré pendant toute ſa jeuneſſe à la folie de ſes paſſions. Il avoit même gardé long-tems ſon humeur colere, puiſqu'il prioit ſes amis de l'avertir toutes les fois qu'ils le verroient prêt à s'y livrer. Lorſque, dans un âge plus mûr, il ſe fut inſtruit à l'école de la ſageſſe, il commença ſans doute à combattre ſes vices, à s'en corriger de jour en jour, & à s'élever peu-à-peu au plus haut degré de perfection dans toutes les vertus morales ; mais il étoit trop tard pour corriger auſſi ſa phyſionomie. Ses fibres & ſes nerfs s'étoient roidis ; la beauté de ſon ame ne pouvoit plus percer ſur ſa figure. Elle étoit comme le ſoleil dans un ciel chargé de nuages & de

de brouillards. Dans l'enfance, au contraire, où les traits ont plus de soupleſſe & de flexibilité, les diverſes affections de l'ame viennent tour-à-tour s'y peindre dans toute leur énergie. Ainſi, l'expreſſion des vertus y remplacera celle des vices, ſi les vertus ont remplacé les vices dans le fond du cœur. C'eſt comme un voile léger qui, placé tour-à-tour ſur la tête d'une belle Circaſſienne, ou d'une Négreſſe hideuſe, laiſſe facilement entrevoir la beauté de l'une, & la laideur de l'autre. Je ne ſais ſi je m'explique aſſez clairement pour toi.

Agathe. Oh! je vous ai compris à merveille, graces à vos comparaiſons; & pour vous prouver que j'en ai bien ſaiſi l'eſprit, je veux vous en faire une à mon tour. J'ai ſouvent gravé, ſans peine, ſur un jeune arbriſſeau les lettres de mon nom, ou les chiffres de l'année: mais je n'aurois pu en venir à bout ſur un vieux arbre: l'écorce eût été trop dure, & trop rabotteuſe.

M. d'Orville. Comment donc? tu m'étonnes. Mais quand ta comparaiſon ne feroit pas tout-à-fait exacte, il eſt toujours vrai que ſi nous ne prenons que dans un âge avancé l habitude des vertus, nous en paroîtrons moins aimables aux yeux des autres, parce que nos traits long-tems accoutumés à peindre nos penchans vicieux, ne ſe prêteront qu'avec peine à l'expreſſion de nos ſentimens actuels. Et que devons-nous en conclure?

Agathe. Qu'il faut....qu'il faut....

M. d'Orville. Réfléchis bien à ton idée, avant de t'exprimer.

Agathe. Qu'il faut travailler de bonne heure, à ſe donner une phyſionomie de vertu.

M. d'Orville. Mais ſi nous n'étions pas dans notre cœur ce que notre phyſionomie annonce, ce contraſte ne ſe feroit-il pas remarquer? Tu diſois tout-à-l'heure de Mademoiſelle Blondel, qu'elle n'étoit pas ce qu'elle vouloit qu'on la crût. Ainſi tu vois....

Agathe. Je vois qu'il faut s'efforcer d'être réellement ce qu'on veut paroître. Ainſi, par exemple, veut-on avoir l'air d'être doux, modeſte, réſervé, bienfaiſant, il faut combattre toutes les inclinations qui nous empêcheroient de l'être en effet: autrement notre phyſionomie ſeroit bientôt démaſquée. Eſt-on, dans la vérité, doux, modeſte, réſervé, bienfaiſant? les traits de notre viſage le peindront auſſi.

M. d'Or-

M. d'Orville. Très-bien, ma chere Agathe. Et n'eſt-ce pas là une excellente recette, pour ſe procurer la véritable beauté, le vrai don de plaire? Combien ſeroient malheureux ceux à qui la nature a refuſé ſes charmes, ſi l'eſpérance de ſe donner une phiſionomie aimable & engageante, ne pouvoit, leur faire acquérir la bonté du cœur, & les vertus les plus agréables aux yeux de Dieu & des hommes! Crois-moi, ma chere fille, ne vas pas chercher dans ton miroir l'art de paroître meilleure que tu ne le ſerois en effet. Mais lorſque tu te ſentiras agitée de quelque paſſion, cours auſſi-tôt le conſulter. Tu verras la laideur de la colere, ou de la jalouſie, ou de la vanité; demande-toi alors à toi-même, ſi cette image peut être agréable aux regards de l'homme, ou de Dieu.

Agathe. Oui, mon papa, votre conſeil eſt très-ſage, & je le ſuivrai. Mais je tirerai encore un autre avantage de vos leçons.

M. d'Orville. Et lequel?

Agathe. Je regarderai attentivement ceux à qui j'aurai à faire, & je chercherai à découvrir ſur leur phyſionomie ce que je dois penſer ſur leur compte.

M. d'Orville. Garde-t'en bien, ma fille. Le premier moyen répugne à la civilité, & ne convient guere à la modeſtie de ton ſexe: le ſecond ſeroit très-dangereux avec ta candeur & ton inexpérience. Pour démêler, dans les traits d'une perſonne, ſon caractere & ſa penſée, il faut une longue étude, des obſervations répétées, & un regard très-perçant. Tu te verrois ſans ceſſe trompées dans ta confiance, ou dans tes antipathies. L'uſage du monde t'inſtruira par degrés. Ne tourne maintenant tes études que ſur toi-même, & emploie toutes les forces de ton ame à acquérir des vertus, pour en devenir plus aimable & plus belle.

NARCISSE ET HYPOLITE.

NARCISSE & Hypolite, à-peu-près du même âge, étoient amis dès la plus tendre enfance. Les maiſons de leurs parens étant voiſines, ils avoient occaſion de ſe voir tous les jours.

M. de Choisy, pere de Narcisse, occupoit une place distinguée dans la Magistrature, & jouissoit d'un immense revenu. Le pere d'Hypolite, au contraire, nommé M. de Merville, ne possédoit qu'une fortune bornée ; mais il vivoit content, & toutes ses vues tendoient à rendre son fils heureux, par les avantages d'une sage éducation, puisqu'il ne pouvoit lui laisser de grandes richesses. Il choisit, pour cet objet, les moyens les plus dignes de sa prudence.

Hypolite avoit à peine atteint l'âge de neuf ans, qu'il étoit formé à tous les exercices du corps, & que son esprit étoit enrichi de plusieurs connoissances utiles. Comme il étoit toujours dans le travail & le mouvement, il avoit acquis une santé robuste ; & content de lui-même, heureux de la tendresse de ses parens, il ne respiroit qu'une douce gaieté, dont l'impression se répandoit sur tous ceux qui avoient le bonheur de vivre auprès de lui.

Son petit voisin Narcisse le sentoit bien ; & du moment qu'il n'étoit plus avec Hypolite, il ne savoit à quoi s'amuser.

Pour se délivrer de l'ennui qui le tourmentoit, il mangeoit continuellement sans avoir faim, buvoit sans soif, & s'assoupissoit sans besoin de sommeil. Aussi ne se passoit-il pas un seul jour qu'il n'éprouvât des langueurs d'estomac, ou des douleurs de tête violentes.

M. de Choisy avoit, comme M. de Merville, le tendre projet de faire bonheur de son fils. Mais il avoit pris malheureusement, pour y parvenir, des moyens tout-à-fait opposés.

Narcisse, dès le berceau, avoit été élevé dans la mollesse. Il avoit toujours derriere lui un domestique pour lui avancer un fauteuil, lorsqu'il vouloit changer de place. On l'habilloit & on le déshabilloit, comme s'il avoit été privé de l'usage de ses mains. Il sembloit que tous ceux qui l'entouroient, fussent chargés de respirer pour lui, & qu'il ne vecût point par lui même.

Lorsqu'Hypolite, en veste légere de toile, aidoit son pere à cultiver, pour son amusement, un petit jardin, Narcisse, en bel habit brodé, se faisoit traîner dans un carrosse, pour faire des visites avec sa maman.

S'il alloit quelquefois se promener à la campagne, & qu'il voulût s'asseoir dans une prairie, on avoit soin d'étendre sous lui les coussins de la voiture, de peur qu'il ne s'enrhumât sur le gazon.

Accoutumé

Accoutumé à voir prévenir ses moindres fantaisies, tout ce qui s'offroit à ses yeux, excitoit un moment ses desirs. Et plus on s'empressoit à les satisfaire, plutôt il en étoit dégoûté.

Pour lui épargner le plus léger sujet d'humeur, sa mere avoit ordonné à tous ses domestiques de respecter jusqu'aux caprices de son fils. Cette lâche condescendance l'avoit rendu si fantasque & si impérieux, qu'il étoit devenu un objet de haine & de mépris pour tous les gens de la maison.

Après ses parens, Hypolite étoit le seul qui l'aimât, & qui supportât patiemment ses boutades. Il avoit l'art de ployer son humeur, & de le rendre même joyeux comme lui.

Comment fais-tu donc pour être toujours si gai? lui dit un jour M. de Choisy.

Comment je fais, lui répondit-il? Je n'en sais trop rien. Cela vient de soi-même. Mon papa me dit cependant qu'on n'est jamais parfaitement heureux, si l'on ne sait mêler le travail aux plaisirs. Je l'ai bien éprouvé lorsqu'il vient des étrangers à la maison, & que, pour leur faire fête, tous nos travaux sont suspendus; je ne m'ennuie jamais que ces jours-là. C'est ce mélange d'exercices & d'amusemens qui fait aussi que je me porte toujours bien. Je ne crains ni les vents, ni la pluie, ni les ardeurs du midi, ni les fraîcheurs du soir; & j'ai déjà labouré une partie de mon jardin, lorsque le pauvre Narcisse est encore enseveli dans son lit.

M. de Choisy poussa un soupir; & ce jour même il alla consulter M. de Merville sur les moyens qu'il falloit prendre pour rendre son fils aussi sain & aussi gai qu'Hypolite.

M. de Merville se fit un plaisir de répondre à ses questions, & il lui exposa le plan qu'il avoit suivi.

Les forces de l'esprit & celles du corps, lui dit-il, doivent être également exercées, si l'on ne veut qu'elles deviennent aussi inutiles que ces trésors enfouis dans la terre, & ignorés de leurs possesseurs. On ne peut rien imaginer de plus contraire au bonheur & à la santé de ses enfans, que de les porter à la pusillanimité, en les accoutumant à la mollesse, & de céder, par une cruelle complaisance, à leur bisarres & tyranniques volontés. A quelles contrariétés n'est pas exposé, pour toute sa vie, un homme qui est accoutumé, dès l'enfance, à voir flatter toutes ses folles imaginations, lorsque, dans le nombre des vœux les plus ardens de son cœur, à peine en verra t-il un seul s'accomplir, & qu'il sera

réduit à murmurer lâchement contre sa destinée, quand il devroit le plus souvent remercier le Ciel de la résistance qu'il oppose à ses vœux insensés? Il ajouta, avec une mouvement de joie inexprimable, qu'Hypolite ne seroit certainement pas cet homme malheureux.

M. de Choisy fut frappé de ce discours, & il résolut de conduire son fils au bonheur par la même voie.

Hélas! il étoit trop tard. Narcisse avoit déjà douze ans; & son ame dès long-tems énervée, étoit hors d'état de soutenir les efforts qui fatiguoient tant soit peu sa foiblesse. Sa mere, aussi foible que lui, supplioit son époux de ne pas tourmenter leur bien-aimé. Son époux, lassé de ces supplications, abandonna le sage projet qu'il avoit conçu; & le bien-aimé, s'enfonça de plus en plus dans sa funeste molesse.

Le dépérissement de son corps & la dégradation de son ame augmenterent dans une égale proportion, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de quinze ans. Ses parens l'envoyerent alors à Paris pour prendre ses grades en Philosophie, & de-là passer à l'étude du Droit. Hypolite devoit entrer dans la même carriere, il suivit son jeune ami.

J'ai oublié de dire qu'Hypolite, dans les diverses connoissances qu'il avoit acquises, n'avoit eu d'autres maîtres que son pere. Narcisse avoit eu autant de maîtres qu'il y a de connoissances à acquérir; & il en avoit passablement retenu quelques termes. C'étoit-là le fruit de toutes ses études.

L'esprit d'Hypolite, au contraire, étoit comme un vaste jardin bien aëré, & de toutes parts exposé aux rayons bienfaisans du soleil, où se fécondoient rapidement, par une heureuse culture, les semences qu'on y avoit répandues. Riche déjà d'instructions, il en desiroit avidement de nouvelles. Son application & sa bonne conduite offroient des modeles d'émulation à ses camarades. La douceur de son ame, la vivacité de son esprit, & l'enjouement de son caractere, inspiroient l'attrait le plus vif pour sa société. Tous l'aimoient, tous aspiroient à devenir ses amis.

Narcisse, dans les premiers tems, s'étoit fait une joie de loger avec lui. Bientôt, son orgueil, humilié de la considération qu'Hypolite avoit acquise, ne put lui permettre d'en être plus long-tems le témoin. Il s'en sépara sur un prétexte frivole.

Livré à lui-même & blasé dans ses goûts, il soupiroit après

après le plaisir, & il saisissoit inconsidérement tout ce qui paroissoit lui en offrir la trompeuse image.

Je n'entreprendrai point de vous dire combien de fois il eut à rougir de lui-même, & comment, d'étourderie en étourderie, il tomba dans les derniers égaremens. Il vous suffira de savoir qu'il retourna dans la maison paternelle avec un principe de mort dans le sein, qu'il languit six mois sur un lit de douleur, & qu'il expira dans une cruelle agonie.

Hypolite, tendrement regretté de ses professeurs & de ses camarades, étoit rentré chez ses parens, chargé d'un trésor de lumieres & de sagesse. Avec quel transports il fut reçu de sa famille! O enfans, que c'est une douce chose de se faire aimer, & de sentir au fond de son cœur qu'on est digne de cette bienveillance universelle!

Sa mere s'estimoit la plus heureuse de toutes les femmes. Son pere ne le regardoit qu'avec des yeux baignés de larmes de joie.

Un emploi considérable, qui vint à vaquer dans sa patrie, lui fut conféré d'après le vœu unanime de ses Concitoyens, & satisfit le desir ardent qu'il avoit de se rendre utile à leur bonheur.

Il en jouit comme eux-mêmes, & il vit partager ce sentiment généreux à ses parens, qui coulerent, dans l'abondance, une vieillesse honorable. Il se plaisoit à leur rendre, avec usure, les soins qu'il en avoit reçus. Une épouse belle & vertueuse, des enfans semblables à lui, acheverent de combler sa félicité. Lorsqu'on parloit d'un homme heureux & digne de l'être, son nom se présentoit toujours le premier.

LE PARVENU.

DANS une belle soirée du mois de Septembre, M. de Ruffai sortit de sa maison avec Eugene son fils, & ils tournerent leurs pas vers les riantes campagnes qui environnent les murailles de la ville. L'air étoit doux, le ciel pur; le bruit des eaux, & le frémissement des arbres, portoient à une tendre rêverie. Quelle charmante soirée, s'écria Eugene, dans l'enchantement où le plongeoient les beautés ravissantes de la nature! Il pressa la main de son pere, & lui dit: Si vous saviez, mon papa, quels sentiments agitent mon

mon cœur ! Il se tut un moment, éleva ses regards vers le Ciel ; & les yeux humides de larmes, il s'écria : Je te remercie, mon Dieu, de la douce soirée que tu nous donnes. Ah ! si tout le monde pouvoit en jouir comme moi ! Si tous les hommes étoient aussi joyeux que je le suis en ce moment ! Je voudrois être Roi d'un grand Royaume, pour faire le bonheur de tous mes sujets.

M. de Russai embrassa son fils. Mon cher Eugene, lui dit-il, les souhaits bienfaisans que tu viens d'exprimer, sont d'une ame aussi noble que sensible. Mais ton ame ne changeroit-elle pas, si tu changeois de fortune ? Conserverois-tu, dans ton élévation, les dispositions qui t'animent dans l'état de médiocrité où le Ciel t'a fait naître ?

Eugene. Pourquoi me faites-vous cette question, mon papa ? Est-ce qu'on ne peut devenir riche, sans devenir dur & méchant ?

M. de Russai. Cela n'arrive pas toujours, mon ami. Il est des Parvenus qui gardent la mémoire de leurs miseres passées, & dans qui ce souvenir excite un sentiment de bienfaisance pour les infortunés. Mais, à la honte du cœur humain, le changement de fortune altere souvent les affections les plus tendres & les plus compatissantes. Tant que nous sommes malheureux, nous croyons que le Ciel impose à tous les hommes le devoir de soulager nos peines : si la main de la Providence écarte de nous le malheur, nous croyons toutes ses vues dans l'univers remplies, & nous ne songeons plus aux misérables qui restent au fond de l'abyme dont elle nous a fait sortir. Nous en avons un exemple dans cet homme qui vient quelquefois me demander des secours, & auquel je ne les donne qu'avec une répugnance dont je me fais un reproche, mais que je ne suis pas le maître de surmonter.

Eugene. Effectivement, mon papa, je me suis apperçu que vous lui mettiez séchement votre aumône dans la main, sans lui adresser jamais ces paroles de consolation que vous adressez à tous les autres pauvres.

M. de Russai. Tu vas voir, mon fils, s'il les mérite.

M. Lafargue étoit un Marchand Mercier de la place Maubert. Quoiqu'il eût beaucoup de peine à vivre des profits de son petit commerce, jamais un indigent ne s'étoit présenté inutilement à sa porte. C'étoit là tous les plaisirs qu'il se permettoit d'acheter : & il se trouvoit heureux d'en

jouir,

jouir, quoiqu'il ne pût s'y livrer toute l'étendue des vœux de son cœur.

Ses affaires l'appellerent un jour à la Bourse. Il vit, dans un coin, plusieurs gros Négocians rassemblés, qui parloient d'entreprises brillantes, & du profit immense qu'ils en attendoient. Ah! dit-il en lui-même, en poussant un soupir, que ces gens sont heureux! Si j'étois aussi riche, Dieu sait que je ne le serois pas pour moi seul, & que les pauvres partageroient mes jouissances. Il rentre chez lui plein de pensées ambitieuses: mais comment son petit commerce pourroit-il remplir ses vastes desirs? A peine suffisoit-il, malgré sa rigoureuse économie, pour le faire subsister frugalement pendant le long cours de l'année. Je serai toute ma vie au même point, s'écria-t-il! Il n'y a aucun moyen qui puisse me tirer de la médiocrité où je languis.

Un Colporteur de loteries se présente en ce moment à sa porte, & lui propose de s'interesser dans un société de billets. Il saisit avidement cette proposition, comme une inspiration de la Fortune; & sans réfléchir combien sa cupidité pouvoit le mettre à la gêne, il place à la loterie un louis, le seul qu'il eût alors dans son comptoir.

Avec quelle impatience il attendit les six jours qui devoient encore s'écouler jusques au tirage! Tantôt il se repentoit d'avoir hasardé si follement une mise dont la perte auroit été fort considérable pour lui: tantôt il se représentoit les richesses entrant comme un torrent dans sa maison. Enfin le jour arriva.

Eugene. Eh bien, mon papa, gagna-t-il?

M. de Ruffai. Dix mille francs.

Eugene. Ah! comme il dut sauter de joie!

M. de Ruffai. Il courut aussi-tôt chercher cette somme, la porta chez lui, passa plusieurs jours à la considérer; & quand il s'en fut bien rassasié: Je peux, dit-il, en tirer un parti plus avantageux qu'une vaine contemplation. Il acheta diverses marchandises, étendit son commerce, & par son intelligence & son activité, il eut bientôt doublé son capital.

En moins de dix ans, il étoit devenu un des plus riches particuliers de la ville.

Il faut dire à sa louange, qu'il avoit été jusqu'alors fidele au vœu qu'il avoit fait, d'associer les pauvres à son aisance. Il se souvenoit, sans rougir, de son premier état, à la vue d'un homme malheureux; & ce souvenir n'étoit jamais sans fruit pour celui qui le rappelloit à sa mémoire. Porté peu-

à-peu

à-peu dans des sociétés brillantes, il y prit le goût du luxe & des dissipations. Il acheta aux portes de la ville une maison superbe, avec de vastes jardins; & sa vie devint un cercle d'amusemens & de plaisirs. Les fantaisies les plus dispendieuses ne lui coutoient rien à satisfaire. Il ne tarda guere à s'appercevoir qu'elles avoient fait une breche considérable à sa fortune. Le commerce qu'il avoit abandonné, pour se livrer tout entier à ses jouissances, ne lui fournissoit plus les moyens de la réparer. Dun autre côté, l'habitude de la molesse, & un vil sentiment de vanité, ne lui permettoient pas de rabattre de ses dépenses. J'en aurai toujours assez pour moi, se dit-il secrettement; que les autres songent à se pourvoir à eux-mêmes. Son cœur, endurci par cette résolution, fut dès-lors fermé à tous les malheureux. Il entendoit autour de lui les cris de la misere, comme on entende gronder la tempête, à l'abris de ses fureurs. Des amis qu'il avoit jusqu'alors soutenus, vinrent soliciter de nouveaux secours. Il les repoussa durement. N'ai-je donc amassé mes biens, leur dit-il, que pour les disperser sur vous? Faites comme moi, vous pourrez vous suffire. Sa mere, à qui il avoit retranché la moitié de sa pension, vint le prier de lui donner un asyle dans un coin de son hôtel, pour y finir ses vieux jours. Il eut la barbarie de la refuser; & il la vit, d'un œil sec, mourir dans le desespoir. Ce crime ne demeura pas long-tems impuni. La débauche dans laquelle il étoit plongé, épuisa bientôt toutes ses richesses, & lui ôta les forces nécessaires pour gagner sa subsistance par son travail. Il fut réduit à l'état de mendicité où tu le vois. Il cherche aujourd'hui son pain de porte en porte; & il est l'objet du mépris & de l'indignation de tous les gens de bien.

Eugene. Ah! mon papa, puisque la fortune peut rendre si méchant, je veux rester comme je suis.

M. de Ruffai. Mon cher Eugene, je fais le même vœu pour ton bonheur; mais si le Ciel te destine à un état plus élevé, qu'il te laisse toujours la noblesse & la générosité de ton ame. Pense souvent à l'histoire que je viens de te raconter. Apprends, par cet exemple, qu'on ne peut goûter un véritable bonheur, sans être sensible à l'infortune; que le devoir de l'homme puissant est d'adoucir les peines du foible; & qu'il peut être plus heureux par la joie intérieure qu'il trouve à le remplir, que par l'éclat de son faste & de ses jouissances.

Le ſoleil alloit deſcendre ſous l'horiſon, & ſes derniers feux faiſoient briller d'un vif éclat les nuages qui paroiſſoient former des rideaux de pourpre autour de ſa couche. Toute la nature reſpiroit le calme & la fraîcheur ; les oiſeaux, en répétant leurs dernieres chanſons, ranimoient leurs voix mélodieuſes. Le feuillage des arbres ſembloit, par doux murmure, ſe mêler à leurs concerts. Tout inſpiroit un ſentiment de joie & de plaiſir ; mais Eugene & ſon pere, au lieu de ce raviſſement qu'ils avoient d'abord éprouvé, ne rentrerent chez eux qu'avec un ſentiment profond de mélancolie.

LA LEVRETTE ET LA BAGUE.

DRAME EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

M. DE CALVIERES.
SERAPHINE, *ſa fille.*
EUSTACHE, *ſon fils.*
LEON, } *Amis d'Euſtache.*
RUFIN, }

La Scene eſt dans l'Appartement des Enfans de M. de Calvieres.

ACTE I.

SCENE I.

Séraphine (ſeule).

AH ! ma chere Diane ! je ne ſaurois plus, ſans toi, faire un ſeul point de broderie. C'étoit là, dans cette petite corbeille, que tu étois couchée à mon côté, pendant mon

mon travail. Quelle joie pour nous deux, lorſque tu te reveillois ! Tu courois, en ſecouant ton grelot, ſous le ſopha, ſous les chaiſes & ſous la table ; puis tu ſautois de fauteuil en fauteuil. Combien tu paroiſſois heureuſe, quand je te prenois dans mon ſein ! Comme tu me léchois les mains & les joues ! Comme tu me careſſois ! Oh ! quel chagrin ce ſeroit pour moi de ne plus te revoir ! Ce n'eſt pas ma faute ; c'eſt cet étourdi....

SCENE II.

Séraphine, Euſtache.

Euſtache (*qui a entendu les derniers mots*). Je vois qu'il eſt ici queſtion de moi.

Séraphine. Et de qui ſeroit-ce donc ? Si tu ne t'étois pas obſtiné à la prendre hier en ſortant, elle ne ſeroit pas perdue.

Euſtache. Cela eſt vrai ; & j'en ſouffre bien autant que toi. Mais que puis-je y faire à préſent ?

Séraphine. Ne t'avois-je pas prié de me la laiſſer ? mais tu ne pouvois fair un pas, ſans l'avoir ſur tes talons.

Euſtache. J'en conviens. J'avois tant de plaiſir, lorſqu'elle m'accompagnoit, quand je la voyois aller tantôt devant, tantôt derriere moi ! Quelquefois elle s'échappoit, comme ſi je la pourſuivois ; puis elle revenoit de toutes ſes jambes ſe jetter, en caracolant, dans les miennes.

Séraphine. Tu devois donc y faire plus d'attention.

Euſtache. Oui, je l'aurois dû. Mais comme elle étoit accoutumée à s'éloigner & à revenir d'elle-même, ſans que j'euſſe beſoin de l'appeller, je croyois.....

Séraphine. Tu croyois ?....Tu ne doutes jamais de rien ; & voilà pourquoi Diane eſt perdue.

Euſtache. Une autre fois, ma ſœur, je te promets....

Séraphine. Oui, une autre fois, quand nous n'avons plus rien à perdre. Je n'ai pu dormir un quart-d'heure tranquille de toute la nuit. Je n'ai fait que rêver à elle. Il me ſembloit l'entendre appeller de loin, en jappant. Je courois du côté d'où paroiſſoient venir ſes cris. Je me réveillois, & je me trouvois ſeule. Ah ! je ſuis sûre qu'elle eſt auſſi bien triſte de ſon côté.

Euſtache. Cela me fait doublement de la peine, ma pe-

tite

tite sœur, en voyant tes regrets. Si je pouvois la ravoir pour tout ce que je possede!

Séraphine. Tu m'affliges encore plus. Mais ne sais-tu pas au moins dans quel endroit tu l'as égarée? On pourroit s'informer chez toutes les personnes du quartier.

Eustache. Je parierois qu'elle m'a suivi jusques dans notre rue, & même tout près de la maison. Comme elle va furetant dans toutes les allées, il faut qu'on l'ait retenue, en fermant la porte sur elle.

Séraphine. Oui, je crois que cela est comme tu dis; car elle seroit revenue à son gîte. Elle en sait bien le chemin.

Eustache. Léon, qui étoit alors avec moi, m'a protesté qu'il l'avoit vue un instant avant qu'elle ne se perdit. C'est lui qui en est cause. Il faisoit de si drôles de polissonneries, que j'ai oublié un moment de prendre garde à Diane.

Séraphine. Il auroit bien dû au moins t'aider à la chercher.

Eustache. C'est ce qu'il a fait aussi tout hier au soir, & encore aujourd'hui de bonne heure. Nous avons parcouru toutes les places & tous les carrefours. Nous avons visité la halle, & tous les marchés. Nous sommes allés chez tous nos amis, chez tous les gens de notre connoissance, nous n'en avons eu aucunes nouvelles. Je n'ose te regarder, ma sœur. Tu dois être bien en colere contre moi!

Séraphine (lui tendant la main). Je ne suis plus fâchée; ton intention, n'étoit pas de me faire de la peine; & tu es toi-même si affligé! Mais j'entends quelqu'un sur l'escalier. Vois qui c'est.

SCENE III.

Séraphine, Eustache, Léon.

Léon (ouvrant la porte). C'est moi, c'est moi, mon ami. Bonjour, Mademoiselle Séraphine.

Séraphine. Bonjour, Monsieur Léon.

Léon. Je suis à la piste de Diane, & j'éspere bientôt....

Séraphine. Que dites-vous? La retrouver?

Léon. Ecoutez un peu. Vous savez cette vieille qui est au coin de la rue, & qui vend du pain d'épice & des marrons?

Séraphine. Comment? elle a ma chienne?

Léon. Non. non ; c'eſt une honnête femme, & la meilleure de mes amies. Tu ſais bien, Euſtache, que Diane vouloit auſſi, l'autre jour, faire connoiſſance avec elle, en mettant les deux pattes de devant ſur la table, & en flairant ſes biſcuits ?

Euſtache. Hélas ! oui. Cette gentilleſſe ne lui réuſſit guere. Elle n'y gagna qu'un bon coup de gant fourré ſur le muſeau.

Séraphine. Laiſſons cela. Achevez, achevez, Monſieur Léon.

Léon. Eh bien, toute à l'heure, en allant déjeûner à ſa boutique, je lui ai raconté notre malheur. Quoi ! m'a-t-elle dit, cette petite doguine....

Séraphine. Doguine, Monſieur Léon ? N'appellez pas ainſi ma Diane ; j'aimerois mieux ne pas en entendre parler.

Léon. Je ne fais que vous rapporter ſes paroles. Cette petite doguine, m'a-t-elle dit, qui appartient à ce joli petit Monſieur qui eſt de vos amis ? Oui, lui ai-je répondu. Eh bien ! a-t-elle repris, vous connoiſſez un autre petit Monſieur, qui demeure là bas, à ce grand balcon ? C'eſt lui qui l'a détournée.

Euſtache. Comment ? ce ſeroit Rufin ?

Léon. Ne te ſouviens-tu pas qu'il étoit arrêté hier à la boutique de cette vieille, lorſque nous paſsâmes, & qu'il ne fit pas ſemblant de nous voir, de peur d'être obligé de nous offrir de ſes marrons ?

Euſtache. Cela eſt vrai, je me le rappelle à préſent.

Léon. Eh bien, lorſque nous fûmes éloignés de quelques pas, il appella Diane qui nous ſuivoit, lui préſenta un marron, dans laquel il avoit mordu ; & lorſque le pauvre bête ne ſongeoit qu'à ſe régaler, il la ſaiſit, la ſerra ſous ſon bras, & l'emporta à ſa maiſon. C'eſt la bonne femme qui m'a dit tout ce manege.

Séraphine. O le méchant ! Mais, enfin, nous ſavons où elle eſt. Mon frere tu n'as qu'à y aller tout de ſuite.

Léon. Je crains bien qu'il ne l'y trouve plus Rufin ne l'a priſe que pour la vendre, comme il fait de ſes livres, & de tout ce qu'il peut attraper chez ſon pere. Il eſt capable de tout. Nous avons joué l'autre jour à la paume ; il a triché.

Euſtache. Que me dis-tu ? J'y cours à l'inſtant.

Léon. Tu ne le trouverois pas chez lui. J'en viens : il étoit ſorti.

Séraphine.

Séraphine. Il a peut-être fait dire qu'il n'y étoit pas.

Léon. Non ; j'ai parcouru toute la maison. J'ai dit à une servante que j'étois venu proposer à son maître une revanche qu'il me doit à la paume, & que j'allois l'attendre chez vous.

Séraphine. Il n'osera jamais se présenter devant nos yeux, s'il est vrai qu'il ait pris Diane.

Léon. Oh ! vous ne connoissez pas son effronterie. Il y viendra tout exprès pour détourner les soupçons ; mais je vais vous le démasquer.

Séraphine. Il faut agir avec prudence, & le questionner adroitement, pour lui faire avouer son secret.

Léon. Tenez, toute l'adresse est de lui faire voir, au premier mot, qu'il est un fripon, & un voleur.

Eustache. Non, non, mon ami, cela ne serviroit qu'à faire une querelle ; & mon papa ne veut pas qu'il y en ait dans sa maison. Des paroles de douceur seront peut-être plus propres à le toucher, que des reproches violens.

Séraphine. Peut-être aussi ne sait-il pas que la petite chienne nous appartient ?

Léon. Bon ! ne la voit-il pas tous les jours sortir avec votre frère ? Il a joué cent fois avec elle, & il la dérobe aujourd'hui pour la vendre. Voilà bien de ses traits.

Eustache. Chut ! le voici.

SCENE IV.

Séraphine, Eustache, Léon, Rufin.

Rufin. On m'a dit, Léon, que tu étois venu me demander pour une revanche à la paume. Je suis prêt à te la donner. Ah ! bonjour, Eustache. Votre serviteur très-humble, Mademoiselle.

Séraphine. Vous allez vous divertir, Monsieur Rufin. Rien ne vous chagrine ; & nous, nous restons ici à nous désoler.

Rufin. Quel est donc le sujet de votre peine ?

Séraphine. Notre petite levrette, que nous avons perdue.

Rufin. Ah ! c'est bien dommage ! Elle étoit gentille vraiment. Le corps gris-de-cendre, la poitrine, les pattes &

la

la queue blanches, avec de petites taches noires par-ci, par-là. Elle vaut deux louis, comme un liard.

Séraphine. Vous vous la remettez si bien ! Ne pourriez-vous pas nous aider à la retrouver ?

Rufin. Est-ce que je suis inspecteur des chiens ? ou m'avez-vous donné le vôtre à garder ?

Eustache. Ma sœur n'a pas voulu te fâcher, mon ami.

Séraphine. Mon Dieu, non. Ce n'étoit qu'une petite question d'amitié. Vous demeurez dans notre voisinage. C'est ici tout près qu'elle s'est perdue. J'ai pensé que vous auriez pu nous en donner des nouvelles.

Léon. Certainement, on ne pouvoit pas mieux s'adresser.

Rufin. Que voulez-vous dire par-là, Monsieur Léon ?

Léon. Ce que vous devez entendre encore mieux que moi-même, quoique je sois parfaitement instruit.

Rufin. Si ce n'étoit par considération pour Mademoiselle....

Léon. Rendez-lui graces vous-même de ce que je ne vous châtie pas de votre impudence.

Eustache. (écartant Léon). Doucement donc, mon ami, ou notre chienne est perdue.

Séraphine (retenant Rufin). Si, come vous le dites, vous avez quelque considération pour moi, Monsieur Rufin, faites-moi la grace de m'écouter attentivement, & de me répondre par un oui, ou un non.

Léon. Et sans barguigner.

Séraphine. N'avez-vous point notre levrette ? ou ne savez-vous pas où elle est ?

Rufin (déconcerté). Moi, moi ? votre levrette ?

Léon. Vous vous troublez, vous l'avez. Aussi-bien j'en sais toutes les circonstances. Vous l'avez prise en traître, en l'affriandant d'un marron.

Rufin. Qui vous a dit cela ?

Léon. Qui vous a vu faire.

Seraphine. Je vous le demande en grace, Monsieur Rufin, cela est-il vrai, ou faux ?

Rufin. Et quand j'aurois régalé votre chienne de marrons, quand je l'aurois prise un moment pour la caresser, s'ensuit-il que je l'aie, ou que je sache ce qu'elle est devenue ?

Séraphine. Nous ne le disons pas non plus. Nous vous demandons seulement si vous ne savez pas où elle est dans ce moment-ci ?

Eustache. Ou si, par espiéglerie, tu ne l'aurois pas gardée cette

cette nuit chez toi, pour nous mettre un peu en peine, & nous causer ensuite le plus grand plaisir ?

Rufin. Est-ce que vous prenez ma maison pour une auberge de chiens ?

Léon. Il faut être bien effronté !

Rufin. Ce n'est pas à vous que j'ai à faire. Soyez, tant qu'il vous plaira, l'avocat des levrettes, je n'ai rien à vous répondre.

Léon. Parce que je vous ai confondu.

Séraphine. Doucement, Monsieur Léon, il faut que vous vous soyez trompé. Je ne puis soupçonner M. Rufin de tant de bassesse, que s'il avoit trouvé notre chienne, il voulût la garder.

Eustache. S'il avoit perdu quelque chose, & que je pusse lui en donner des indices, je me ferois une joie de les lui procurer. Ainsi, il ne doit pas s'offenser de nos questions.

Rufin. J'en suis très-offensé, & je vais m'en plaindre à votre pere.

Léon. Venez plutôt chez la marchande de marrons, qui vous accuse. Je vous y accompagne.

Rufin. C'est bon à vous d'en croire les caquets de femmes du peuple, & non à moi.

Léon. Les femmes du peuple ont des yeux & des oreilles ; & tant qu'il s'agira d'honnêteté, je m'en rapporterai plutôt à elles qu'à vous.

Rufin. Je ne souffrirai pas cette insulte ; & vous me la payerez *(Il sort.)*

SCENE V.

Séraphine, Eustache, Léon.

Léon. Voilà un menteur bien impudent ! Je gagerois ma tête qu'il a la chienne. N'avez-vous pas vu comme il avoit l'air embarrassé, quand je lui ai dit positivement qu'il l'avoit ?

Séraphine. Je ne puis le croire encore ; ce seroit aussi trop coquin.

Léon. Vous ne pouvez le croire, parce que vous avez une ame si belle ; mais, de sa part, je crois toutes les noirceurs.

Seraphine. Je conviendrai toujours qu'il eſt bien groſſier de n'avoir pas répondu poliment à nos queſtions.

Léon. Si vous n'aviez pas été là, je l'aurois un peu ſecoué par les oreilles.

Euſtache. Bon ! il eſt plus grand que toi de toute la tête.

Léon. Quand il le feroit deux fois plus; je parie qu'il eſt ſans courage. N'avez-vous pas obſervé qu'il devenoit plus impudent, à meſure que nous étions plus polis, & qu'il prenoit un ton plus honnéte, à meſure que je luis ſerrois le bouton? Mais je vais le ſuivre, & j'irai lui prendre Diane, en quelque endroit qu'il ait miſe.

Séraphine. Votre peine feroit inutile, Monſieur Léon. Encore une fois, je ne puis le croire. Nous demeurons trop près l'un de l'autre pour qu'il ait pu eſpérer de nous cacher ſon vol.

Euſtache. Pourvu qu'il n'aille pas la tuer, s'il l'a priſe, de peur d'être convaincu de menſonge !

Léon. Il ne la tuera pas, mon ami ; c'eſt pour la vendre qu'il l'a dérobée.

Séraphine. O mon Dieu ! quelle idée avez-vous donc de lui ?

Léon. Celle que je dois avoir ; & je vais vous en convaincre. *(Il ſort.)*

SCENE VI.

Séraphine, Euſtache.

Euſtache. Léon prend auſſi trop vivement les choſes. Il fait une grande bataille du moindre différend. S'ils ont à ſe chamailler, je ſuis bien-aiſe que ce ne ſoit pas ici.

Séraphine. Nous aurions été joliment tancés par notre papa ! Léon a, je crois, un caractere officieux ; mais je ſuis fâchée qu'il ait encore plus envie de ſe venger que de nous ſervir.

Euſtache. Il ne demande qu'à ſe fourrer dans toutes les querelles ; & il nous a fait plus de tort que de bien. S'il eſt vrai que Rufin ait dérobé Diane, il me l'auroit plutôt rendue pour de bonnes paroles, que pour des menaces. Mais voici mon papa.

SCENE VII.

M. de Calvieres, Séraphine, Eustache.

M. de Calvieres. Qu'avez-vous donc fait à Rufin ? Il est venu tout échauffé me trouver dans mon appartement. Il se plaint beaucoup de vous, & surtout de Léon. Il dit que vous l'accusez de vous avoir dérobé Diane. Est-ce qu'elle est perdue ?

Eustache. Hélas ! oui, mon papa. Je n'ai pas voulu vous le dire, parce que j'espérois, à chaque instant, la retrouver. C'est moi qui l'ai égarée hier au soir.

Séraphine. Ah ! vous ne sauriez imaginer combien je la regrette. J'ai pleuré toute la nuit de ne pas la sentir à mon côté.

M. de Calvieres. Heureusement, ce n'est qu'un chien. On fait tous les jours, dans la vie, des pertes plus importantes. Il faut s'accoutumer, de bonne heure, à les soutenir. Mais, toi, *(à Eustache)* que n'y faisois-tu plus d'attention ?

Eustache. Vous avez raison, mon papa, c'est ma faute. J'aurois dû la laisser à la maison, ou ne pas la perdre de vue, puisque je m'en chargeois. Cela me fait sur-tout de la peine par rapport à ma sœur, parce que Diane lui appartenoit encôre plus qu'à moi.

Séraphine. Oh ! je ne saurois en prendre de l'humeur contre mon frere. Je lui ai fait quelquefois de la peine sans le vouloir, & il me l'a pardonné.

M. de Calvieres. Embrasse-moi, ma fille: J'aime à voir que tu sais supporter un malheur avec courage: mais j'aime bien plus encore à te voir, dans tes chagrins, sans aigreur contre celui qui te les cause.

Séraphine. Mon pauvre frere est assez puni de sa négligence. Diane lui étoit aussi chere qu'à moi ; elle faisoit tous ses plaisirs. Il a encore de plus le regret de causer ma peine.

M. de Calvieres. Conservez toujours ces sentimens l'un pour l'autre, mes chers enfans. Prenez-les pour tous vos semblables ; ils ont aussi vos freres. Je connois des personnes qui, pour une pareille bagatelle, auroient chassé un honnête domestique de leur maison.

Séraphine. Oh ! que le Ciel m'en préserve ! Préférer un chien

chien à un domestique, une créature sans raison à une personne de notre espece !

M. de Calvieres. Pourquoi tous les hommes ne font-ils, comme toi, ma chere fille, cette différence. On n'en verroit pas qui aimeroient mieux voir souffrir la faim ou le froid à un pauvre enfant, qu'à leur chien favori ; qui pleurent sur une indisposition de leur épagneul, & qui voient, sans pitié, le sort d'un malheureux orphelin abandonné de toute la nature.

Séraphine. Oh ! mon papa !

M. de Calvieres. En récompense de sentiment qui t'arrache ce soupir généreux, je te promets, ma fille, une chienne aussi jolie que celle que tu as perdue, si tu as le malheur de ne pas la retrouver.

Séraphine. Non, mon papa, je vous en remercie. J'ai trop souffert de la peine de Diane ! Si elle ne revient pas, je n'en veux plus d'autre. Je ne veux pas m'exposer davantage aux mêmes chagrins.

M. de Calvieres. Tu vas trop loin, ma chere Séraphine. Nous devrions donc renoncer au plus doux plaisir de la vie, en craignant de nous choisir un ami, parce que la mort ou l'absence pourroit un jour nous en séparer. Si tu compares le plaisir que Diane, depuis qu'elle est née, t'a fait sentir par son attachement, avec le chagrin passager que te cause sa perte, tu verras que le premier excede de beaucoup le second. Rien n'est plus naturel que de prendre de l'attachement pour une charmante petite bête comme Diane, & ce seroit même, de ta part, un trait d'ingratitude....

Séraphine. Oui, si je cessois de penser à elle, parce qu'elle n'est plus là pour me caresser.

M. de Calvieres. Ce qui me console un peu dans ce malheur, c'est la force que tu dois en retirer, pour en soutenir, s'il le faut, de plus grands. Tout ce que nous possédons sur la terre, peut échapper de nos mains avec la même rapidité ; & il est sage de s'accoutumer, de bonne heure, aux privations le plus sensibles. Mais pour en revenir à notre premier sujet, vous avez donc maltraité Rufin ?

Séraphine. Ce n'est pas nous, mon papa : nous ne lui avons parlé qu'avec douceur. C'est Léon qui l'a poussé un peu vivement.

M. de Calvieres. Et quelle a été sa réponse ?

Eustache. Il s'est assez mal défendu. Il a été même tout décontenancé à la premiere question.

Séraphine.

Séraphine. Mais vous, mon papa, croyez-vous qu'il pût être assez effronté pour nier d'avoir pris ma levrette, s'il l'a effectivement dérobée ?

M. de Calvieres. Je ne puis rien affirmer là-dessus ; cependant ce trouble ne vient pas d'une conscience bien pure. Au reste, pour n'avoir rien à nous reprocher au sujet de Diane, il faut la réclamer, dès demain, dans les annonces publiques.

Eustache. Mais, mon papa, si elle est réellement en son pouvoir, ce soin devient inutile.

M. de Calvieres. Il peut ne pas l'être. Un chien démande à être nourri : & ce n'est pas un animal si petit & si tranquille, qu'on puisse le cacher aux yeux de tout le monde. Il se trouvera peut-être dans sa maison quelqu'un d'assez honnête pour nous en donner des nouvelles. Je ne veux faire aucune démarche auprès de son pere ; je connois trop sa grossiéreté. D'ailleurs, il est piqué contre moi de ce que je vous ai défendu un liaison étroite avec son fils. Il faut attendre l'effet de notre réclamation.

Séraphine. J'en espererois quelque chose, si je pouvois promettre une récompense à celui qui me rapporteroit la chienne.

M. de Calvieres. C'est moi qui me charge de ce point. Viens, Eustache, je vais dans mon cabinet dresser le signalement de Diane ; & tu le porteras au bureau des petites affiches.

Séraphine. Oh ! quelle joie ce seroit pour la pauvre petite bête & pour moi, de nous revoir encore !

ACTE II.

SCENE I.

Eustache (entrant dans le sallon, en sautant de joie).

MA sœur ! ma sœur !

SCENE II.

Euſtache, Séraphine (accourant d'un autre côté).

Séraphine. Qu'eſt-ce donc! Te voilà bien joyeux! Eſt-ce que Diane eſt retrouvée?

Euſtache. Diane? Oh! je ſuis bien plus heureux! Tiens, regarde ce que j'ai trouvé au coin de notre porte.

(*Il lui donne un étui de bague.*)

Séraphine (ouvrant l'étui). O la belle bague! Mais la pierre du milieu, où eſt-elle?

Euſtache. Elle s'étoit apparemment détachée. La voici dans un papier. Regarde ce diamant au grand jour. Vois comme il brille! Celui de mon papa n'eſt pas ſi gros.

Séraphine. Je plains bien celui qui l'a perdu.

Euſtache. C'eſt encore plus triſte que de perdre une levrette.

Séraphine. Oh! je ne ſais pas. Ma petite Diane étoit ſi jolie! Elle nous aimoit tant! Nous l'avions vu naître. Ah! quand je penſe à la joie que nous avions de la voir profiter tous les jours, de lui faire des careſſes, de recevoir les ſiennes! La plus belle bague à mon doigt ne m'auroit jamais donné tant de plaiſirs.

Euſtache. Mais de cette bague, tu pourrois acheter cent levrettes comme elle.

Séraphine. Ce ne ſeroit pas la mienne. Celui qui a perdu la bague, en a d'autres peut-être; & moi, je n'avois que ma Diane. Je ſuis bien plus à plaindre que lui.

Euſtache. Elle doit appartenir à un homme riche. Les pauvres n'ont pas de ces bijoux.

Séraphine. Cependant, ſi c'étoit un malheureux domeſtique qui l'eût perdue, en la portant au Jouaillier! Si c'étoit le Jouaillier lui-même! Le diamant détaché me le fait craindre. Quel malheur ce ſeroit pour ces honnêtes gens!

Euſtache. Tu as raiſon. Tiens, me voilà à préſent tout fâché de ma trouvaille. Il faut aller conſulter notre papa. Bon, le voici qui vient.

SCENE III.

M. de Calvieres, Eustache, Séraphine.

M. de Calvieres. Eh bien, l'article de ta chienne sera-t-il dans les affiches de demain ?

Eustache. Mon papa, je ne suis pas encore allé au bureau. Voyez ce qui m'a retenu ; c'est une bague que j'ai trouvée. *(Il lui donne l'étui.)*

M. de Calvieres. Voilà un superbe diamant !

Eustache. N'est-il pas vrai ? Il vaut bien la peine qu'on oublie un moment une petite chienne.

M. de Calvieres. Oui, s'il t'appartenoit. Est-ce que tu te proposes de le garder ?

Eustache. Mais, si personne ne le réclame ?

M. de Calvieres. Quelqu'un te l'a-t-il vu ramasser ?

Eustache. Non, mon papa.

Séraphine. Pour moi, je n'aurois pas de repos avant de savoir à qui il appartient.

Eustache. Que le maître se montre, la bague ne restera pas sûrement entre mes mains. Fi donc ! Ce seroit comme si je l'avois volée. Il faut rendre à chacun ce qui est à lui.

M. de Calvieres. Tu ne seras peut-être pas alors si joyeux.

Eustache. Pourquoi donc, mon papa ? Je vous avouerai que je n'ai d'abord pensé qu'à mon bonheur de trouver un si beau bijou. Je le regardois déjà comme mon bien. Mais ma sœur m'a fait sentir quelle devoit être la peine de celui qui l'avoit perdu. Je me réjouirai bien plus encore de finir son chagrin, que de garder cette bague, qui me feroit rougir toutes les fois que j'y jetterois les yeux.

Séraphine. Il y a tant de plaisir à soulager ceux qui souffrent ! Aussi, je ne puis me figurer que Rufin, ou quelque autre, soit assez méchant pour retenir ma Diane, quand il saura combien je la regrette.

M. de Calvieres (les embrassant). Ames pures & innocentes ! O mes enfans ! combien je me réjouis d'être votre pere ! Nourrissez & fortifiez tous les jours dans vos cœurs ces sentimens généreux. Ils feront votre bonheur, & celui de vos semblables.

Séraphine. Vous nous en donnez l'exemple, mon papa ; comment pourrions-nous sentir différemment ?

Eustache. Oh ! je vais montrer ma trouvaille à tout le monde ; & je cours faire annoncer tout à la fois, dans les affiches, que nous avons perdu une levrette, & trouvé une bague.

M. de Calvieres. Doucement, mon fils. Il y a des précautions à prendre. Il pourroit se trouver des gens qui voulussent s'approprier la bague, sans qu'elle leur appartînt.

Séraphine. Oh ! je serois aussi fine qu'eux. Je leur demanderois d'abord comment elle est faite ; & je ne la rendrois qu'à celui qui me le diroit bien exactement.

M. de Calvieres. Ce moyen n'est pas encore trop sûr. On peut l'avoir vue au doigt de celui qui l'a perdue, & venir ici, avant lui, la réclamer.

Séraphine. Je vois que vous en savez plus que nous, mon papa.

M. de Calvieres. L'objet est d'un assez grand prix pour qu'on fasse toutes les recherches propres à le faire retrouver. Ainsi, il faut attendre.

Eustache. Et si l'on ne songe pas à ce moyen ?

Séraphine. Nous y avons pensé pour Diane : on s'en avisera bien pour un diamant.

M. de Calvieres. En attendant, je le garde entre mes mains ; & vous, gardez-vous d'en parler à personne au monde.

SCENE IV.

Eustache, Séraphine.

Eustache. C'est pourtant bien triste de ne pouvoir parler, lorsqu'on a des choses agréables à dire. J'aurois eu tant de plaisir de montrer ma bague à tous les passans !

Séraphine. Et pourquoi donc, puisque tu ne peux, ni ne veux la garder ? Il n'y a pas grand mérite a trouver au pied d'une borne quelque chose de précieux.

Eustache. Cela est vrai ; mais ce que je te dis est bien vrai aussi.

Séraphine. On reproche aux femmes de ne savoir pas se taire. Voyons qui de nous deux sera le plus discret.

Eustache. De peur que mon secret ne cherche à s'échapper, je vais ne m'occuper que de Diane ; & je cours au bureau des affiches donner son portrait.

Séraphine.

Séraphine. Va, va, mon frere, & ne perds pas un moment. Mais que nous veut Léon ?

SCENE V.

Séraphine, Eustache, Léon.

Léon (à Eustache qui veut sortir). Où vas-tu donc, mon ami ?

Eustache. J'ai des affaires très-pressées.

Léon. Oh! avant de t'en aller, il faut que tu écoutes une histoire que j'ai à te faire. C'est à mourir de rire. *(Il rit)*. Ha, ha, ha, ha !

Eustache. Je n'ai pas le tems de m'égayer.

Léon (le retenant). Oh ! tu t'égayeras, malgré toi. Ecoute, écoute seulement. Nous sommes bien vengés.

Séraphine. Vengés ? Et de qui ?

Léon. De Rufin. Il a perdu la bague de son pere. *(Il rit.)* Ha, ha, ha, ha !

(Eustache & Séraphine se regardent d'un air de surprise.)

Séraphine. La bague de son pere ?

Léon. Oui, vous dis-je. Il la lui avoit donnée ce matin à porter au Jouaillier, pour remettre le diamant du milieu, qui s'étoit détaché.

(Eustache pousse de cou de Séraphine. Elle lui fait signe de se taire.)

Il l'avoit encore, lorsqu'il est venu ici. Mais comme il s'en est allé en trépignant de colere, l'étui de la bague sera tombé de sa poche dans ses mouvemens.

Séraphine. Et l'avez vous vu depuis sa perte ? Quel air a-t-il ?

Léon. L'air d'un déterré.

Eustache. Ah, ma sœur !

Séraphine (lui imposant silence). Ecoute donc jusqu'au bout, mon frere. *(A Léon.)* Son pere en est-il instruit ?

Léon. Il s'est encore jetté dans un nouvel embarras, par un gros mensonge. Lorsque son pere lui a demandé s'il avoit remis la bague au Jouaillier, il lui a répondu effrontément qu'il l'avoit remise.

Séraphine. Le pauvre malheureux !

Léon. Vous le plaignez, je crois ?

Eustache. Ah ! il est bien digne de pitié !

Léon. De pitie? J'aurois voulu que vous viſſiez comme je me moquois de lui.

Séraphine. Que trouviez-vous donc là de plaiſant?

Léon. Comment, vous ne le ſentez pas? Il falloit le voir courir de boutique en boutique, pour avoir des nouvelles de ſa bague, & s'accrocher à tous les paſſans. Je le ſuivois, pour jouir de ſon embarras. Il revenoit à moi: Ne l'as-tu pas trouvée? N'en as-tu rien entendu dire? Que m'importe? lui répondois-je: eſt-ce que je ſuis le gardien de vos bagues?—Si tu ſavois combien elle vaut!—Tant mieux pour celui qui l'a trouvée.—Et mon pere, que dira-t-il?—C'eſt d'un bâton qu'il vous parlera.

Séraphine. Fi, Monſieur Léon! C'eſt bien cruel de votre part.

Léon. Il n'a pas eu plus de compaſſion pour vous.

Euſtache. Eſt-ce qu'il faut être méchant, même envers ceux qui le ſont?

Léon. Oh! la vengeance eſt douce, & je ne ſais pas m'attendrir pour ceux qui m'ont offenſé. Si j'avois eu le bonheur de trouver ſa bague, il ne l'auroit pas de ſi-tôt.

Séraphine. Eſt-ce que vous la garderiez pour vous?

Léon. Oh! non; mais je ne la rendrois que lorſque ſon pere l'auroit bien roſſé.

Euſtache. Je ne t'aurois jamais cru ſi méchant, Rufin.

Séraphine. Et moi, je ne puis le croire, quoique je l'entende de ſa propre bouche. Vous vous intéreſſiez ſi vivement pour ma pauvre levrette! Ce n'étoit donc pas ſincere?

Léon. C'étoit du fond de mon cœur. Ceux que j'aime, je les aime bien; mais, en revanche, je hais bien ceux que je hais.

SCENE VI.

Séraphine, Euſtache, Léon, Rufin.

Léon. Ah! le voici. *(Il rit, en le montrant du doigt.)* Ha, ha, ha, ha!

Rufin (pleurant). Ah! pour l'amour de Dieu, pardonnez-moi. Je ſuis le plus méchant, mais auſſi le plus malheureux enfant de la terre. Me voilà puni, & bien puni de.....

Léon. Avez-vous fait des placards pour afficher votre bague ?

Rufin. Je n'ose plus paroître devant mon pere ; & je ne sais où me cacher.

Léon. Je gagerois que la bague est allée s'enfiler à la queue de Diane. Nous les trouverons toutes deux à la fois.

Rufin. J'ai mérité vos moqueries ; mais par pitié....

Eustache. Tranquillisez-vous, Monsieur Rufin, votre bague est ice.

Rufin (étonné). Vous l'avez ? vous ? ma bague ? *(Lui sautant au cou)* Ah ! mon ami, tu me rends la vie.

Léon (bas à Séraphine). Il se moque de lui. C'est bien fait.

Rufin. Mais, c'est-il bien vrai ? Oh ! je veux à genoux. .....Mais, non.....il faut que vous sachiez auparavant toute ma méchanceté.

SCENE VII.

Séraphine, Eustache, Léon.

Séraphine. Que veut dire cela ? il s'échappe.

Eustache. Je crains que le pauvre garçon n'ait perdu l'esprit.

Léon. C'est pourtant un badinage qui peut te coûter cher. S'il va trouver son pere, & que celui-ci vienne te demander la bague ?

Eustache. Crois-tu donc que je veuille la retenir ?

Léon. Réellement, est-ce que tu l'aurois ?

Eustache. Certainement, je l'ai ; autrement je ne l'aurois pas dit. Je l'ai ramassée au coin de notre porte.

Léon. Oh ! tu es trop bon, en vérité. Il ne mérite pas tant de bonheur. Tu aurois dû au moins le laisser plus long-tems en peine.

Séraphine. Comment, M. Léon, l'exemple de mon frere ne vous touche pas ? Savez-vous bien que vous perdez beaucoup aujourd'hui de son amitié & de la mienne ?

SCENE VIII.

M. de Calvieres, Séraphine, Eustache, Léon.

M. de Calvieres. Que vouloit donc Rufin ? Je l'ai vu, de ma fenêtre, entrer ici tout éploré.

Séraphine. Le paure garçon étoit à demi-mort.

Eustache. C'est lui qui avoit perdu la bague que j'ai trouvée. Elle est à son pere.

M. de Calvieres. Lui avez-vous fait sentir l'indignité de sa conduite envers vous ?

Léon. Eh mon Dieu, non, Monsieur ! Il n'a pas été seulement question de Diane. J'aurois du mois exigé qu'il me la fît retrouver. Il n'auroit pas eu sa bague sans cela.

Eustache. Ah ! mon cher papa ! je n'ai pu prendre cela sur mon cœur. Je voyois Rufin si affligé.

Séraphine. Quoique j'aime bien Diane, il m'auroit été impossible de m'en occuper dans ce moment. Je ne sentois que la douleur de ce pauvre malheureux.

M. de Calvieres. Vous vous êtes noblement comportés l'un & l'autre. Vous êtes mes chers enfans, mes bons amis, toute ma joie, & tout mon bonheur. Il n'y a que des ames basses qui puissent insulter au désespoir d'un ennemi accablé. Mais où est donc Rufin ? Pourquoi n'a-t-il pas demandé la bague, en s'en allant ?

Eustache. Il étoit si transporté de joie ! Il ne savoit ce qu'il faisoit.

Séraphine. Il a couru vers la porte, & s'en est allé comme un fou.

Eustache. O mon papa ! si vous saviez combien je me réjouis de vous voir approuver ma conduite, & celle de ma sœur !

M. de Calvieres. Pourrois-tu me croire insensible à une action généreuse ?

Eustache. C'est que vous m'aviez défendu....

M. de Calvieres. Je t'avois défendu de parler de la bague indiscrétement ; mais je ne t'avois pas dit de la retenir, lorsque celui à qui elle appartient se seroit fait connoître.

SCENE

SCENE IX.

M. de Calvieres, Séraphine, Eustache, Léon, Rufin (qui porte la levrette sous son bras).

Séraphine (avec un cri de joie). Ah, Diane, ma chere Diane !

(Elle court à elle, la prend dans son sein, & la caresse.)

Rufin. Vous voyez combien j'étois coupable, & combien peu je méritois votre générosité. Oh ! pourrez-vous me pardonner ce vol, & mon indigne conduite ?

(Appercevant M. de Calvieres.)

Ah ! Monsieur, quel monstre vous avez devant les yeux !

M. de Calvieres. On cesse de l'être, lorsqu'on reconnoît ses fautes, & qu'on cherche, comme vous faites, à les réparer. Voici la bague de Monsieur votre pere.

Rufin. Je meurs de honte d'avoir offensé de si braves enfans. Quelle différence entre eux & moi ! Combien je suis méchant, & comme ils sont généreux !

Séraphine. Ce n'est qu'une petite espiéglerie de votre part, Monsieur Rufin ; & vous n'auriez pas laissé passer la journée sans me rendre Diane.

Rufin. Vous pensez trop bien sur mon compte. Je l'avois cachée dans un grenier, &....

M. de Calvieres. Nous ne voulons pas en savoir davantage. C'est assez que vous ayez des remords de ce que vous avez fait. Vous voyez, par vous-même, que les mauvaises actions nous font des ennemis de Dieu & des hommes, & qu'elles sont tôt ou tard découvertes. J'ose aussi vous proposer, pour modele, la conduite de mes enfans. O généreuses petites créatures ! que j'ai des graces à rendre à Dieu du présent qu'il m'a fait en vous ! Vous voyez que la plus noble & la plus sûre vengeance, est celle des bienfaits ; & qu'il n'est rien de si digne d'un grand cœur, que de répondre à la méchanceté par de bons offices.

Rufin. Ah ! je le sens moi-même ; & c'est avec une vive & amere douleur.

(A Eustache & à Séraphine).

Me pardonnerez-vous jamais ?

Eustache (l'embrassant). Dès ce moment, & de toute mon ame.

Séraphine (lui tendant la main). J'ai retrouvé ma Diane; tout est oublié.

Rufin (à Léon). Voilà un exemple dont nous serions indignes si nous ne le suivions pas.

Léon. Oh! je suis aussi confus que vous; & cette leçon ne sera pas perdue pour moi.

Rufin. Je viens d'avouer tout à mon pere. Autant il étoit indigné contre moi, autant il a été touché de votre générosité. Il demande la permission de venir vous remercier dans une heure, & de vous apporter un gage léger de sa reconnoissance.

M. de Calvieres. Non, non, qu'il garde ses présens. Mes enfans, pour faire le bien, n'attendent de récompense que d'eux mêmes. D'ailleurs rendre à chacun ce qui lui appartient, est un devoir rigoureux, & rien de plus.

Léon. Combien il est doux de remplir ce devoir! Je me suis fait un ami pour la vie, n'est-il pas vrai, Rufin?

Rufin. Si je pouvois répondre à cet honneur! Je vais du moins faire tout ce qui sera en mon pouvoir, pour m'en rendre digne.

Léon. Ne me rejettez pas de votre amitié. Je n'étois pas meilleur que Rufin; mais je viens de sentir combien la vengeance peut devenir une noble passion.

Séraphine (caressant la levrette). Ah petite volage! cela t'apprendra une autrefois à t'écarter de tes maîtres. Tu as passé une nuit en prison. Avise-t'en encore pour voir...... Eh bien, qu'en arriveroit-il? Non, non, quoique tu fasses, je sens bien que je t'aimerai toujours.

LA POULE.

QUE Cyprien étoit heureux d'avoir un pere d'un cœur si tendre, d'un esprit si équitable! Lorsqu'il avoit été pendant quelques jours sage & diligent, il pouvoit se promettre que M. de Tourville ne manqueroit pas de lui en témoigner sa satisfaction, par une récompense flatteuse. Il avoit du goût pour la culture des fleurs & pour le jardinage. Son papa s'en étoit apperçu; & il profita de cette remarque pour lui procurer, par ce moyen, de nouveaux plaisirs.

Ils

Ils étoient un jour à table. Cyprien, lui dit son pere, ton Précepteur vient de me dire que tu commençois aujourd'hui l'Histoire Romaine, & la Géographie de l'Italie : si dans huit jours tu peux me rendre un compte exact de ce que tu auras appris, je te défie d'imaginer le prix que je réserve à ton application.

Cyprien, comme on peut le croire, retint aisément ce discours. Il travailla toute la semaine sans se rebuter. Que dis-je ? il y prit tant de plaisir, qu'en vérité c'eût été à lui d'en récompenser son papa.

Le jour de l'épreuve arriva sans l'inquiéter. Il soutint à merveille son examen. Il savoit déjà toute l'Histoire des Rois de Rome ; & il traçoit lui-même sur la carte les accroissemens progressifs de cet Empire naissant.

M. de Tourville, transporté de joie, prit & serra la main de son fils. Allons, lui dit-il en l'embrassant, puisque tu as cherché à me causer du plaisir, il est juste que je t'en procure à mon tour. Il le conduisit, à ces mots, dans le jardin ; & lui en montrant un carré : Je te le cede, lui dit-il. Tu peux le diviser en deux parties ; cultiver dans l'une des fleurs, & dans l'autre des légumes à ton choix. Ils allerent ensuite vers une petite loge adossée à la cabane du Jardinier. Cyprien y trouva une bêche, un arrosoir, un rateau, & tous les autres instrumens du jardinage, fabriqués exprès pour sa taille, & proportionnés à ses forces. Les murs étoient tapissés de paniers & de corbeilles. On voyoit sur des planches des boîtes remplies de griffes & d'oignons de fleurs, & des sachets pleins de graines d'herbages ; le tout bien étiquetté d'une belle écriture, avec une carte pendant qui marquoit le tems des semences & des récoltes.

Il faudroit être encore à l'âge heureux de Cyprien pour se représenter l'excès de sa joie. Son petit coin de terre étoit pour lui un grand Royaume ; & toutes les heures de relâche qu'il perdoit auparavant à polissonner, il les employoit utilement à cultiver son jardin.

Un jour qu'il en sortoit, il oublia imprudemment de tirer la porte après lui. Une Poule s'apperçut de son étourderie, & eut la fantaisie d'aller à la chasse sur ses terres. Les planches de fleurs étoient couvertes d'un terreau bien gras, & par conséquent abondant en vermisseaux. La Poule friande de cette nourriture, se mit à gratter de ses pieds, & à creuser de son bec, pour en déterrer. Elle établit de pré-

férence ses fouilles dans un endroit où Cyprien venoit de transplanter des œillets.

Quelle fut la colere du petit garçon, lorsqu'à son retour il vit cette jardiniere nouvelle labourer de la sorte ses plate-bandes! Ah! maudite bête, lui cria-t-il, tu vas me le payer! Il courut aussi-tôt fermer la porte, de peur que la victime n'échappât à sa vengeance; & ramassant du sable, des cailloux, des mottes de terre, tout ce qu'il pouvoit saisir, il les lui jettoit, en la poursuivant.

La pauvre Poule tantôt couroit de toute sa vîtesse, tantôt prenant l'essor, cherchoit à s'élever au-dessus des murs: son vol n'alloit pas à cette hauteur. Elle retomba malheureusement une fois sur les planches de fleurs de Cyprien, & s'embarrassa des pieds & des aîles dans les touffes de ses plus belles jacinthes.

Cyprien qui la vit ainsi enchevétrée, crut tenir sa proie. Deux planches de tulipes & de giroflées le séparoient encore d'elle: emporté par sa rage, il les foule lui-même impitoyablement sous ses pieds, pour franchir plutôt l'intervalle. Mais la Poule, redoublant d'efforts à l'approche de son ennemi, vient à bout de se dégager, & s'éleve de plus belle, emportant à sa patte une jacinthe rose-tendre à dix cloches. Cyprien avoit saisi son rateau; il le lance de toute la roideur de son bras. Le rateau tournoyant, au lieu d'atteindre son but fugitif, n'atteignit qu'une glace du pavillon du jardin, qu'il mit en pieces, & se fracassa lui-même deux dents, en retombant sur le pavé.

Le petit furibond, plus acharné par tous ces malheurs, avoit couru prendre sa bêche: & le nouveau combat auroit eu des suites funestes pour son adversaire, qui, de fatigue & d'étourdissement, s'étoit allé recogner contre une tonnelle, si M. de Tourville, que le bruit avoit, dès le commencement, attiré à sa fenêtre, ne fut venu à son secours.

A peine Cyprien l'eut-il apperçu qu'il s'arrêta tout confus, & lui dit: Voyez, voyez, mon papa, le ravage que cette maudite Poule a fait dans mon jardin.

Si tu en avois fermé la porte, lui dit froidement son pere, ce dommage ne seroit pas arrivé. J'ai vu ta conduite. N'as-tu pas eu de honte de rassembler toutes tes forces contre une Poule? Elle est privée des lumieres de la raison; & si elle a fouragé tes œillets, ce n'étoit pas pour te nuire, mais pour chercher sa pâture. Te serois-tu mis en fureur contre elle,

si elle

ſi elle n'avoit gratté que dans les orties? & d'où peut-elle avoir appris à faire une différence entre les orties & les œillets? C'eſt à toi ſeul qu'il faut t'en prendre des trois quarts du dégat. Il falloit la chaſſer avec précaution, pour ne rien endommager de plus. Ma glace & ton rateau ne ſeroient pas en pieces: toute la perte ſe ſeroit bornée à quelque fleurs. Il n'y a donc que toi de puniſſable. Si je coupois une branche de ce noiſettier, & que je te fiſſe éprouver le même traitement que tu voulois faire ſubir à la Poule, ne ſerois-je pas plus juſte que toi? Je n'en ferai rien, pour te convaincre qu'il ne dépend que de nous de retenir notre colere. Mais pour la glace que tu m'as caſſée, tu voudras bien me la payer de l'argent de tes ſemaines. Je ne dois pas ſouffrir de la folie de tes emportemens.

Cyprien ſe retira confondu; & de toute la journée il n'oſa lever les yeux ſur ſon pere.

Le lendemain, M. de Tourville lui demanda s'il ne ſeroit pas bien-aiſe de l'accompagner à la promenade. Cyprien le ſuivit, mais d'un air de triſteſſe, qu'il s'efforçoit vainement de cacher. Son pere s'en apperçut & lui dit: Qu'as-tu donc, mon fils? tu me parois affligé?

Cyprien. Eh! mon papa! n'ai-je pas ſujet de l'être? Il y a un mois que j'économiſe ſur mes plaiſirs, pour faire un petit préſent à ma ſœur. J'ai ramaſſé douze francs, que je deſtinois à lui acheter un joli chapeau; & il faut que je vous en donne peut-être la moitié pour la glace que j'ai caſſée.

M. de Tourville. Je crois que tu aurois eu bien du plaiſir à donner à ta ſœur cette marque d'amitié; mais il faut que ma glace ſoit payée la premiere. Cette leçon t'apprendra, pour toute ta vie, à ne pas t'abandonner à tes fureurs, de crainte d'empirer le premier mal.

Cyprien. Ah! je ne laiſſerai jamais la porte du jardin ouverte, & je ne m'en prendrai plus aux Poules de mes étourderies.

M. de Tourville. Mais crois-tu que dans ce vaſte univers il n'y ait que les Poules qui puiſſent te fâcher.

Cyprien. Eh! mon Dieu, non. Tenez, la ſemaine derniere, j'avois laiſſé ma mappemonde ſur la table. Ma petite ſœur vint dans mon cabinet, prit une plume & de l'encre, & barbouilla ſi bien toute la face du globe, qu'il n'eſt plus poſſible de diſtinguer l'Europe de l'Amérique.

M. de

M. de Tourville. Tu as donc à te préserver du tort que peuvent te faire aussi tes semblables?

Cyprien. Hélas! oui, mon papa.

M. de Tourville. Sans vouloir te dégoûter de la vie, je t'annonce que tu auras à y supporter bien d'autres dommages que ceux qu'une Poule & ta petite sœur ont pu te causer. Les hommes cherchent leurs plaisirs & leurs intérêts, comme les Poules cherchent les vermisseaux; & ils les chercheront aux dépens de tes biens, comme les Poules aux dépens de tes fleurs.

Cyprien. Je le vois bien par l'exemple de Juliette, puisque le petit plaisir qu'elle a pris à faire ses griffonnages, m'a coûté ma plus belle carte de Géographie.

M. de Tourville. Ne pouvois-tu pas prévenir cette perte, en serrant la mappemonde dans ton porte-feuille?

Cyprien. Vraiment, oui.

M. de Tourville. Songe donc à te comporter toujours si prudemment que personne ne puisse te faire de tort réel; mais si, malgré tes précautions, tu as le malheur d'en éprouver, sache le supporter de maniere à ne pas te le rendre encore plus préjudiciable.

Cyprien. Et par quel moyen, mon papa?

M. de Tourville. Par de l'indifférence, s'il est léger; par du courage, s'il est grave. J'ose te proposer pour exemple ma conduite envers M. Duclion.

Cyprien. Ah! ne me parlez pas de cet homme. Depuis deux ans, il ne vous regarde plus; & il n'y a sorte d'horreurs qu'il ne dise de vous dans le monde.

M. de Tourville. Sais-tu ce qui le porte à ces indignités?

Cyprien. Je n'ai jamais osé vous interroger là-dessus.

M. de Tourville. C'est la préférence que j'ai obtenue pour un emploi que mon pere avoit exercé pendant trente-cinq ans avec honneur, & dans lequel j'avois été formé de bonne heure par ses instructions. Il n'avoit d'autres titres, pour me le disputer, que son ignorance & son effronterie. Mes droits l'ont emporté sur toute sa faveur. Voilà ce qui m'a valu sa haine & ses calomnies.

Cyprien. Ah! mon papa, si j'étois aussi grand que lui, je lui ferois rengaîner se propos.

M. de Tourville. Je suis de sa taille, & je le laisse dire. La conduite que tu aurois dû tenir avec la Poule, je la garde précisément envers lui. Les œillets dont elle a dépouillé la

racine en cherchant dequoi se nourrir, c'est l'estime publique dont je jouis qu'il travaille à déraciner, pour trouver à assouvir le ver qui le ronge. En cherchant à le punir, je foulerois sous mes pieds le respect & la considération que je me dois à moi-même, comme tu as foulé sous les tiens tes giroflées & tes tulipes. La glace que tu m'as cassée, ton rateau que tu as édenté, ce sont mes biens, mon repos & ma santé que je perdrois dans une vaine & maladroite vengeance. Instruit par l'accident que tu as souffert, tu fermeras désormais ton jardin à la Poule : instruit par la méchanceté de mon ennemi, je mets, par ma bonne conduite, une barriere insurmontable entre nous deux. Inaccessible à ses atteintes, je goûte les fruits de ma modération, tandis qu'il se consume dans les efforts de sa malice, jusqu'à ce que les remords viennent le déchirer. En m'affectant de ses outrages, je me serois fait la victime qu'il n'aspiroit qu'à immoler, & mes dignes amis m'auroient reproché ma foiblesse : mon indifférence pour ses injures, le livre à ses propres mépris, & soutient la haute opinion de mon caractere dans l'esprit de tous les gens de bien.

Cyprien. Ah mon papa ! que de chagrins dans la vie je puis m'épargner, en me souvenant de ce que vous venez de m'apprendre !

Comme ils disoient ces mots, ils arriverent, sans y songer, à la porte de leur maison. Leur entretien roula sur le même sujet toute la soirée. Ils se séparerent fort contens l'un de l'autre. Cyprien s'endormit le cœur plein d'une tendre reconnoissance pour les sages instructions qu'il avoit reçues, & M. de Tourville avec la satisfaction la plus sensible à un bon pere, celle de n'avoir pas vécu inutilement cette journée pour le bonheur de son fils.



LES

LES PETITES COUTURIERES.

PERSONNAGES.

Mde. DE VALCOURT,
LOUISE, } ses filles.
LEONOR,
SOPHIE,
CHARLOTTE, *leur amie.*
UNE PAUVRE FEMME.
MARGOTTON, } ses enfans.
JACQUELINE,

(Louise & Léonor travaillent dans leur chambre, assises auprès d'une table couverte d'étoffes taillées pour des habits d'enfans.)

(Sophie est debout auprès de Louise, & lui présente une aiguillée de fil. La chambre est échauffée par un bon feu.)

Charlotte (en entrant).

EH bien ! vous voilà tristement assises, & occupées à coudre ! moi, qui croyois vous trouver jouant sur la neige dans le jardin ! Venez, venez voir. Tous les arbres ont l'air de Petits-maîtres à tête bien poudrée. Il n'y a rien de si joli.

Louise. Nous ne quitterions pas notre ouvrage pour tous les plaisirs du monde.

Charlotte. Moi, je le quitte souvent à propos de rien. Et en avez-vous encore pour long-tems ?

Léonor. Nous y avons travaillé tout hier, & nous y sommes aujourd'hui depuis sept heures. Le voilà bientôt achevé.

Charlotte. Depuis sept heures ? J'étois encore à neuf heures & demie au lit. D'où vous vient donc cette fureur de besogne ?

Louise.

Louise. Si tu ſavois pour qui nous travaillons, je ſuis sûre que tu voudrois être de la partie.

Charlotte. Non certes ; quand ce ſeroit pour moi.

Louiſe. Oh! nous n'irions pas de ſi bon cœur pour nous-mêmes.

Sophie. Devine pour qui c'eſt.

Charlotte. Quand ce n'eſt pas pour ſoi, c'eſt pour ſa poupée. C'eſt tout naturel. N'ai-je pas deviné ?

Léonor. Oui, regarde ſi ce ſont là des ajuſtemens de poupée.

(Elle ſouleve ſur la table des jaquettes, des camiſoles & des tablieres.)

Charlotte. Comment donc ? Voilà un trouſſeau complet. Laquelle de vous eſt-ce qu'on marie ?

Léonor. *(d'un air piqué).* Une jaquette pour habit de noces ? Il n'y a que des folies dans ſa tête. Je vois qu'elle ne devineroit jamais.

Sophie. Eh bien, je vais lui dire, moi, ce que c'eſt. Tu connois ces petites filles qui n'ont que des habits tout percés, & qui meurent de froid ?

Charlotte. Quoi ! les enfans de cette pauvre femme, dont le mari vient de mourir, & qui ne ſait comment gagner ſa vie ?

Louiſe. C'eſt pour cette miſérable famille.

Charlotte. Mais ta maman & la mienne lui ont envoyé de l'argent.

Louiſe. Il eſt vrai, mais il y avoit des dettes à payer, & des proviſions à faire. Quant aux habits....

Léonor. Oui, c'eſt nous qui nous en ſommes chargées.

Charlotte. Pourquoi ne pas leur envoyer des vôtres ? Vous vous ſeriez épargnées la façon.

Louiſe. Nos habits pourroient-ils aller bien juſte à ces petits enfans ?

Charlotte. J'en conviens. Ils auroient traîné d'un quart-d'aune devant & derriere eux ; mais leur mere auroit pu les mettre à leur taille.

Louiſe. Elle n'eſt pas en état de le faire.

Charlotte. Pourquoi donc ?

Léonor. *(regardant fixement Charlotte).* C'eſt que, dans ſon enfance, elle n'a pas été accoutumé à travailler.

Louiſe. Comme nous ſommes un peu exercées à la couture, nous avons prié maman de nous faire donner du coutil & de

la

la futaine, & de nous tailler, à vue d'œil, des patrons. C'eſt nous qui avons entrepris le reſte.

Léonor. Et quand tout cela ſera achevé, nous irons le porter nous-mêmes à la pauvre femme, pour que ſes enfans ſoient un peu chaudement vêtus cet hiver.

Sophie. Tu vois à préſent pourquoi nous n'allons pas jouer ſur la neige.

Charlotte (avec un ſoupir étouffé). Ah! je veux travailler auſſi avec vous.

Louiſe. Je te le diſois bien.

Léonor. Non, non, cela n'eſt pas néceſſaire; nous allons achever.

Louiſe. Pourquoi veux-tu la priver de ce plaiſir? Tiens, ma bonne amie, voici un reſte d'ourlet à faire; mais il faut que cela ſoit couſu proprement.

Sophie. Si cela n'eſt pas propre, on ne s'en ſervira pas d'abord.

Charlotte. Tu parles auſſi, toi, petite morveuſe, comme ſi tu y étois pour quelque choſe?

Louiſe. Comment donc? Sophie nous a merveilleuſement ſecondées. C'eſt elle qui tenoit l'étoffe quand il y avoit quelque bout à rogner; c'eſt elle qui nous préſentoit le peloton; c'eſt elle qui ramaſſoit nos dés. Tiens, mon cœur, porte les grands ciſeaux à Léonor.

Charlotte. Regarde un peu, ma chere amie, ſi c'eſt bien comme cela.

Léonor. (ſaiſiſſant l'ouvrage). Fi donc! ces points ſont trop allongés; & puis c'eſt tout de travers.

Louiſe. Il eſt vrai que cela ne tiendroit guere. Attens, je vais te donner quelque autre choſe. Attache les cordons au collet de la jaquette.

Charlotte. Bon, je m'en tirerai un peu mieux.

Léonor. (jettant un coup d'œil en deſſous ſur l'ouvrage de Charlotte). Eh bien! ne voilà-t-il pas qu'elle ajuſte le bout en dehors, au lieu de le mettre à l'envers? L'ouvrage nous feroit honneur aſſurément.

Louiſe. C'eſt ma faute de ne l'en avoir pas avertie. Bien comme cela, Charlotte.

Charlotte. C'eſt que l'on ne m'a pas appris comme à vous.

Léonor. Tant pis pour toi, je te plains.

Louiſe. Ne va pas la fâcher, ma ſœur; elle fait de ſon mieux.

mieux. Donne un peu, mon enfant. Comment donc? voilà un cordon de cousu. Vois-tu, Léonor?

Léonor (tirant d'une maine la jaquette, de l'autre le cordon). C'est dommage qu'il ne tienne pas.

(Le cordon & la jaquette se séparent, & on voit le fil qui va en zigzag de l'un à l'autre, comme le lacet d'un corset qu'on délace.

Une bonne ouvriere que nous avons là! Elle ne fait rien & nous détourne.

Charlotte (tristement). Hélas! c'est que je n'en sais pas davantage.

Louise. Ne te chagrine pas, ma bonne amie, tu y as mis de la bonne volonté, c'est autant que nous. Je me charge de ta besogne....Allons voilà qui est fait. As-tu fini, Léonor?....

Léonor. J'en suis à mon dernier point. Il n'y a plus que le fil à couper. Bon; je vais maintenant faire un paquet de tout cela.

(Elle arrange les habits, les met l'un sur l'autre, & se dispose à nouer les bouts de la serviette qui les enveloppe.)

(Mde. de Valcourt entre.)

Sophie. Ah! voici maman.

Mde. de Valcourt. Eh bien, mes enfans, où en sommes-nous? Avez-vous besoin d'un peu des secours?

Louise, Non, maman; Dieu merci, nous venons d'achever.

Mde. de Valcourt. Déjà? Voyons un peu. Mais c'est fort propre. Pour toi, ma chere Sophie, le tems a dû te paroître bien long.

Sophie. Non, maman; j'ai toujours eu quelque chose à faire. Demandez à mes sœurs.

Louise. Nous ne serions pas si-tôt venues à bout de notre entreprise, sans ses petits secours. Elle ne nous a pas quittées d'un instant.

Mde. de Valcourt. Je suis ravie de ce que tu me dis. Ah! voilà aussi notre voisine Charlotte. Elle vous a aidées sans doute?

Léonor. (d'un ton ironique). Elle a voulu essayer; mais...

Louise. Nous allions finir, lorsqu'elle est arrivée.

Sophie. Elle a fait deux ou trois points. Ah! elle n'en fait guere plus que moi. Si vous aviez vu, maman, comme c'étoit torché!

Louise. Paix donc, Sophie.

Mde. de Valcourt. Allons, puisque vous avez été si diligentes, j'ai un grand plaisir à vous annoncer pour récompense de votre zele.

Sophie. Et quoi donc, maman ?

Mde. de Valcourt. Le pauvre femme & ses filles sont enbas dans le sallon. Je vais vous envoyer les enfans : vous les habillerez vous-mêmes pour jouir de la surprise de leur mere.

Louise. Ah, maman ! comme vous savez assaisonner nos plaisirs !

Sophie. Voulez-vous que je les aille chercher ?

Mde. de Valcourt. Oui, suis moi, tu remonteras avec elles. Dans cet intervalle, je vais avoir un mot d'entretien avec la mere ; & je saurai à quoi on peut l'employer pour lui faire gagner sa vie.

(Elle sort, tenant Sophie par la main.)

Louise. Reste avec nous, Charlotte ; nous aurons besoin de toi. Il faut que tu donnes un coup de main à la toilette.

Charlotte. Ma cher amie, que je sens tout ton bon cœur ! *(Elle l'embrasse.)*

Léonor. J'ai eu un petit brin de malice ; ma sœur m'en fait rougir. Veux-tu bien me pardonner ?

Charlotte (l'embrassant aussi). Ah ! de toute mon ame !

Louise. J'entends les petites filles qui montent. Les voici.

(Sophie entre, précédant, d'un air de triomphe, les deux petites Paysannes.)

Sophie (bas à Louise). Elles vont être bien surprises. Je ne leur ai pas dit ce qui les attend.

Louise. Tu as bien fait. Elles n'en seront que plus aises, & nous aussi.

Léonor. Moi, je m'empare de Jacqueline.

Louise. Moi, je me charge de Margotton.

Charlotte. Sophie & moi, nous vous présenterons les épingles.

(Elles se mettent en devoir de déshabiller les enfans.

Jacqueline (d'un ton pleureur). Nous avons bien déjà assez de froid. Est-ce que vous voulez encore nous ôter nos pauvres habits ?

Louise. Ne crains rien, ma petite. Tu vas voir. Viens ; approchons-nous un peu plus du feu. Tu es toute transie.

Margotton. Nous ne nous sommes pas chauffées d'aujourd'hui.

Jacqueline.

Jacqueline. Quoi ! c'eſt pour nous ces beaux habits neufs ?

Margotton. Ah, mon Dieu ! que va dire ma mere ? Elle nous prendra pour vos ſœurs, de nous voir ſi braves.

Louiſe. Et vous le ſerez auſſi. Vous ne nous donnerez plus que ce nom.

Jacqueline. O ma belle Demoiſelle, nous ne ſommes que vos ſervantes.

Louiſe. Tais-toi, tais-toi. Paſſe ton bras ſeulement. L'autre.....Mais comme e'eſt court ! Il ne lui va qu'aux genoux. *(A Léonor.)* Eh bien, étourdie, voilà de tes œuvres ! Tu m'as donné l'habit de la plus petite pour la plus grande.

Léon. Mon Dieu ! je ne ſavois auſſi ce que c'étoit. Jacqueline en avoit ſous les pieds & je voyois que je ne lui voyois pas encore la tête. Il n'y a qu'à changer. Voilà le tien.

Louiſe. Dépêchons-nous. Toi, Sophie, cours faire ſigne à maman de venir.

Sophie. J'y vole. *(Elle ſort.)*

Louiſe. Ah je m'y reconnois à préſent. Tourne un peu. Encore. Fort bien. Prenez-vous par la main, & marchez devant nous.

(Les deux petites filles vont côte-à-côte & ſe regardent l'une l'autre toutes ébahies.)

Charlotte. Comme elles ſont bien ajuſtées ! Les voilà jolies à croquer ! Il ne faut plus qu'une choſe. *(A Jaqueline)* Tiens, voici un mouchoir blanc, crache, que je te débarbouille. *(A Margotton)* A toi. Qu'eſt-ce qui leur manque ? là, voyons. Si on bichonnoit pourtant leur cheveux ?

Louiſe. Va, Charlotte, ils leur vont mieux tout pendans. N'eſt-ce pas, Léonor ?

Léonor. Un petit coup de peigne pour les démêler. Laiſſez, laiſſez, je m'en charge.

Sophie (entre en ſautant de joie). Voici maman ! voici maman !

(Madame de Valcourt la ſuit de près tenant la pauvre femme par la main. Toutes les petites filles courent au devant d'elle.)

La Pauvre Femme. O Dieu ! que vois-je ? ſont-ce là mes enfans ? Ma noble & généreuſe Dame ! *(Elle veut ſe jetter à ſes genoux.)*

Mde. de Valcourt (la relevant.) Non, ma bonne amie, vous

vous ne me devez aucune reconnoiſſance. Mes enfans ont voulu eſſayer leur adreſſe à la couture, & je leur en ai laiſſé le plaiſir.

(Elle examine l'habillement des petites Payſannes.)

Mais cela n'eſt point ſi mal pour un premier ouvrage! Louiſe, tu aurois là un bon métier.

La Pauvre Femme (courant vers Louiſe, Léonor & Sophie). Ah! mes bonnes Demoiſelles, que je vous remercie! Je prie Dieu de vous en récompenſer. *(Elle leur baiſe la main, malgré leur réſiſtance).*

(Elle apperçoit Charlotte qui s'eſt retirée ſeule dans un coin).

Ah! pardon, ma petite Demoiſelle, je ne vous avois pas vue. Que je vous faſſe auſſi mes remerciemens!

(Elle veut lui baiſer la main.)

Charlotte (la retirant avec une grand ſoupir). A moi? à moi? Non, non, je n'ai rien fait à l'ouvrage.

Mde. de Valcourt. Ne t'afflige pas, mon enfant. On ne fait rien avec des ſoupirs, mais avec une ferme réſolution. Dis-moi, crois-tu qu'il ſoit utile & agréable à une jeune Demoiſelle de s'accoutumer de bonne heure au travail?

Charlotte. Oh! ſi je le crois!

Mde. de Valcourt. De quel plaiſir touchant tu te vois aujourd'hui privée, pour avoir négligé de te former aux occupations de ton âge!

La Pauvre Femme. Ah! ma chere petite Demoiſelle, apprenez, apprenez à travailler, tandis qu'il en eſt tems. Plût à Dieu que j'euſſe reçu, dans mon enfance, la même leçon. Je pourrois aujourd'hui m'être utile à moi-même, au lieu de me voir à la charge des honnêtes gens.

Mde. de Valcourt. Franchement, ma bonne amie, cela auroit été beaucoup plus heureux pour vous, quoique j'y euſſe perdu le plaiſir de vous obliger. Mais vous êtes encore aſſez jeune pour réparer le tems que vous avez perdu. Vous ſaurez, mes enfans, que je lui ai trouvé de l'emploi chez le tiſſerand du voiſinage; & lorſqu'elle n'aura rien à faire chez lui, elle viendra travailler ici au jardin.

Sophie. Ah! bon! bon! j'irai lui aider tant que je pourrai.

Mde. de Valcourt. A l'égard de ſes filles, je veux que ma maiſon ſoit leur école. Louiſe, & toi, Léonor, vous avez mérité que je vous confie leur inſtruction. J'en fais vos éleves pour la lecture, & pour le travail.

Charlotte. Me permettez-vous auſſi d'être de l'apprentiſſage?

Mde. de Valcourt. Très-volontiers, Charlotte, si ta mere le trouve bon. Tu feras l'émule de Sophie. (*A la pauvre femme.*) Ma bonne amie, êtes-vous contente de cet arrangement?

La Pauvre Femme. Dieu! si je le suis. Ah! ma noble & généreuse Dame, je vous devrai tout mon bonheur, & celui de ma pauvre petite famille. Mes cheres & jolies Demoiselles, rendez graces à Dieu, tous les jours de votre vie, de vous avoir donné une si bonne maman, qui vous accoutume de bonne heure à la diligence & au travail. Vous le voyez, c'est la source de toutes les joies pour nous, & pour nos semblables.

L'AMOUR DE DIEU,

ET

DE SES PARENS.

HELENE & Théophile étoient tendrement chéris de leurs parens, & les aimoient avec la même tendresse. Depuis quelques jours ils avoient pris l'habitude de courir au fond du jardin après leur déjeûner, & de n'en revenir qu'au bout d'un quart-d'heure, pour se mettre à leur travail.

Cette conduit fit naître la curiosité de M. de Florigni leur pere. Ses deux enfans, jusqu'alors, avoient été fort studieux; & il avoit su leur rendre le travail si agréable, qu'ils laissoient souvent leur déjeûner à moitié, pour courir plus vîte à leurs leçons.

Que devons-nous penser de ce changement, dit-il à son épouse? Si nos enfans prennent une fois le goût de l'oisiveté, nous leur verrons bientôt perdre les heureuses dispositions qu'ils avoient montrées. Nous perdrons nous-mêmes nos plus cheres esperances, & le plaisir que nous avions à les aimer.

Madame de Florigni ne put lui répondre que par un soupir.

Le

Le même jour, elle dit à ſes enfans : Qu'allez vous donc faire de ſi bonne heure dans le jardin ? Vous pourriez bien attendre que votre travail fût fini, pour vous livrer à vos récréations.

Helene & Théophile garderent le ſilence, & embraſſerent plus tendrement que jamais leur maman.

Le lendemain au matin, lorſqu'ils crurent n'être vus de perſonne, ils s'acheminerent doucement vers le berceau de chevrefeuille qui étoit au bout de la grand allée.

Madame de Florigni attendoit ce moment, & les ſuivit ſans en être apperçue, à la faveur d'une charmille épaiſſe, le long de laquelle elle ſe gliſſa ſur la point des pieds.

Lorſqu'elle fut arrivée près du berceau, & qu'elle fut poſtée dans un endroit d'où elle pouvoit tout remarquer à travers le feuillage, Dieu ! de quelle joie ſon cœur maternel fut ſaiſi, lorſqu'elle vit ſes deux enfans joindre leurs mains, & ſe mettre à genoux !

Théophile diſoit cette priere. Helene la répétoit après lui.

" Seigneur, mon Dieu, je te prie que nos parens ne meurent pas avant nous. Nous les aimons tant, & nous aurons tant de plaiſir de faire leur bonheur, lorſque nous ſerons devenus grands."

" Rends-nous bons, juſtes & ſages, pour que notre papa & notre maman puiſſent tous les jours ſe réjouir de nous avoir donné la vie."

" Entends-tu, mon Dieu ? Nous voulons auſſi faire tout ce qui eſt dans tes Commandemens."

Après cette priere, ils ſe leverent tous deux, s'embraſſerent tendrement, & retournerent à la maiſon, en ſe tenant par la main.

Des larmes de joie couloient le long des joues de leur mere. Elle courut à ſon époux, le preſſa ſur ſon ſein, lui redit ce qu'elle avoit entendu ; & ils furent l'un & l'autre auſſi heureux que s'ils avoient été tranſportés tout d'un coup, avec leur famille, dans les délices du Paradis.

LE

LE CONGÉ.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

LE PRINCE LOUIS, *du sang Royal.*
Un OFFICIER *de la suite du Prince.*
M. DE GERVILLE.
MDE. DE GERVILLE.
DIDIER,
EUGENIE,
CECILE, } *leurs enfans.*
MARIANNE,
FREDERIC,

La Scene est à la Campagne, à l'entrée d'un Bosquet.

(Eugénie est assise sur un tronc d'arbre renversé. Elle épluche des fraises qu'elle a sur ses genoux, dans le creux de son chapeau de paille. Didier lui en porte dans le sien. Les fraises sont proprement arrangées dans les deux chapeaux sur une couche de feuilles de vigne).

SCENE I.

Didier, Eugénie.

Didier.

TIENS, ma sœur, j'espere que nous en aurons une jolie provision.

Eugénie. Je ne sais plus où mettre les miennes; mon chapeau est déjà tout plein.

Didier. Cecile va nous apporter une corbeille. A quoi s'amuse-t-elle donc? Tu peux, en attendant, les mettre dans ton tablier.

Eugénie. Oui, cela feroit un beau gachis ! Pour remplir mon tablier de taches ! Et maman, que diroit-elle ? Sais-tu ce qu'il faut faire ? Ton chapeau est le plus grand, je vais y mettre ce qu'il y a dans le mien. Tu le prendras, & tu iras y en chercher de nouvelles, tandis que j'éplucherai celles-ci.

Didier. C'est bien dit. Cecile viendra dans l'intervalle, & alors il y en aura, je crois, assez.

Eugénie. Quand elles seront toutes ensemble, on verra mieux ce qu'il y en a.

Didier. Ce qui sera de trop plein dans la corbeille, sera pour nous.

Eugénie. Je crois que nous n'aurons guere envie d'en manger aujourd'hui. Ah ! mon frere, c'est le dernier repas que nous ferons de cette année avec notre papa : & qui sait si nous le reverrons jamais ?

Didier. Tranquilise-toi, ma sœur, tout le monde ne meurt pas dans une bataille.

Eugénie. Maudite guerre ! Si les hommes n'étoient pas si méchans ! s'ils savoient s'aimer comme des freres & des sœurs !

Didier. Bon ! ne nous querellons-nous pas tous les jours pour des bagatelles ? Chacun de nous croit avoir raison, & souvent on ne sait de quel côté elle se trouve. Il en est de même parmi les hommes.

Eugénie. Ils devroient bien au moins se raccommoder comme nous. Nos querelles ne coûtent jamais de sang.

Didier. Parce que papa ou maman les terminent. Mais les hommes ne sont pas des enfans. Ils ne se laissent pas commander, quand ils ont la force en main. Et puis, lorsqu'on nous fait une injustice, ne devons-nous pas la repousser ? Faut-il nous laisser ravir impunément ce qui nous appartient ?

Eugénie. Tu parles toujours comme un soldat.

Didier. Puisque je dois l'être ! Tiens, ma sœur, tu as beau dire, c'est une belle chose que la guerre. Sans elle, comment ferions-nous pour vivre ? Seroit-ce notre petit bien qui nous nourriroit ? Mais ne pleure donc pas ; tu me fais de la peine.

Eugénie. Ah ! laisse-moi pleurer, tandis que nous sommes tout seuls. J'aime mieux que mes larmes coulent devant toi, que devant nos pauvres parens. Je craindrois trop de les affliger.

Didier. Allons, allons, feche tes pleurs; occupe-toi pour te diftraire. Moi, je vais remplir ton chapeau.

Eugénie. Va-t'en de ce côté là-bas. Il ne refte plus rien ici à cueillir.

SCENE II.

Eugénie (après un moment de filence).

Ah! fi j'étois affez inftruite pour favoir prier Dieu, peut-être qu'il m'exauceroit! Si j'étois du moins affez grande pour aller me jetter aux genoux du Roi, je fuis fûre qu'il accorderoit à mes prieres le congé de mon papa! Ne l'a-t-il donc pas affez bien fervi pendant tout fa vie?

(*Elle épluche fes fraifes en foupirant. Le Prince Louis arrive, fuivi d'un Officier Houfard. Il s'arrête en voyant Eugénie*).

SCENE III.

Le Prince Louis, un Officier, Eugénie.

Le Prince (bas à l'Officier). Voyez donc cette charmante petite fille. Ne me découvrez pas; je veux lui parler. (*A Eugénie, en lui frappant fur l'épaule*). Tu travailles là de bon cœur, ma chere enfant?

Eugénie (furprife). O Monfieur! vous m'avez fait peur.

Le Prince. Je t'en demande pardon, ce n'étoit pas mon deffein. Pour qui prépares-tu donc ces fraifes? Elles doivent être bien bonnes, épluchées d'une main fi blanche & fi graffouillette.

Eugénie. Oferai-je vous en offrir? (*Elle lui préfente le chapeau*). Ne craignez rien, elles font propres. Excufez-moi feulement de n'avoir pas une meilleure affiette.

(*Le Prince en prend trois. Elle en préfente auffi à l'Officier, qui en prend deux*).

Le Prince. Je n'en ai jamais mangé de fi bonnes. Sont-elles à vendre?

Eugénie. Non, Monfieur, quand vous m'en donneriez je ne fais combien.

Le Prince. Tu as raifon; elles font fans prix, cueillies d'une fi jolie petite main.

Eugénie. Comme vous me parlez, Monsieur! Oh! ce n'est pas cela. Elles seroient bien à votre service, & toutes celles encore que mon frere & ma sœur pourroient cueillir jusqu'à ce soir. Mais (*en s'essuyant les yeux*) elles sont pour notre bon papa. Ce sont aujourd'hui les premieres que nous cueillons pour lui, & les dernieres peut-être qu'il mangera avec nous.

Le Prince. Il est donc malade? & vous craignez apparemment pour sa vie?

L'Officier. Je me flatte que sa maladie n'est pas encore tout-à-fait désespérée, puisqu'il songe à manger des fraises.

Eugénie. Vous n'y êtes pas, Messieurs. Il est bien vrai qu'il a été malade tout cet hyver d'un cruel rhumatisme. Il n'en est pas même encore entiérement guéri. Mais guéri ou non, il faut qu'il parte demain.

Le Prince. En quoi ce départ est-il donc si nécessaire?

Eugénie. C'est que son régiment passe dans le village, & il doit le joindre à la marche.

Le Prince. Son régiment?

Eugénie. Oui, le régiment du Prince Charles.

Le Prince (*bas à l'Officier*). Je parierois que c'est une fille du Capitaine de Gerville.

Eugénie (*qui l'a entendu*). Hélas! oui, Messieurs, c'est le nom de mon papa. Le connoissez-vous?

Le Prince. Si nous le connoissons? Monsieur & moi, nous sommes ses camarades.

Eugénie. O Dieu! Le régiment est-il si près? Est-ce qu'il passe aujourd'hui?

Le Prince. Non, mon enfant, ce n'est que demain. Nous avons pris les devants par ordre du Prince. Une roue de notre voiture s'est brisée le long de ce bosquet; nous y sommes entrés pour chercher de l'ombre. Tout doit être maintenant réparé. Ce petit sentier ne conduit-il pas au grand chemin?

Eugénie. Non, Monsieur, il mene tout droit au village.

Le Prince. Et ce village appartient sans doute à votre bon papa?

Eugénie. O mon Dieu! que n'est-il aussi riche que vous le pensez? Mais, non, il ne possede qu'une maisonnette, un petit jardin, ce bosquet, & la prairie voisine. Lorsqu'il n'est pas au camp ou en garnison, c'est ici qu'il passe sa vie avec nous, & notre maman.

Le Prince. Il a donc été malade cet hiver?

Eugénie. Hélas! oui, Monsieur, à notre grand chagrin. Il ne pouvoit, de douleur, remuer aucun de ses membres. De plus, une vieille plaie qu'il avoit à la tête s'est rouverte. Et maintenant qu'il est près de se rétablir, il faut qu'il aille s'exposer à de nouveaux maux.

Le Prince. Pourquoi, dans cet état, ne pas demander son congé? Il auroit pu fournir des attestations suffisantes du chirurgien.

Eugénie. C'est bien aussi ce qu'a fait maman; mais ses lettres sont restées sans réponse. Le Roi n'a pas voulu l'en croire; ou le Prince, à qui appartient le régiment, est-il peut-être si dur....

Le Prince. Je crois bien que le Roi, ni le Prince, ne consentiroient qu'avec peine à perdre un aussi bon Officier que votre papa, de qui mes jeunes camarades & moi pouvons recevoir de si utiles instructions.

Eugénie. Effectivement vous paroissez bien jeune. Avez-vous encore votre papa, & votre maman?

Le Prince (un peu embarrassé). Sans doute.

Eugénie. Qu'ils doivent avoir pleuré, lorsque vous vous êtes séparé d'eux! Comment ont-ils pu y consentir? Je sais ce qu'il nous en a coûté à maman & à nous, lorsque mon frere aîné est parti pour entrer à l'Ecole militaire. Et ce n'est rien pourtant en comparaison de la guerre.

Le Prince. Mon pere est aussi au service.

Eugénie. Oh! les peres qui sont soldats, sont tous un peu durs. Ce que je dis là pourtant n'est pas vrai de mon papa. Il est si indulgent, si bon, & si tendre! Un enfant n'a pas une ame plus douce. Il n'y a que l'honneur sur lequel il est intraitable. Aussi, je pense que c'est sa faute, s'il n'a pas son congé.

Le Prince. Comment cela?

Eugénie. C'est qu'il ne l'a pas demandé sérieusement. Il disoit toujours qu'on le regarderoit comme un lâche, s'il se retiroit pendant la guerre. Il ne demandoit que d'avoir assez de force pour monter à cheval, & pouvoir verser la derniere goutte de son sang au service de son pays. Eh bien, le voilà satisfait; mais nous, nous pauvres enfans, nous n'avons plus de père!

Le Prince. Ton pere, jusqu'à présent, est toujours sorti de danger, pourquoi n'en échapperoit-il pas encore? Rassure-toi, mon enfant, tous les mousquets ne portent pas.

Eugénie. Mais ceux qui portent, tuent leur homme. Et dans le nombre, ne peut-il pas y en avoir un qui atteigne mon papa?

Le Prince. Il n'eſt que trop vrai. Mais quelle eſt cette jolie petite Demoiſelle que je vois venir?

Eugénie. C'eſt ma ſœur, Cecile.

SCENE IV.

Le Prince, l'Officier, Eugénie, Cecile.

Eugénie. Te voilà donc à la fin? Tu as reſté bien longtems.

Cecile. C'eſt que, malgré moi, j'aidois maman à faire les malles de mon papa.

Eugénie. Donne-moi, je te prie, ta corbeille.

Cecile. Tiens. Avez-vous autres de quoi la remplir?

Eugénie. Tu vas voir.

(*Elle ſecoue dans la corbeille les fraiſes qui étoient dans le chapeau de Didier.*)

Vous voulez bien permettre, Meſſieurs?

Le Prince. C'eſt trop juſte. (*A l'Officier*). Voilà deux enfans d'une bien aimable figure!

Cecile (bas à Eugénie). Qui ſont ces Meſſieurs?

Eugénie (bas à Cecile). Deux Officiers du régiment de mon papa.

Cecile. Eſt-ce qu'ils viennent le chercher?

Eugénie. Non, non. Ils vont attendre le Prince dans la ville prochaine.

Cecile. Ah! fût-il à mille lieues avec ſon régiment!

Eugénie. Doucement donc, Cecile! Si ces Meſſieurs nous entendoient!

Cecile. Qu'ils m'entendent s'ils veulent! Comment, ils viendront m'enlever mon papa, & je n'aurai pas la liberté de me plaindre!

Le Prince (à l'Officier). Il me paroît que nous ne ſommes pas regardés ici de trop bon œil.

L'Officier. Que tardez-vous à vous faire connoître?

Le Prince. Non, non, leur franchiſe m'amuſe, & leur tendreſſe pour leurs parens pénétre mon cœur de la plus douce volupté.

Eugénie (à Cecile). Le pauvre Didier ſe fatigue, tandis que

que nous nous amusons ici à babiller. Je vais l'aider à faire sa cueillette. Toi, reste auprès de ces Messieurs, & songe à bien ménager tes paroles.

Cecile. Va, va, je sais comment il faut leur parler.

Eugénie. Messieurs, voici ma sœur Cecile que je vous présente.

Cecile (*d'un air décidé*). Votre servante, Messieurs.

Le Prince. Elle a une petite physionomie aussi résolue, que la tienne est douce & timide.

Eugénie. Je la laisse avec vous, pour avoir l'honneur de vous entrétenir. Moi, je vais aider mon frere, afin de retourner plutôt vers mon papa. Me permettez vous de lui annoncer votre visite? Je suis persuadée qu'il s'en rejouiroit.

Cecile. Non, non, Messieurs, il ne s'en réjouiroit pas; aucun de nous ne s'en réjouiroit. Nous voulons être à nous tout seuls aujourd'hui.

Eugénie. Je vous prie de vouloir bien excuser cette folle.

Cecile. M'excuser? Ces Messieurs savent bien que lorsqu'il y a des étrangers à table, les petites filles n'osent pas ouvrir la bouche; & moi, j'ai mille choses à dire à mon papa, qui, autrement, étoufferoient mon cœur.

Le Prince. Rassurez-vous, mes enfans, vous ne serez point troublés dans vos doux entretiens.

(*Eugénie leur fait une révérence gracieuse, & s'éloigne.*)

SCENE V.

Le Prince, L'Officier, Cecile.

Cecile. Mais, dites-moi donc, Messieurs, à quoi pense le Roi, de nous prendre notre papa, à nous pauvres enfans? Croit-il que nous n'avons pas besoin d'un pere pour nous élever?

Le Prince. Oui, mais crois-tu aussi qu'il n'ait pas besoin de braves soldats pour combattre?

Cecile. Et quelle nécessité de se battre? Mon papa, lorsqu'il nous donne une bonne éducation, n'est sûrement pas inutile à son pays.

Le Prince. Sur-tout si tes freres & tes sœurs en ont su profiter comme toi.

Cecile. Vous croyez peut-être vous moquer? Je fais bien qu'on me trouve un peu revêche dans la famille; & l'on dit même qu'avec une cocarde j'aurois fait un très-bon soldat.

Le Prince. Ha! ha! une petite Amazone? Tu aurois été vraiment fort redoutable.

Cecile. Oh! si j'avois une épée, on ne se joueroit pas de moi.

Le Prince. S'il ne tient qu'à cela, voici la mienne. Je vais t'armer Chevalier.

Cecile. Je le veux bien. J'aurai du plaisir à l'être de votre façon.

Le Prince (*lui ayant présenté son épée, veut l'embrasser*). Voici la premiere cérémonie.

Cecile (*le repoussant*). Doucement, doucement, s'il vous plait.

Le Prince. Oh! tu es une charmante enfant!

(*Il veut encore l'embrasser. Cecile se sauve en criant:* Didier! Eugénie!

Le Prince. Qu'as-tu à craindre de moi?

Cecile. Moi, vous craindre? Oh! non, non. Seulement ne m'approchez pas de plus près, ou je cours à mon papa. Il est Officier comme vous, & il ne souffriroit pas qu'on fâchât sa petite Cecile.

Le Prince. Que le Ciel me préserve d'avoir la pensée de te fâcher! Ce n'étoit qu'un simple badinage.

SCENE VI.

Le Prince, l'Officier, Eugénie, Didier, Cecile.

Didier (*qui s'avance fièrement*). N'as-tu pas crié, Cecile? Je viens à ton secours.

Le Prince. Contre nous, mon petit ami?

Didier. Contre tous ceux qui font crier ma sœur.

Cecile. Grand'merci, mon frere. Ce cri m'est échappé. Je n'ai pas besoin de ton bras. Vois-tu? En voici déjà un que j'ai désarmé. (*Elle rend l'epée au Prince.*) Allons, Monsieur, pour cette fois, je vous fais grace de la vie. Mais n'y revenez pas. Vous m'entendez?

Le Prince. Tu es une petite créature bien extraordinaire.

Eugénie. Je suis charmée qu'elle l'entende de votre bouche. Mais à présent, Messieurs, nous avons cueilli assez de fraises pour être en état de vous en offrir. *(Elle leur présente la corbeille.)* Prenez, prenez, je vous en prie.

Le Prince. Non, non, nous nous garderons bien d'y toucher. Elles ont une destination trop respectable.

Eugénie. Ce que vous prendrez ne sera rabattu que sur notre portion. Il n'y aura pas grand mal, quand nous n'en mangerons pas d'aujourd'hui. Nous êtes du régiment de notre papa, & c'est notre devoir de vous faire tous les honneurs qui dépendent de nous.

Cecile (tirant un bouquet de son sein, & le présentant au Prince). En ce cas là, je vais vous donner ce bouquet que j'avois cueilli pour moi. Mon papa & ma maman en ont eu de ma main, sans quoi, vous n'auriez pas celui-ci. Mais il m'appartient, je vous le donne.

Le Prince. Et moi, je l'accepte avec tous les transports du plaisir & de la reconnoissance.

Cecile. Il s'est un peu flétri au soleil. Si vous vouliez attendre un moment, j'irois vous en faire un tout frais de jasmin, de violette & de chevre-feuille. J'en ai par buissons dans mon jardin.

Eugénie. Tu sais le rosier qui fleurit sous mes fenêtres? tu peux y prendre toutes les roses épanouies d'aujourd'hui.

Cecile. Eh bien, voulez-vous?

Le Prince (attendri). Quoi! vous auriez cette bonté, mes charmantes enfans! Mais, non, je vous remercie. Le plaisir de causer avec vous, me touche plus que toutes les fleurs de l'univers.

Cecile. Il me vient une pensée, mon jeune Officier. Vous savez peut-être comment on doit s'y prendre pour sortir avec honneur de son régiment. Ne pourriez-vous pas nous donner un bon conseil, pour en tirer honorablement notre papa?

Eugénie. Oh! si vous pourriez nous le dire, nous vous donnerions de bon cœur tout ce que nous possédons.

Didier (qui s'est amusé jusqu'à ce moment à jouer avec la dragonne de l'épée du Prince, & à considérer attentivement son chapeau, son uniforme, & toute sa personne). Oui, si vous savez nous faire rendre notre papa, mes timbales, mon esponton, ma giberne, tout cela est à vous.

Cecile. (d'un air mystérieux). Et moi, je vous donnerois de

de moi-même ce que vous vouliez me prendre tout-à-l'heure.

Le Prince. Tant de biens à la fois ! Ah ! croyez que si je savois un moyen.....

Eugénie (*tristement*). Vous n'en savez donc pas ? Ainsi nous ne faisons que vous affliger, de ne pouvoir nous aider à sortir de peine.

Cecile. Oh ! je ne lâche pas sitôt prise. Le Prince, Colonel du Régiment, doit passer ici près. Eh bien, nous trois, avec mon petit frere & ma plus jeune sœur, nous irons nous jetter à ses pieds, nous nous attacherons à ses habits, & nous ne nous releverons pas avant qu'il nous ait accordé notre demande.

Eugénie. Oui, ma sœur. Il verroit nos larmes ; il entendroit nos vœux & nos prieres : nous lui dirions combien notre papa a été malade cet hiver, combien il est foible encore, & tout ce que nous aurions à souffrir de nons en séparer. Croyez-vous qu'il fût assez cruel pour nous renvoyer impitoyablement ?

Le Prince. Non, je ne puis le croire ; mais il ne doit venir nous joindre qu'à l'entrée de la campagne. Par bonheur, le Prince son fils suit le régiment en qualité de Volontaire.

Didier (*qui l'a toujours regardé avec un air pensif*). De Volontaire ?

Le Prince. Oui, pour apprendre sous les yeux de son pere le métier de la guerre. Je puis vous répondre qu'il s'intéressera vivement en votre faveur.

Eugénie. Etes-vous bien avec lui ?

Le Prince (*en souriant*). Oui, lorsque j'ai fait mon devoir.

Eugénie. Ah ! de grace, parlez-lui pour mon papa. Qu'il le conserve à une famille qui ne vit que par lui. Vous-même, Monsieur, cherchez à adoucir son service ; & s'il est malade, ou blessé....

(*Les sanglots l'interrompent.*)

Cecile. Blessé ? N'attendez pas qu'il le soit. S'il y a un sabre levé sur sa tête, courez vous mettre au devant du coup.

Le Prince (*à part*). Que j'ai de peine à me déguiser plus long-tems ! (*Haut*). Non, tendres & nobles petites ames, ne craignez rien pour ses jours ; j'en réponds sur ma vie.

Eugénie (essuyant ses larmes). Je puis donc compter sur vous! Ah! que vous me charmez! Ne nous oubliez pas pour cela auprès du Prince. Qu'il nous renvoie bientôt notre papa!

Cecile. Dites-lui que toute une couvée naissante a besoin encore des aîles de son pere pour se fortifier. Dites-lui qu'une petite fille de sept ans lui souhaite toutes sortes de bonheur, s'il lui rend un pere qu'elle aime, & dont elle a besoin.

Eugénie. Nous vous quittons sur cette douce espérance. J'aurois encore mille choses à vous dire: mais votre cœur vous les dira. Notre papa nous attend peut-être; & nous devons le perdre demain.

Le Prince. Allez, allez, mes cheres enfans; mais daignez accepter quelque marque légere de ma reconnoissance, pour l'agréable demi-heure que je viens de passer avec vous. Tiens, ma douce Eugénie, prends cette bague. (*Il en tire une de son doigt.*) Elle est trop large pour toi; mais un Jouaillier la mettra à son point.

Eugénie (refusant la bague). Non, non, Monsieur, on seroit peut-être mécontent de moi à la maison; & sur-tout à la veille de perdre mon papa, je ne voudrois, pour rien au monde, avoir le moindre reproche à mériter de sa part.

Le Prince. Il faut absolument que tu la prennes. Je me charge de tout auprès de lui, lorsqu'il viendra au régiment.

(*Il la lui fait accepter*).

Eugénie. Eh bien, il vous la reportera, s'il trouve mauvais que je l'aie reçue. S'il n'en est pas fâché, je ferai bien-aise de m'honorer toute ma vie de votre souvenir.

Cecile (prenant la main d'Eugénie). Allons, ma sœur; il est tems de nous retirer.

Le Prince. Et toi, Cecile, est-ce que tu serois fâchée de te souvenir de moi? Tiens, ma chere enfant, voici un étui de cuivre doré, avec une pierre de composition.

Cecile (le regardant). Il n'y a que vos paroles de fausses dans tout cela. Je suis sûre que c'est de l'or, & un véritable diamant. Je n'en veux pas. Vous avez pris cela dans quelque pillage. Mon papa est aussi Capitaine que vous, & il n'a pas de ces cadeaux à faire. Il n'a jamais rien pillé, lui.

Le Prince. Sois tranquille. Il n'y a pas là plus de sang qu'à

qu'à mon épée. Des bijoux me feroient inutiles à la guerre. Si tu ne veux pas accepter celui-ci, garde-le-moi jusqu'à mon retour.

Cecile. A la bonne heure.

Le Prince. N'aurois-tu pas un baiser à me donner pour mes sûretés ?

Cecile. Non, non ; vous avez entendu mes conditions. Pas à moins.

Le Prince. Eh bien, je vais faire tous mes efforts pour le gagner.

Cecile. Je vous le garde jusqu'à ce moment. Viens avec nous, mon frere.

Didier. Allez d'abord ; je vais vous suivre. J'ai quelque chose à dire en secret à cet Officier.

Le Prince. Je suis à toi dans l'instant, mon petit ami.

L'Officier qui s'est éloignée dans le cours de la Scene, revient auprès du Prince, lui remet un porte-feuille, & s'entretient tout bas avec lui.)

Cecile (bas à Didier). Est-ce que tu veux en avoir aussi ton cadeau ?

Eugénie (bas à Didier). Fi donc ! mon frere. Je te croyois trop fier pour cela.

Didier. Fi ! mes sœurs, d'avoir eu de moi cette pensée. J'ai quelque chose de bien autrement important à lui demander.

Cecile. Si j'avois le cœur de me divertir, je rirois de l'air de gravité que tu prends pour traiter ton affaire d'importance.

Didier. Et toi, si tu n'étois pas ma sœur, tu me le paierois cher de m'avoir soupçonné d'escroquerie.

Cecile. (s'éloignant avec Eugénie). Songe à te bien tirer de tes grandes affaires.

SCENE VII.

Le Prince, L'Officier, Didier.

Le Prince. Je suis fort aise, mon cher Didier, que tu veuilles rester avec moi. Nous n'avions pas assez bien fait connoissance. On vient de me dire que ma voiture n'est pas encore prête. Ainsi nous avons quelques instans à causer ensemble.

Didier.

Didier. Tant mieux. Mais ne vous imaginez pas que je reste pour avoir quelque chose de vous.

Le Prince. Comment donc ?

Didier. C'est que vous avez fait un cadeau à mes deux sœurs, & vous pourriez penser....Mais, je vous le proteste, je ne prends rien, rien, absolument rien.

Le Prince. Et par malheur aussi, je n'ai rien de plus à t'offrir.

Didier. C'est un bonheur que cela. Nous ne serons tentés ni l'un, ni l'autre.

Le Prince (bas à l'Officier.) J'aime à lui voir une ame aussi élevée ! Que sa figure a de franchise & de noblesse !

Didier. Je n'ai qu'une question à vous adresser.

Le Prince. Voyons ce que c'est, mon ami.

Didier. Vous m'avez dit tout-à-l'heure que le fils du Prince marchoit comme Volontaire. Qu'est-ce donc qu'un Volontaire ?

Le Prince. C'est un Soldat libre, qui n'a aucun grade dans le régiment, qui peut se reposer ou combattre, partir ou rester, comme il lui plaît.

Didier. Oh ! si j'y allois, moi, ce seroit pour me battre. J'aurois bien du plaisir à être Volontaire sur ce pied-là.

L'Officier. Mais il faut qu'un Volontaire ait de l'argent. En as-tu, mon petit ami ?

Didier. Tu ? tu ? Je n'aime pas cela, Monsieur. Mon papa est Capitaine, & je suis fait pour l'être comme lui.

Le Prince. C'est que nous te regardons déjà comme notre camarade.

Didier. Ah ! tant mieux. Tutoyez-moi maintenant tant que vous voudrez. Mais vous parlez d'argent ? Le Roi n'en a-t-il pas assez ? Et n'est-il pas obligé de nourir ceux qui le servent ?

Le Prince. Oui ; mais un Volontaire n'a pas de service réglé. Ainsi, il est juste qu'il s'entretienne à ses dépéns.

Didier (frappant du pied la terre). Ah ! que me dites-vous ? Tant pis. Mais si je ne demandois que du pain de munition & de l'eau ? Si je priois le régiment de me recevoir à la place de mon papa ?

Le Prince. Pauvre enfant ! comment figurerois-tu à la tête d'une Compagnie ? Il faut de l'expérience & de la représentation,

Didier. Si je n'en ai pas assez pour commander, j'en aurai

aurai assez pour obéir. Qu'on me fasse commencer par où l'on voudra, pourvu que je serve.

Le Prince. Serois-tu seulement en état de suivre la marche ?

Didier. J'irois tant que je pourrois ; & quand je serois rendu, on me jetteroit dans un fourgon de bagage, où je marcherois avec l'artillerie, à cheval sur un canon. Auriez-vous peur que je restasse en maraude ? Oh ! je saurois bientôt vous ratrapper.

Le Prince. Mais si tu servois à la place de ton pere, il faudroit toujours te séparer de lui.

Didier. Et ne comptez-vous pour rien ma joie de le rendre à mes sœurs, & à maman, & d'assurer le repos de sa vieillesse ? Il me semble que le Roi ne perdroit pas au change. Mon papa, malheureusement, ne sera bientôt plus en état de servir ; & moi, dans peu d'années, je puis être tout ce qu'il a été. La guerre est ma folie. Je sais toutes les chansons grenadieres, & je leur fais des accompagnemens sur mon tambour. Tenez, en voici un recueil, je vous le donne. Je n'en ai plus besoin, je le sais par cœur.

Le Prince. Oh ! que tu me ravis ! je veux t'en donner un autre à mon tour.

(*Il ouvre son porte-feuille, & en tire des papiers.*)

Didier. Pour une chanson, je puis la recevoir.

Le Prince. Tiens, en voici d'abord une pour ton pere.

Didier. Mon papa ne sait plus chanter. Il n'aime que la musique du canon.

Le Prince. N'importe. Je suis sûr que vous aurez du plaisir tous deux, rien qu'à la lire seulement. Celle-ci est pour toi.

Didier (*sautant de joie.*) Ah ! grand merci. Voyons si je la sais.

Le Prince. Non ; tu la liras quand nous serons partis. (*Il met les deux papiers ensemble & les lui donne.*) Mets cela dans ta poche, & prends bien garde à le perdre. Adieu, mon petit ami, songe que je retiens pour mon camarade.

Didier (*lui saute au cou, le serre, et l'embrasse*). Oui, oui, je le suis. Je vous aimerai toujours. Je veux, à ma premiere bataille, combattre à votre côté.

L'Officier. Nous allons t'annoncer d'avance au régiment.

Didier. Parlez lui bien de moi, je vous en prie. Oh ! comme je vais me dépêcher de grandir !

Le

Le Prince (en s'éloignant, à l'Officier). Je sens combien le cœur de leur pere doit saigner de quitter de si aimables enfans. Retirons-nous un peu à l'écart pour observer celui-ci, & jouir de ses premiers transports.

(Ils entrant dans le bosquet. Didier les suit de l'œil, jusqu'à ce qu'ils soient un peu éloignés.)

SCENE VIII.

Didier (agité, tantôt s'assied sur un tronc d'arbre, tantôt se leve et se promene). A quoi pense-t-il de vouloir faire chanter mon papa? *(Il tire les papiers de sa poche).* Ha, ha! celle-ci est cachetée. Il faut qu'il y ait quelque drôlerie. Voyant toujours la mienne. *(Il l'ouvre.)* Cela ne m'a pas trop l'air d'une chanson. Les mots vont tout du long de la ligne. *(Il lit.) Bon pour cent louis d'or que le Trésorier de ma maison....*Je ne connois point d'air qui puisse aller sur ces paroles *(Il continue.) Payera au porteur de ce billet.*

PRINCE CHARLES.

Il s'est moqué de moi en me donnant cela pour une chanson de guerre. Il n'y a que des paroles d'argent. Il faut qu'il se soit trompé. Courons après lui *(Il se met à courir en criant :)* Monsieur l'Officier, Monsieur l'Officier!

SCENE IX.

M. de Gerville (avec un visage abattu, et marchant avec peine). Mde. de Gerville, Eugénie, Cecile, Didier, Marianne (tenant son pere par la main). Fréderic (dans le bras de sa mere).

M. de Gerville. Où est-il? où est-il? *(Il apperçoit Didier).* Mon fils, où donc est le Prince?

Didier (regardant autour de lui). Je n'ai pas vu le moindre Prince, mon papa.

Cecile. Ce joli Monsieur qui causoit avec nous.

Eugénie. Celui qui m'a donné cette bague. Il n'y a qu'un Prince, dit mon papa, qui m'ait pu faire un si beau présent.

Didier. (d'un air dépité). Etourdi que je suis, de ne l'avoir pas reconnu!

Eugénie.

Eugénie. O l'excellent jeune homme !

Cecile. Si bon ! si familier ! O mon joli petit étui ! je te garderai toute ma vie.

M. de Gerville. Il y a-t-il long-tems qu'il s'en est allé ?

Didier. Tout-à-l'heure. Je courois après lui, lorsque vous êtes venu.

M. de Gerville. Par bonheur, je le joindrai demain dans la ville prochaine ; & je pourrai lui exprimer toute ma reconnoissance. Je suis pourtant fâché qu'il ne loge pas cette nuit chez nous. N'en auriez-vous pas été charmés, mes enfans ?

Didier. Oui, mon papa. Il m'appelle déjà son camarade.

Cecile. Oh moi ! quoique je l'aime, je suis bien-aise qu'il s'en soit allé. Nous n'aurions pu vous caresser à notre aise devant lui.

Mde. de Gerville. Cecile a raison. Je n'aurois pas été libre de mêler mes larmes avec les vôtres, mes chers enfans. Il auroit fallu étouffer nos soupirs.

M. de Gerville. C'est pour cela que je l'aurois encore souhaité. La violence que vous auriez faite à votre douleur, m'eût donné la force de retenir la mienne ; & puisqu'il faut que je vous quitte....

Marianne (prenant des deux mains celle de son pere, & la baisant). Oh ! ne parle pas de nous quitter, mon papa !

(Le petit Fréderic s'écarte du sein de sa mere, & tend ses bras vers son pere, qui le prend à son cou, & l'embrasse.)

M. de Gerville. Chers enfans ! peut-être n'est-ce pas pour long-tems que je vous laisse. La paix ne doit pas être éloignée. Elle est l'objet de tous les vœux de notre Roi bienfaisant. Oui, je l'espere, je reviendrai bientôt auprès de vous.

Mde. de Gerville. Mais tu pars ; & en attendant qui nous consolera de ton absence ?

Eugénie. Que je lui rendrois avec plaisir sa bague, pour qu'il vous laissât avec nous !

Cecile. Et moi donc, son étui !

Didier. Et moi, son papier de louis d'or ! Tenez, mon papa, voyez ce qu'il m'a donné pour une chanson.

(Il lui remet le papier.)

M. de Gerville (rendant Fréderic à sa mere). Voyons donc ce que c'est, *(Il lit, joignant ses mains.)* Quelle bonté dans ce jeune Prince, & quelle maniere noble d'obliger ! Il t'a

donné

donné un mandat que ſon pere lui avoit remis ſans doute pour ſes plaiſirs.

Didier. Quoi ! il m'auroit attrapé ! Rendez-lui de ma part ſon argent. Mais ce n'eſt pas tout ; il m'a donné auſſi une chanſon pour vous.

M. de Gerville. Une chanſon pour moi, Didier ? Tu rêves, mon fils ?

Didier (tirant un papier cacheté de ſa poche). Vous allez voir.

Les Enfans (ſe ſouriant les uns aux autres). Une chanſon ! une chanſon !

(*Ils ſe preſſent d'un air de curioſité autour de leur pere.*)

M. de Gerville. Ciel ! le cachet du Roi. (*Il ouvre le paquet d'une main tremblante, jette les yeux ſur les premieres lignes, & s'écrie :*) O ma chere femme ! mers chers enfans ! réjouiſſez-vous, réjouiſſez-vous.

Mde. de Gerville. Pourvu que tu reſtes, Il n'y a que cela dont je puiſſe me réjouir.

(*Il reprend la lettre.*)

Laiſſez-moi la lire toute entiere.

(*Tous ſe preſſent à ſes côtés dans un profond ſilence.*)

(*Il lit quelques lignes.*)

O l'excellent Roi !

(*Il continue.*)

Non, ce'ſt trop. Dans un ſonge, où mon imagination exaltée eût formé les plus brillantes chimeres, je n'aurois jamais eſpéré rien de ſi flatteur.

Mde. de Gerville. Je meurs d'impatience, mon ami.

Eugénie. Qu'eſt-ce, mon cher papa ?

Cecile. Que vous nous tenez en peine !

Didier. Voyon donc votre chanſon, à vous.

Marianne. Papa, mon papa, eh bien ?

(Tous enſemble)

M. de Gerville (ſe jettant au cou de ſa femme). Tu me gardes, ma chere femme. (*Il ſe baiſſe, & ramaſſe dans ſes bras tous ſes enfans.*) Je ne vous quitte plus, mes chers enfans.

(*Il ſe rejette ſur le ſein de ſa femme, qui poſe à terre la petit Fréderic.*)

Oui, oui ; lis toi-même.

Mde. de Gerville (à demie evanouie). Je ſuis tout tremblante. Je ne ſaurois.

(*Les enfans ſautent tous les uns autour des autres, ſerrent leur pere & leur mere, baiſent leurs habits, frappent dans leurs mains,*

mains, & font éclater leur joie par tous les transports imaginables.

Nous gardons notre papa ! nous gardons notre papa.

M. de Gerville. Oui, vous me gardez, & sans que je quitte absolument le service. D'une maniere si honorable !

Mde. de Gerville (se ranimant). Et comment, comment, mon ami ?

M. de Gerville. Le Roi, touché de ma maladie, me dispense de cette campagne. Mais, (ce sont ses paroles) pour me récompenser de mes glorieux services, il m'accorde le Gouvernement d'une Citadelle, avec le titre de Colonel.

Mde. de Gerville. Quoi ! mon ami !....

Eugénie. O joie sur joie !

Cecile. Aussi, mon cher papa, il n'y a pas d'homme comme vous dans le monde.

Didier. Et vous voilà Colonel !

M. de Gerville. Je vais donc être pleinement heureux pour le premier moment de ma vie. (*A Mde. de Gerville.*) Me le pardonneras-tu, ma chere femme ? Je n'avois pourtant fait aucune démarche pour avoir mon congé.

Mde. de Gerville. Va, je te connoissois. J'ai pris ce soin pour toi.

Eugénie. Ah ! le méchant papa ! Si maman & le Roi n'avoient pas songé à nous plus que lui !...

Cecile. Vous nous aviez donc trompés ? Ce n'est pas bien, au moins.

M. de Gerville. Vraiment, oui. Mais que voulez-vous ? Une mauvaise honte de Soldat ! Hélas ! cependant je n'aurois pu rendre à mon pays des services bien longs & bien utiles. Je le sens trop, mon corps n'est plus en état de supporter le poids des armes.

Mde. de Gerville. Et tu m'aurois porté la morte dans le cœur ; tu aurois réduit ces innocentes créatures à l'état d'orphelin, si la Providence n'en avoit pas mieux disposé pour nous & pour toi ! Allons, tout est pardonné. Mais où retrouver le généreux Prince ? Que je voudrois le remercier, & le retenir cette nuit auprès de nous !

Didier. Nous allons courir sur tous les chemins.

M. de Gerville. Allez, allez. Que je souffre de ne pouvoir vous suivre !

Cécile. Il aura maintenant trois braisers pour un.

(Les enfans se disposent à courir. Le Prince s'élance du bosquet.)

SCENE

SCENE X.

Le Prince, L'Officier, M. de Gerville, Mde. de Gerville, Eugénie, Cecile, Didier, Marianne, Fréderic.

Le Prince (saisissant Cecile). Je te prends au mot.
(Il embrasse Cecile trois fois.)

Eugénie & Didier. Le prince ! le Prince !

Cecile (un peu décontenancée). Vous m'avez presque fait peur avec vos baisers.

M. de Gerville. O mon digne Prince! comment vous exprimer ma reconnoissance !

Mde. de Gerville. Mes enfans & moi, comment vous remercier ! Vous me rendez un époux, & vous leur rendez un pere.

Le Prince. Tous ces bienfaits sont de notre juste Monarque. Je n'ai fait que solliciter son choix, pour être l'instrument de ses graces. Privé de l'espérance de profiter, sous les yeux de M. de Gerville, de ses exemples & de ses leçons, j'ai voulu du moins adoucir mes regrets, en venant porter le bonheur dans le sein de sa respectable épouse, & de ses aimables enfans. C'est une joie que je n'oublierai jamais.

(Il tend la main à M. de Gerville, qui la serre, & la baise.)

M. de Gerville. Il faut avoir la bonté de votre cœur, pour vous réjouir du bonheur d'une petite famille qui vous est si étrangere.

Mde. de Gerville. Vous avez fait de si riches cadeaux à mes enfans !

Eugénie. Je rougis d'avoir accepté cette bague. Je ne la croyois pas si précieuse.

Le Prince. C'est qu'elle s'est embellie dans tes mains. Je ne la reconnois plus.

Cecile. En ce cas-là, je ne vous parlerai pas de votre étui.

Didier. Pour moi, je vous rends votre chanson. Ce n'est pas apparemment celle que vous vouliez me donner ?

Le Prince. Excuse ma méprise; mais puisqu'elle est faite, mon pere a si généreusement fourni à mon équipage, que je puis bien me charger de celui d'une jeune Enseigne.

Didier. Enseigne ? Est-ce dans votre Compagnie ?

Le Prince. Oui, mon petit ami.

Didier. Ah ! que je ſuis aiſe ! Je ſerai auprès de vous, & le nom de mon pere ne ſe perdra pas dans le régiment.

M. de Gerville. Vous nous accablez de tant de graces ! M'en refuſeriez-vous une bien touchante pour mon cœur ?

Le Prince. C'eſt moi qui vous ſupplie de me l'accorder, en vous demandant cette nuit un aſyle pour mon compagnon de voyage & pour moi ; *(M. & Madame de Gerville s'inclinent d'un air reſpectueux)* pourvu cependant que Cecile n'en ſoit pas fâchée.

Cecile. Oh ! puiſque vous n'emmenez pas notre papa, reſtez tant que vous voudrez.

Eugénie. J'eſpere qu'au moins à préſent vous mangerez de mes fraiſes ?

Cecile. Vous nous les rendrez auſſi douces, que vous avez failli nous les rendre ameres.

Didier. Oui, mon Prince, venez-en manger chez nous, en attendant que je me ſois aſſez diſtingué pour mériter d'en aller manger ſous votre tente.

GEORGE ET CECILE.

GEORGE, petit orphelin étoit élevé dès ſes premieres années dans la maiſon de M. & Mde. Everard. A leurs ſoins généreux, & à leur vive tendreſſe, on les auroit pris pour ſes véritables parens. Ces dignes époux n'avoient qu'une fille, nommée Cecile ; & les deux enfans, a-peu-près du même âge, s'aimoient de la plus douce amitié.

Dans une riante matinée de l'automne, George, Cecile, & Lucette, leur jeune voiſine, alloient ſe promenant à petits pas, ſous les arbres du verger. Les deux petites filles, dont la moins âgée (c'étoit Cecile) comptoit à peine ſes huit ans accomplis, ſe tenant les bras entrelacés, avec cet aimable abandon, & ces graces ingénues de l'enfance, eſſayoient de chanter une jolie romance qui couroit tout nouvellement dans le pays. George, en ſe balançant, répétoit l'air ſur ſon flageolet, & marchoit à reculons devant elles.

Que de jeux innocens ſe ſuccéderent dans cette heureuſe matinée ! Cecile & Lucette, au milieu de leur ébats, jetterent un regard d'appétit ſur les pommiers. On venoit d'en faire

faire la récolte. Quelques pommes cependant, de loin en loin oubliées, pendoient aux branches; & le vermillon dont elles étoient colorées, invitoit la main à les cueillir. George s'élance, grimpe lestement au premier arbre; & perché sur sa cime, il jettoit tous les fruits qu'il pouvoit atteindre à ses deux petites amies, qui tendoient leur tablier pour les recevoir.

Le sort voulut que deux ou trois des plus belles pommes tombassent dans celui de Lucette; & comme George étoit le garçon le plus beau, & sur-tout le plus poli du village, Lucette s'enorgueillit de ce partage, comme d'une préférence décidée.

Avec des yeux où brilloit une joie insultante, elle fit remarquer à Cecile la grosseur & la beauté de ses fruits, & laissa tomber sur les siens un regard dédaigneux. Cecile baissa la vue; & prenant un air grave, elle garda le plus morne silence pendant tout le reste de la promenade: ce fut en vain que, par mille amitiés, George essaya de lui rendre son sourire, & son charmant petit babil.

Lucette les quitta sur le bord de la terrasse; & George, avant de rentrer à la maison, dit à Cecile: Qui te rend donc si fâchée contre moi, Cecile? Tu n'es sûrement pas offensée de ce que j'ai jetté du fruit à Lucette? Tu le sais bien, Cécile, je t'ai donné toujours la préférence. Tout-à-l'heure même je le voulois encore; mais je ne sais par quelle méprise j'ai lâché les pommes que je te destinois dans le tablier de Lucette. Pouvois-je ensuite les lui retirer? là, voyons. Et puis je pensois que Cecile étoit trop généreuse pour remarquer cette bagatelle. Ah! tu verras bientôt que je ne voulois pas te fâcher.

Eh! Monsieur George, qui vous dis que je sois fâchée? Quand Lucette auroit eu des pommes six fois plus grosses que les miennes, que me fait cela? Je ne suis point gourmande, Monsieur, vous savez bien que je ne le suis pas Je n'y aurois seulement pas fait attention, sans les regards impertinens de cette petite fille. Je ne puis les supporter; je ne le veux pas; & si vous ne tombez sur l'heure à mes genoux, je ne vous pardonnerai jamais.

Oh! je ne puis faire cela, répondit George, en portant doucement la moitié du corps en arriere; car ce seroit avouer une faute que je n'ai jamais commise. Je ne suis point un diseur de mensonges; &, j'ose le dire, c'est bien mal à vous, Mademoiselle Cecile, de ne pas m'en croire.

Bien

Bien mal à moi ! bien mal à moi ! Vous n'avez pas besoin de me dire des injures, M. George, parce que Mademoiselle Lucette est dans vos bonnes graces ; & le saluant d'une inclination de tête ironique, sans le regarder, Cecile entra dans le sallon, où le couvert étoit déjà mis.

Ils continuerent de se bouder l'un l'autre pendant tout le repas. Cecile ne but pas une seule fois à dîner, car il auroit fallu dire : A ta santé, George ! Et George, à son tour, étoit si pénétré de l'injustice de Cecile, qu'il voulut aussi conserver sa dignité.

Cependant Cecile étudioit, du coin de l'œil, tous ses mouvemens ; & ayant rencontré une fois ses regards qui se portoient sur elle à la dérobée, elle détourna les siens. George, croyant que c'étoit par mépris, affecta un air serein, & se mit à manger comme s'il avoit eu de l'appétit.

On venoit de servir le fruit au dessert, lorsque, par malheur, Cecile, un peu hors d'elle-même, répondit assez légérement à sa mere qui l'interrogeoit pour la seconde fois. M. Everard lui ordonna de sortir aussi-tôt du sallon. Cecile obéit, en fondant en larmes ; & se retirant d'un pas incertain & silencieux, elle alla cacher sa douleur au fond du berceau. C'est alors que le cœur gonflé de soupirs, elle se repentit de s'être brouillée avec George ; car dans ces tristes circonstances, il avoit coutume de la consoler, en pleurant avec elle.

George, resté à table, ne put se représenter Cecile désolée, sans ressentir, comme elle, ses douleurs.

A peine lui eut-on donné deux pêches, qu'il chercha le moyen de les glisser secretement dans sa poche pour les lui porter. Mais il craignoit toujours qu'on ne s'en apperçut. Il avançoit & reculoit sa chaise ; il avoit à tout moment quelque chose à chercher à terre. Le joli petit Lindor ! s'écria-t-il, en faisant semblant de rire, & prenant une pêche, tout prêt à la cacher : Ah papa ! ah maman ! voyez donc comme il joue avec Raton !

Ho, ho ! ils ne se mangeront ni l'un ni l'autre, répondit M. Everard, en se retournant tout-à-coup : & George décontenancé, avoit déjà remis sa pêche sur la table.

Cependant Mde. Everard, après avoir joui pendant quelques minutes de toutes les graces de son embarras, fit signe des yeux à son mari de détourner un peu la tête, ce qu'il fit presque au même instant, pour cacher un léger sourire qui échappoit à sa gravité.

Mais

Mais George qui craignoit encore une surprise, en usant de ce moyen, imagina un autre stratagéme. Il prit une pêche, qu'il serra dans le creux de ses deux mains, puis il la porta & reporta plusieurs fois à sa bouche, en affectant de faire à ses dents autant de bruit & d'exercice que s'il la mangeoit réellement. Ensuite, tandis que d'une main il posoit adroitement celle-là dans un creux qu'il avoit fait à sa serviette entre ses genoux, de l'autre main il prit la seconde, pour laquelle il recommença la même opération, avec autant de succès.

Il y avoit déjà long-tems que M. & Mde. Everard ayant oublié George, avoient repris leur entretien; & George ne se doutoit seulement pas qu'on parlât devant lui. Il se leva de table, transporté de joie. Il fredonna l'air de sa petite chanson. Il imitoit même tous les miaulemens d'un matou, qu'un petit berger du village lui avoit appris à contrefaire, lorsque Mde. Everard l'interrompit, un peu fâchée: Hé, mais! George, lui dit-elle avec douceur, si ma conversation vous ennuie, ne pourriez-vous pas aller chanter dans le jardin? George rougit, baissa les yeux, & fut si troublé de cette apostrophe imprévue, qu'il recommença par trois fois à plier sa serviette. Mais tout-à-coup feignant de vouloir punir Raton qui alloit mordre Lindor, il le poursuivit du côté de la porte du jardin, que Cecile, en sortant, avoit laissée entr'ouverte. Raton s'esquiva par cette ouverture, & George s'élança après lui.

George, George, où allez-vous courir encore? George s'arrêta tout court. Ma petite maman, dit-il en élevant la voix & posant en-dehors l'oreille contre la porte: C'est que je vais faire un tour de jardin. Vous le voulez bien, n'est-ce pas, ma petite maman? Et comme on tardoit à lui répondre, il ajouta d'un ton suppliant: O ma petite maman! je serai bien sage, bien sage. En ce cas-là, répondit Mde. Everard, je vous le permets. Allez.

Qui pourroit se représenter l'excès de sa joie? Il en étoit si enivré, que le pied lui glissa dans sa course. Heureusement les pêches ne furent point endommagés de la chûte. Il se releva en bondissant, & courut chercher Cecile dans tout le jardin.

Lorsqu'il arriva sous le berceau, l'humeur de Cecile étoit adoucie. Assise dans une attitude de tristresse & de repentir, elle se trouvoit bien malheureuse: elle avoit offensé les trois meilleurs

meilleurs amis qu'elle eût au monde, George & ses dignes parens.

Cecile, ma chere Cecile, s'écria George, en se précipitant à ses genoux, je t'en conjure, soyons amis. Je te demanderois pardon de t'avoir offensée ce matin, si réellement j'en avois eu la pensée. Si tu le veux, Cecile, je le veux aussi. Le veux-tu, Cecile ? Grace ! grace ! & soyons amis. Tiens, Cecile, voici mes pêches ; je n'aurois jamais pu les manger, voyant que tu n'en avois pas.

Ah ! mon cher George, répondit Cecile, en lui serrant la main, & en pleurant sur son épaule, que tu es un aimable garçon ! Certes, ajouta-t-elle en sanglottant, un ami dans le malheur, est un véritable ami ! Mais je ne veux pas accepter tes pêches. Je serois bien à plaindre, si tu pouvois soupçonner que je me suis fâchée ce matin à cause des pommes. Tu ne le penses pas, n'est-il pas vrai ? Non, George, c'étoit le coup-d'œil insolent de cette petite orgueilleuse. Mais je ne m'embarrasse guere d'elle à présent, je t'assure. Me pardonnes-tu, continua-t-elle, en essuyant avec son mouchoir une de ses larmes qui venoit de tomber sur la main de George ? Je sais bien que j'aime à te tourmenter quelquefois ; mais garde tes pêches, garde-les, je n'en veux pas.

Eh bien, Cecile, tu me tourmenteras tant qu'il te plaira, interrompit George. C'est pourtant une chose que je ne permettrai jamais à une autre, entends-tu bien ? Mais pour tes pêches, je ne les mangerai pas Cecile ; je l'ai dit, & je n'en aurai pas menti.

Ni moi non plus, je ne les mangerai pas, repliqua Cecile, en les faisant voler par-dessus la haie. Je ne puis supporter l'idée d'avoir accommodé une querelle par intérêt ....Mais à present que nous sommes amis, George, que je serois heureuse, si je pouvois obtenir de maman qu'elle me permit d'aller lui demander pardon !

Oh ! j'y vole, Cecile ! s'écria George déjà loin du berceau, & je lui dirai que c'est moi qui t'avois brouillé l'esprit par une tracasserie.

Il réussit au-delà de ses vœux. Eh ! quelles fautes n'auroit-on pas excusées, en feveur d'une si tendre & si généreuse amitié !



COUPLET

COUPLET

Chanté par Caroline, la veille de Sainte Therese, jour de son Anniversaire, & de la Fête de sa Maman.

Air : *Avec les jeux dans le village.*

QUAND le sort, au jour de ta fête,
   Me fit naître pour ton bouquet,
Il voulut faire un coup de tête ;
   Maman, j'ai surpris son secret.
Je suis la plante fortunée,
   Qui, pour toi, cherchant à fleurir,
Doit te présenter, chaque année,
   De nouveaux boutons à cueillir.

L'ESPRIT DE CONTRADICTION.

Madame de Cellieres, Henriette sa fille.

Henriette.

NON, maman, j'aimerois mieux achever cette bourse.

Mde. de Cellieres. Mais, ma fille, Caroline seroit certainement plus flattée de recevoir le sac à ouvrage. Tu sais combien le tien lui a paru joli? & celui-là est sur le même modèle.

Henriette. Malgré cela, maman, je suis sûre que la bourse lui fera encore plus de plaisir.

Mde. de Cellieres. A la bonne heure; mais sera-t-elle achevée? Il faut bien des tours encore pour la finir, au lieu qu'il n'y a plus rien à faire au sac à ouvrage, que d'y passer

 ces

ces rubans. Tu ne voudrois pas manquer d'apporter à ta cousine un petit présent au jour de sa fête?

Henriette. Oh! pour cela non. Mais vous verrez, maman, la bourse sera bientôt achevée.

Mde. de Cellieres. Fais bien tes réflexions. Ton pere doit partir à quatre heures précises; & celle qui n'aura pas achevé son ouvrage, n'ira pas avec lui.

Henriette. C'est à cinq heures, maman, & non à quatre.

Mde. de Cellieres. Henriette, Henriette, ne te corrigeras-tu jamais de ce vilain défaut, de vouloir toujours savoir les choses tout autrement qu'on ne te les a dites?

Henriette. Mais, maman, quand je suis sûre que mon papa ne doit partir qu'à cinq heures?

Mde. de Cellieres. Eh bien! nous verrons qui aura le mieux entendu. Je te conseille toujours, en amie, de te tenir prête pour l'heure que je te dis.

Henriette. Oh! je le serois même pour ce tems-là. Tenez, voyez-vous, c'est presque fini. J'avancerois encore d'un quart-d'heure, si j'allois travailler là bas sous le berceau.

Mde. de Cellieres. Et pourquoi donc?

Henriette. C'est que j'y verrois beaucoup mieux.

Mde. de Cellieres. Mais c'est du tems que tu vas perdre à aller & à revenir.

Henriette. Oh! ne craignez pas, je le regagnerai. La besogne en ira cent fois plus vîte.

Mde. de Cellieres. Comme tu voudras, ma fille; mais souviens-toi que je t'ai avertie de ce qui peut t'arriver.

Henriette. Soyez tranquille, maman, je réponds de tout. Je vais courir à toutes jambes.

Elle y courut en effet, & si vîte, qu'elle arriva toute essoufflée. Il lui fallut près d'un demi-quart-d'heure pour reprendre haleine. Ses mains étoient toutes tremblantes de l'agitation de sa course; & son aiguille enfiloit une maille pour une autre. Enfin, elle acheva de se remettre; & il faut convenir qu'elle poussa vigoureusement son travail. Cependant, malgré toute sa diligence, il sembloit s'étendre & s'allonger sous ses doigts. Sa mère, qui craignoit toujours pour elle, vint la trouver.

Mde. de Cellieres. Eh bien, Henriette, où en sommes-nous? As-tu achevé?

Henriette. Non, pas encore, maman. Aussi n'est-il pas cinq heures.

Mde.

Mde. de Cellieres. Tu as raison; mais il en est quatre. L'horloge vient de sonner.

Henriette. Elle n'a pas sonné, maman. Je le sais bien, moi qui écoutois.

Mde. de Cellieres. Je ne sais donc pourquoi je l'ai entendue, moi. Ton pere va partir.

Henriette. Oh que non; maman; cela ne se peut pas.

Mde. de Cellieres. Cependant on a mis les chevaux; & voilà tes freres & tes sœurs qui sont tout prêts.

Henriette. Oh mon Dieu! que me dites-vous?

Fréderic (qui s'avance). Eh bien, Henriette, où es-tu donc? On n'attend plus que toi.

Henriette. Un moment! un moment!

Fréderic. Quatre heures sont déjà sonnées; & tu sais que mon papa nous a dit à dîner qu'il partiroit à la minute précise, parce qu'à cinq heures & demie il a ici un rendez-vous.

Mde. de Cellieres. Eh bien, ma fille, que t'avois-je dit?

Henriette. Mais, maman....

(Amédée, Victoire, Adélaïde, accourent tous à la fois en criant:)

Henriette! Henriette! Henriette!

Henriette (d'un ton d'impatience). Doucement donc, enfans.

Fréderic. Comment? est-ce que tu n'as pas achevé ta bourse? Tiens, vois le joli petit paysage que je vais porter à ma cousine.

Amédée. Et moi, ce bouquet de fleurs de mon jardin.

Victoire. Et moi, ces nœuds de rubans.

Adélaïde. Et moi, ces jarretieres que je lui ai tricotées. Allons, allons, voici mon papa.

M. de Cellieres. Henriette, nous partons. Tu sais que jamais je ne me fais attendre, mais aussi que jamais je n'attends personne. Si tu es prête, suis-moi, si tu ne l'es pas, tu n'as qu'à rester.

Henriette. Ma bourse n'est pas encore finie. Il ne s'en faut que de quatre ou cinq tours.

M. de Cellieres (faisant signe aux autres enfans de le suivre). Adieu, ma fille. Je me charge de tes complimens pour Caroline.

(Il sort avec Fréderic, Amédée, Victoire & Adélaïde).

Henriette (à sa mere en pleurant). Les voilà partis! Il faut que je reste à me désoler à la maison, moi qui attendois une si grande joie de cette soirée! Ma cousine va recevoir un

cadeau de chacun de mes freres & de mes sœurs: & moi, qui suis l'aînée, je ne suis pas de la fête! Que pensera-t-elle de moi?

Mde. de Cellieres. En effet, c'est fort malheureux, d'autant plus qu'il ne tenoit qu'à toi d'éviter cette disgrace. Je t'avois avertie encore assez à propos. Si, au lieu de t'obstiner à finir ta bourse, tu avois passé des rubans au sac à ouvrage, si tu n'avois pas perdu de tems à courir ici, si tu n'avois pas étourdiment fourré dans ta tête que ton pere ne devoit partir qu'à cinq heures, voilà un chagrin amer que tu te serois épargné. Le malheur est venu; il ne te reste plus qu'à le supporter avec courage.

Henriette. Mon oncle & ma tante, que diront-ils? Ils vont croire que je suis en pénitence, ou que je n'aime pas ma cousine.

Mde. de Cellieres. Tu conviendras qu'ils seroient fondés à le soupçonner.

Henriette. Ah maman! au lieu de me donner des consolations, vous augmentez encore ma peine.

Mde. de Cellieres. Non, ma fille, j'en souffre autant que toi: & je puis la finir, si tu veux.

Henriette. O maman! que vous êtes bonne! Oui, oui, je vais achever ma bourse, & puis nous irons nous deux la porter. Mon oncle, ma tante & ma petite cousine vont être bien agréablement surpris. Ils verront que ce n'est pas ma faute. Voulez-vous que j'envoie chercher une voiture? Je finirai en attendant.

Mde. de Cellieres. Non, ma fille, ce seroit désobéir à ton pere, & te dérober à toi-même le fruit d'une importante leçon. Tu n'iras point d'aujourd'hui chez ta cousine; mais tu peux te rendre encore aussi heureuse que tu l'aurois été par ta visite. J'en ai un moyen sûr à te proposer.

Henriette. Et quel est-il, maman, je vous prie?

Mde. Cellieres. C'est de bien prendre dès ce moment, sur toi-même, de ne plus arranger tout ce qu'on te dit au gré de ta fantaisie; de te défaire sur-tout de cette manie insupportable de contredire sans cesse, en opposant tes folles idées aux conseils des personnes plus sages & plus expérimentées que toi. Je te connois assez de courage pour prendre un parti ferme, & le soutenir.

Henriette. Oh! oui, maman, je le veux, je le veux.

Mde. de Cellieres. Je n'en attendois pas moins de la force de ton caractere. Eh bien, si je te vois persister le reste de

la

la semaine dans ta courageuse résolution, nous irons dimanche prochain chez ta cousine. Nous lui porterons la bourse, & de plus, le sac à ouvrage, pour la dédommager. Elle croira que nous n'avons rétardé de quelques jours, que pour lui faire un cadeau plus digne d'elle, & de notre propre générosité.

Henriette (se jettant dans ses bras). Ah! ma chere maman, que je vous embrasse! Vous me rendez le calme & la joie.

Mde. de Cellieres. Je les sens aussi rentrer dans mon ame. Tu viens de fonder peut-être en ce moment le bonheur de toute ta vie.

CASTOR ET POLLUX.

M. DE Sainval élevoit deux jeunes chiens, qu'il avoit appellés Castor & Pollux, dans l'espérance qu'ils s'aimeroient l'un l'autre, comme les deux héros célèbres dont ils portoient les noms. Mais quoiqu'ils fussent nés de la même mere, qu'ils eussent toujours été nourris ensemble, & traités avec une égalité parfaite, ils ne tarderent pas à manifester un caractere bien opposé.

Castor étoit doux, affable, docile; Pollux, mutin, hargneux & querelleur.

Castor bondissoit de joie, lorsqu'on lui faisoit des caresses; mais il ne trouvoit pas mauvais qu'on caresfât aussi son frere. Pollux, même quand M. de Sainval le tenoit sur ses genoux, trouvoit encore à grogner qu'il adresfât un sourire à Castor, ou qu'il lui fît le signe le plus léger d'amitié.

Lorsque les amis de M. de Sainval se faisoient suivre de leur chien, en lui rendant visite, Castor alloit les joindre, & cherchoit à s'amuser avec eux. Comme il étoit d'un naturel souple & liant, & qu'il avoit les manières très-prévenantes, ses camarades se trouvoient tout de suite à leur aise avec lui. On les voyoit jouer & caracoler ensemble, comme s'ils avoient été amis de College. Le généreux Castor sembloit chercher à faire briller leur grace & leur légéreté, pour leur procurer quelques amitiés de son maître, & les rendre agréables à ses yeux.

Que faifoit Pollux pendant tout ce tems? Il fe tenoit dans un coin, d'où il ne ceffoit d'aboyer contre les étrangers. Quelqu'un d'eux, par malheur, l'approchoit-il de trop près, il lui montroit les dents, & fouvent lui mordoit la queue ou les oreilles. S'il voyoit M. de Sainval en careffer un pour fa gentilleffe, il pouffoit des cris effroyables, comme fi la maifon eût été au pillage.

M. de Sainval avoit remarqué dans Pollux ce caractere odieux; & il commençoit déjà à ne plus l'aimer. Caftor, en revanche, gagnoit tous les jours quelque chofe dans fon affection.

Un jour qu'il étoit à table, il réfolut de les éprouver d'une maniere encore plus décidée qu'il n'avoit fait jufqu'alors.

Les deux freres étoient auprès de lui. Pollux étoit le plus avancé, parce que l'honnête Caftor, pour éviter les querelles, fe faifoit un plaifir de lui céder le pas. M. de Sainval donna à Pollux un morceau de viande fucculent, qu'il fe mit tout de fuite à manger. Caftor n'en parut point mécontent, & il attendoit, fans murmure, que fon tour arrivât. Son maître ne lui jetta qu'un os décharné: il le reçut d'un air fatisfait; mais à peine Pollux eut-il apperçu que fon frere avoit eu auffi fa part, quoique bien inférieure à la fienne, qu'il rejetta avec indignation le morceau qu'il tenoit à la gueule, & fe jetta fur lui pour lui arracher le fien. Caftor ne lui oppofa point de réfiftance; & imaginant que fon os flattoit peut-être davantage le goût capricieux de fon frere, il fe fit une joie de le lui céder.

N'allez pas croire, mes amis, que cette condefcendance de la part de Caftor fût un effet de fa foibleffe ou de fa pufillanimité. Il avoit fait fes preuves de force & de courage dans une occafion où fon frere s'étoit mis fur les bras, par fes grogneries, un dogue du quartier. Pollux, après avoir provoqué le combat, avoit pris lâchement la fuite. Caftor, quoique refté feul, le foutint en héros; & il eut la gloire de faire mordre la pouffiere à fon ennemi.

M. de Sainval favoit cette anecdote; ainfi le caractere de Caftor étant déjà bien établi dans fon efprit, il l'appella, lui fit prendre le morceau choifi qu'il avoit jetté à Pollux, & que celui-ci avoit négligé, & il dit: Caftor, mon brave chien, il eft jufte que tu aies la portion de ton frere, puifqu'il t'a enlevé la tienne.

Pollux le regardoit en grognant. M. de Sainval ajouta:

Puisque tu as été complaisant & généreux envers celui qui ne te montroit qu'une jalouse envie, tu seras désormais mon chien d'appartement, & ton frere ne sera que chien de basse cour. Allons qu'on mette Pollux à la chaîne, & qu'on lui construise un chenil.

Pollux fut enchaîné dans la basse-cour; & Castor eut ses allées franches dans tous les appartemens.

Pollux eût peut-être joui insolemment de sa faveur, s'il avoit obtenu l'avantage dans le jugement de M. de Sainval; mais le bon cœur de Castor saignoit de la disgrace de son frere; & il chercha tous les moyens de lui en adoucir les amertumes. Lorsqu'on lui donnoit un morceau friand, il le prenoit proprement dans sa gueule, & le portoit à Pollux: il frétilloit de la queue, pour l'inviter à s'en régaler. La nuit, il alloit le trouver dans son chenil, pour le distraire de ses peines, & réchauffer ses membres engourdis par le froid.

Mais l'envieux Pollux, loin d'être sensible à des attentions si tendres & si délicates, ne le recevoit qu'avec des hurlemens & des morsures. Bientôt la rage alluma son sang, ulcéra son cœur, & dessécha ses entrailles. Il mourut en désespéré.

O vous, enfans! s'il en étoit quelqu'un du caractere affreux de Pollux, voyez le sort qui vous menace; une vie pleine d'humiliations & de chagrins, suivie d'une mort cruelle.

LA PETITE FILLE
A MOUSTACHES.

« VEUX-TU bien faire ce que je te dis, Placide? Mais voyez donc ce petit obstiné! Allons, Monsieur, obéissez quand je vous l'ordonne." C'est de ce ton qu'on entendoit tout la journée l'altière Camille gourmander son jeune frère.

A l'en croire, il ne faisot jamais rien que de travers. Tout ce qu'elle pensoit, au contraire, lui paroissoit un chef-d'œuvre de raison. Les jeux qu'il lui proposoit étoient toujours tristes & ennuyeux; puis elle les choisit elle-même

le lendemain comme les plus amusans. Il falloit que son malheureux frère, sous peine d'être vertement tancé, obéit à tous ses caprices. S'il osoit se permettre la plus légere représentation, elle prenoit aussi-tôt contre lui ses grands airs, brisoit quelquefois ses joujoux, & le pauvre Placide étoit obligé de rester seul dans un coin sans amusement.

Les parens de Camille avoient essayé plusieurs fois de la corriger de ce défaut. Sa mere sur-tout ne cessoit de lui représenter qu'on ne parvenoit à se faire chérir que par la douceur & par la complaisance ; qu'une petite fille qui prétendoit imposer aux autres ses volontés, étoit la plus insupportable créature de l'univers : ces sages leçons étoient inutiles. Déjà son frère, aigri par son arrogance, commençoit à ne plus l'aimer ; toutes ses compagnes fuyoient loin d'elle ; & Camille, au lieu de se corriger, n'en devenoit que plus volontaire & plus exigeante.

Un Officier d'un caractere franc, & d'un esprit très-raisonnable, dînoit un jour chez les parens de la petite fille. Il entendit de quel air tyrannique elle traitoit son frere, & tous les gens de la maison. Il garda d'abord le silence par politesse, mais enfin excedé de tant d'impertinences : Si j'avois une petite demoiselle comme la vôtre, dit-il à Mde. de Florigni, je sais bien, Madame, ce que j'en ferois.

Et quoi donc, Monsieur, lui répondit-elle ?

Je lui donnerois, reprit-il, un habit d'uniforme, je lui ferois appliquer des moustaches, & j'en ferois un caporal, pour qu'elle pût satisfaire tout à son aise l'envie qu'elle a de commander.

Camille demeura confondue. Elle rougit ; & des larmes se répandirent autour de ses paupiéres.

Dès ce moment, elle sentit les torts de son humeur impérieuse, & résolut de s'épargner les humiliations qu'ils pouvoient lui attirer. Cette résolution, aidée par les tendres avis de sa maman, eut bientôt le succès le plus heureux.

Ce changement fut sans doute fort sage de sa part. Il seroit cependant à souhaiter, pour toutes les petites filles entichées d'un semblable défaut, qu'elles se laissassent corriger par les douces représentations de leur mère, plutôt que d'attendre qu'il vint dîner chez leurs parens un homme raisonnable pour leur dire en face, qu'elles seroient plus propres à faire un caporal rébarbatif, qu'une douce & gentille Demoiselle.

LA

L'A CICATRICE.

FERDINAND avoit reçu de la nature une ame pleine de noblesse & de générosité. Son esprit étoit vif & pénétrant, son imagination forte & sensible, son humeur franche & joyeuse; & ses manières avoient une grace animée qui lui concilioit tous les cœurs.

Avec tant de qualités aimables, il avoit un défaut bien incommode pour ses amis, celui de s'affecter trop vivement des moindres impressions, & de s'abandonner, en aveugle, à tous les mouvemens qu'elles excitoient dans son ame.

Lorsqu'il jouoit avec ses camarades, la plus légère contradiction irritoit ses esprits fougueux; on voyoit le feu de la colère enflammer tout-à-coup son visage; il trépignoit des pieds, poussoit des cris, & se livroit à toutes les violences de l'emportement.

Un jour qu'il se promenoit à grands pas dans sa chambre, en rêvant aux préparatifs d'une fête que son papa lui avoit permis de donner à sa sœur, Marcellin, son ami & son confident, vint pour lui communiquer les idées qui lui étoient venues à ce sujet. Ferdinand, plongé dans la rêverie, ne l'avoit pas apperçu. Marcellin, après l'avoir inutilement appellé assez haut, se mit à le tirailler deux ou trois fois par le pan de son habit, pour s'en faire remarquer. Ferdinand, impatient de ces secousses, se retourna brusquement, & repoussa le pauvre Marcellin avec tant de rudesse, qu'il l'envoya tomber à la renverse à l'autre bout de la chambre.

Marcellin restoit là étendu sans aucune apparence de vie & de sentiment: & comme sa tête avoit porté contre la corniche saillante d'une armoire, le sang couloit à grands flots de ses tempes.

Dieu! quel spectacle pour le malheureux Ferdinand, qui n'avoit certainement jamais eu dans son cœur l'intention de faire du mal à son tendre ami, pour lequel il auroit donné la moitié de sa vie!

Il se précipite à son côté, en disant avec de grands cris: Il est mort, il est mort! J'ai tué mon cher Marcellin, mon meilleur ami! Au lieu de songer aux moyens de lui donner des secours, il demeuroit couché auprès de lui, en poussant les plus tristes sanglots.

Heureusement son père avoit entendu ses gémissemens. Il accourut, prit Marcellin dans ses bras, l'emporta dans son lit, lui fit respirer des sels, & lui jetta au visage quelques gouttes d'eau fraîche, qui le firent bientôt revenir à lui-même.

Le retour de Marcéllin à la vie, fit naître une vive joie dans le cœur de Ferdinand; mais elle ne fut pas assez puissante pour calmer entiérement sa douleur.

On visita la blessure. Il s'en falloit de bien peu qu'elle ne fût dangereuse, & peut-être mortelle.

Marcéllin, transporté dans la maison de son pere, eut un accès de fièvre très-violent. Sa tête étoit prise; & il commença bientôt à délirer.

Ferdinand ne s'éloigna pas un moment de son chevet. Il gardoit un morne silence; car personne ne lui adressoit la parole. On ne cherchoit ni à le consoler, ni à l'affliger. Marcéllin l'appelloit sans cesse dans ses rêveries. Mon cher Ferdinand, s'écrioit-il, que t'ai-je donc fait pour que tu m'aies traité si méchamment? Ah! tu dois être encore plus malheureux que moi, de m'avoir blessé sans sujet. Ne t'afflige pas, je te pardonne. Pardonne-moi aussi de t'avoir fait mettre en colère; je ne voulois pas te fâcher.

Ces discours que Marcéllin lui adressoit sans le voir, quoiqu'il fût devant ses yeux, & qu'il lui tînt la main, redoubloient encore la tristesse de Ferdinand. Chaque trait de tendresse étoit un coup de poignard pour son cœur.

Enfin, Dieu voulut que la fievre se calmât peu-à-peu, & que la plaie commençat à se guérir. Au bout de six jours Marcéllin fut en état de se lever.

Qui pourroit se représenter la joie de Ferdinand? Ah! certainement personne, à moins qu'il n'ait senti une fois, dans sa vie, la douleur qu'il éprouva aussi long-tems qu'il fut témoin des souffrances de son ami.

Lorsqu'il fut entièrement rétabli, Ferdinand réprit un visage serein; & sans qu'on eût besoin de lui faire d'autres leçons, il travailla, de toute la force de son caractere, à vaincre cette humeur emportée qui le dominoit.

Marcéllin ne garda de sa chûte qu'une cicatrice légère à la tempe. Ferdinand ne la regardoit jamais sans émotion, même dans un âge plus avancé. Toutes les fois qu'il rencontroit Marcéllin, il le baisoit sur cette cicatrice, qui devint le sceau de la tendre intimité dont ils furent unis l'un à l'autre dans tout le cours de leur vie.

LE FOURREAU DE SOIE.

LA jeune Marthonie avoit porté jusqu'a l'âge de huit ans de simples fourreaux de toile blanche. Des souliers unis de marroquin chaussoient ses pieds mignons. Sa chevelure d'ébène, abandonnée à ses caprices, flottoit en boucles naturelles sur ses épaules.

Elle se trouva un jour en société avec d'autres petites Demoiselles de son âge, qu'on avoit déjà parées comme de grandes dames ; & la richesse de leur habillement réveilla dans son cœur le premier sentiment de vanité.

Ma chere maman, dit-elle en rentrant au logis, je viens de rencontrer les trois Demoiselles de Floissac, dont l'aînée est encore plus jeune que moi. Ah ! comme elles étoient joliment adonisées ! Leurs parens doivent avoir bien du plaisir de les voir si brillantes ! Vous êtes aussi riche que leur mère. Donnez-moi aussi, je vous prie, un fourreau de soie & des souliers brodés, & permettez qu'on donne un tour de frisure à mes cheveux.

Mde. de Joncourt. Je ne demande pas mieux, ma fille, si cela fait ton bonheur ; mais je crains bien qu'avec toute cette élégance, tu ne sois plus aussi heureuse que tu l'as été jusqu'à présent dans la simplicité de tes habits.

Marthonie. Et pourquoi donc, maman, je vous prie ?

Mde. de Joncourt. C'est qu'il te faudra vivre dans une frayeur continuelle de salir ou même de chiffonner tes ajustemens. Une parure aussi recherchée que celle que tu desires, demande la plus excessive propreté, pour faire honneur à celle qui la porte. Un seule tache en terniroit tout l'éclat. Il n'y a pas moyen d'envoyer un fourreau de soie au blanchissage, pour lui rendre son premier lustre ; & quelques richesses que tu me supposes, elles ne suffiroient pas à le renouveller tous les jours.

Marthonie. Oh ! si ce n'est que cela, maman, soyez tranquille, j'y veillerai de tous mes yeux.

Mde. de Joncourt. A la bonne heure, ma fille. Mais souviens-toi que je t'ai prévenue des chagrins que peut te coûter ta vanité.

Marthonie, insensible à la sagesse de cet avis, ne perdit pas un moment à détruire tout le bonheur de son enfance.

Ses cheveux qui, jusqu'alors, avoient joui de leur aimable liberté, furent emprisonnés en d'étroites papillottes, qu'on mit encore à la presse entre deux fers brûlans ; & leur beau noir de jais, qui relevoit avec tant d'éclat la blancheur de son front, disparut sous une couche de poudre cendrée.

Deux jours après, Marthonie eut un fourreau de taffetas du plus joli verd de pomme, avec des nœuds de ruban rose tendre, & des souliers de la même couleur, brodés en paillettes. Le goût qui regnoit dans ses habits, leur fraicheur & leur propreté charmoient les regards ; mais tous les membres de Marthonie y paraissoient à la gêne ; ses mouvemens n'avoient plus leur aisance accoutumée ; & sa physionomie enfantine, au milieu de tout cet appareil, sembloit avoir perdu les graces de la candeur, & de la naïveté.

La petite fille étoit cependant enchantée de cette métamorphose. Ses yeux se promenoient avec complaisance le long de toute sa petite personne, & ne s'en écartoient que pour aller chercher à la dérobée dans l'appartement, une glace qui pût lui retracer son idole.

Elle avoit eu l'adresse de faire inviter ce jour-là par sa maman, toutes ses jeunes amies, pour jouir de leur surprise & de leur admiration. Elle se pavanoit fierement devant elles, comme si elle étoit parvenue à la royauté, & qu'elles fussent soumises à son empire. Hélas ! ce regne brillant eut une bien courte durée, & fut semé de bien des soucis !

On avoit proposé aux enfans une promenade hors des murs de la ville ; Marthonie se mit à leur tête, & l'on arriva bientôt dans une campagne délicieuse.

Une prairie verdoyante s'offrit la premiere à leurs regards. Elle étoit émaillée des plus jolies fleurs, autour desquelles voltigeoient des papillons, peints de mille couleurs bigarrées. Les petites Demoiselles allerent à la chasse des papillons. Elles les attrapoient avec adresse, sans les blesser, & lorsqu'elles avoient admiré leurs couleurs, elles les laissoient s'envoler & suivoient des yeux leur vol inconstant. Elles cueillirent aussi des fleurs choisies, dont elles composoient les plus jolis bouquets.

Marthonie qui, par fierté, avoit d'abord dédaigné ces amusemens, voulut bientôt prendre sa part de la joie qu'ils inspiroient. Mais on lui représenta que le gazon pouvoit être humide, & qu'il gâteroit ses souliers & son fourreau.

Elle fut donc obligée de rester toute seule & sans bouger, tandis qu'elle voyoit folâtrer ensemble ses heureuses compagnes.

pagnes. Le plaisir de contempler sa robe verd de pomme étoit bien triste en comparaison.

Au bout de la prairie s'élevoit un joli bosquet. On entendoit, avant d'y arriver, le chant des oiseaux, qui sembloient inviter les voyageurs à venir y goûter la fraîcheur de son ombrage. Les enfans y entrerent en sautant de joie. Marthonie vouloit les suivre; mais on lui dit que sa garniture de gaze seroit déchirée par tous les buissons. Elle voyoit ses amies jouer aux quatre coins, & se poursuivre légérement entre les arbres. Plus elle entendoit de cris de plaisir, plus elle ressentoit de dépit & d'humeur.

Sophie, la plus jeune de ses compagnes, qui la voyoit de loin se désoler, eut pitié de sa peine. Elle venoit de trouver un endroit couvert de fraises sauvages d'un goût exquis. Elle lui fit signe de la venir joindre pour en manger avec elle. Marthonie voulut l'aller trouver; mais au premier pas qu'elle fit, un cri de douleur remplit tout le bosquet. On accourut; & on trouva Marthonie accrochée par les rubans & la gaze de son chapeau à une branche d'aubépine, dont elle ne pouvoit se débarrasser. On se hâta de détacher les longues épingles qui retenoient le chapeau sur sa tête; mais comme ses cheveux crêpés se trouvoient aussi mêles dans l'aventure, il lui en coûta une boucle presque entiere; & l'édifice élégant de sa coëffure fut absolument renversé.

On n'aura pas de peine à imaginer combien ses amies, qu'elle se plaisoit a humilier par le faste de sa parure, furent peu attristées de ce fâcheux évènement. Au lieu des consolations qu'elle auroit dû en attendre dans son malheur, mille brocards malins furent lancés contre elle. On la quitta bientôt pour aller chercher de nouveaux plaisirs sur une colline qui se présentoit de loin à la vue.

Marthonie eut bien de la peine à y parvenir. Ses souliers étroits gênoient sa marche, & son corset embarrassoit sa respiration. Elle auroit bien souhaité alors être déjà rentrée à la maison pour se mettre à son aise; mais il n'étoit pas raisonnable d'exiger que toutes ses amies fussent privées, pour elle, de leurs amusemens.

Elles étoient déjà montées sur le sommet de la colline, & jouissoient de la charmante perspective qu'un vaste horizon présentoit à leurs yeux enchantés. On découvroit de toutes parts de vertes prairies, des champs couverts de riches moissons, des ruisseaux qui serpentoient dans la plaine, & dans l'éloignement une large riviere dont les bords étoient

couronnés de superbes châteaux. Ce spectacle magnifique charmoit leurs regards. Elles se récrioient de joie & d'admiration, tandis que la pauvre Marthonie, assise au pied de la colline, & n'ayant devant les yeux que d'horribles rochers, étoit rongée de tristesse & d'ennui.

Elle eut le tems de faire, dans sa solitude, des réflexions bien amères. Ah! se disoit-elle en elle-même, à quoi me servent maintenant ces beaux habits? Quels doux plaisirs ils m'empêchent de goûter! & quelles douleurs ils me font souffrir!

Elle s'abandonnoit à ces affligeantes pensées, lorsqu'elle entendit ses compagnes descendre précipitamment, & lui crier de loin: Viens, Marthonie; sauvons-nous, sauvons-nous. Voilà un orage terrible qui s'éleve derriere la colline. Ta robe va être abîmée, si tu ne te dépêches de courir.

Marthonie sentit ses forces renaître par la crainte du malheur dont on la ménaçoit. Elle oublia sa fatigue, ses meurtrissures & ses étouffemens, pour hâter sa course. Mais malgré l'aiguillon dont elle étoit pressée, elle ne pouvoit suivre que de loin ses compagnes vêtues bien plus légérement. D'ailleurs, elle étoit à tout moment arrêtée, tantôt par son panier dans les sentiers étroits, tantôt par sa queue traînante à travers les pierres & les ronces, tantôt par l'échafaudage de sa chevelure, sur laquelle l'impétuosité du vent faisoit courber les branches des arbustes & des buissons.

Au même instant l'orage éclata dans toute sa fureur; & il tomba une pluie mêlée d'une grêle épaisse, au moment précis où les autres enfans venoient de regagner la maison de leurs peres.

Enfin Marthonie arriva trempée jusqu'aux os. Elle avoit laissé en chemin un de ses souliers dans la fange, & la tempête avoit emporté son chapeau dans le milieu d'un bourbier.

On eut toutes les peines du monde à la déshabiller, tant la sueur & la pluie avoient collé sa chemise sur son corps; & sa parure se trouva perdue sans ressources.

Veux-tu que je te fasse faire demain un autre fourreau de soie, lui dit froidement sa mère, en la voyant noyée dans les larmes?

Oh! non, non, maman, répondit-elle, en se jettant dans ses bras. Je sens bien maintenant qu'une élégante parure ne rend pas plus heureux. Laissez-moi reprendre mes premiers habits, & pardonnez-moi ma folie.

Man-

Marthouie, avec les vêtemens de l'enfance, reprît sa modestie, ses graces, sa liberté ; & sa maman n'eut point de regret à une perte qui rendoit à sa fille le bonheur que son imprudence & sa vanité alloient peut-être lui ravir, sans cette malheureuse leçon.

L'INCENDIE,

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DE CRESSAC.
MDE. DE CRESSAC.
ADRIEN, } *leurs enfans.*
JULIE, }
THOMAS, *riche Fermier.*
JEANNE, *sa femme.*
SUZETTE, } *leurs enfans.*
LUBIN, }
GODEFROI, *Palefrenier de M. de Cressac.*

La Scene est à l'entrée d'un village. Le Théatre représente, dans l'enfoncement, une forêt, à travers laquelle on voit s'élever par intervalles dans le lointain des tourbillons de flammes. Sur l'un des côtés du Théatre est une ferme, & tout auprès une fontaine ; de l'autre côté, est une colline, au pied de laquelle tourne le chemin du village.

SCENE I.

Adrien (arrive en courant sur la scene par le détour de la colline. Ses vêtemens & sa chevelure sont en désordre. Il jette les yeux sur le fond du théatre que la colline masquoit à sa vue. L'incendie éclate en ce moment dans toute sa fureur.)

BON Dieu! bon Dieu! tout brûle encore! Quels gros tourbillons de fumée & de flammes! O mon papa, maman,

man, ma petite sœur Julie, qu'êtes-vous devenus? Ne suis-je plus qu'un malheureux orphelin! Seigneur, mon Dieu, prends pitié de moi! Tu m'as déjà tout enlevé; laisse-moi au moins mes parens. Ils sont pour moi plus que tout au monde. Que deviendrois-je sans eux?

(Accablé de fatigue & de douleur, il pose sa main contre un arbre, & appuie sa tête dessus. Au même instant la ferme s'ouvre, & il en sort un petit paysan, tenant à la main son déjeuner.)

SCENE II.

Adrien, Lubin petit paysan.

Lubin (sans voir Adrien). Il ne finit donc pas ce feu d'enfer! A quoi pensoit mon pere, d'aller s'enfourner là dedans avec ses chevaux? Mais voici le jour. Il ne tardera pas à revenir. Je vais m'asseoir ici pour l'attendre.

(Il marche vers l'arbre, & voit Adrien).

Eh! mon petit joli Monsieur, que venez-vous faire de si bonne heure dans le village?

Adrien. Ah! mon ami, je ne sais ni où je suis, ni où je vais.

Lubin. Comment? est-ce que vous seriez de la ville qui brûle?

Adrien. Helas! oui. Je me suis échappé du milieu des flammes.

Lubin. Le feu a-t-il déjà pris à votre maison?

Adrien. C'est dans notre rue qu'il a commencé. J'étois au lit, & je dormois tranquillement. Mon papa est venu m'en arracher. On m'a habillé à la hâte, & on m'a emporté à travers des charbons de feu qui pleuvoient sur nous.

Lubin (avec un cri de frayeur). O mon Dieu!

(On entend une voix qui crie de l'intérieur de la ferme:)

Lubin! Lubin!

(Lubin, tout troublé, n'entend pas.)

SCENE III.

Jeanne, Suzette, Adrien, Lubin.

Jeanne (en entrant, à Suzette). Je crains que le drôle ne m'ait

m'ait échappé pour courir au feu. N'ai-je donc pas assez de trembler pour son pere ?

Suzette. Non, ma mere, le voici. Ha ! ha ! il parle à un petit Monsieur.

Jeanne. (*à Lubin*). Pourquoi ne pas me répondre ?

Lubin. Je ne vous ai pas entendue. Je n'entendois que ce malheureux enfant. Ah ! ma mere, il vous auroit donné le frisson comme à moi.

Jeanne. Que lui est-il donc arrivé ?

Lubin. D'être, peu s'en faut, brûlé vif. Sa maison étoit toute en feu, lorsqu'il s'en est échappé.

Jeanne. Bon Dieu, comme le voilà pâle ! Vous êtes si petit ! Comment avez-vous donc fait pour vous sauver ?

Adrien. Notre palefrenier m'a pris sur ses épaules, & mon papa lui a dit de m'emporter dans un village où j'ai été nourri ; mais on l'a arrêté dans la rue pour le faire travailler. Je pleurois de me voir tout seul. Une bonne femme m'a pris par la main, & m'a conduit jusqu'à la porte de la ville. Elle m'a dit d'aller tout droit devant moi sur le grand chemin ; que c'étoit le premier village que je trouverois ; & m'y voici.

Jeanne. Et savez-vous le nom de votre pere nourricier ?

Adrien. Ma petite sœur de lait s'appelloit Suzette.

Suzette (*avec un cri de joie*). Ah ! ma mere, si c'étoit Adrien ?

Adrien. Eh ! oui, c'est moi.

Jeanne. Vous, le fils de M. de Cressac ?

Adrien. O ma bonne nourrice ! je te reconnois bien à présent. Et voilà ma chere Suzette, & voilà Lubin.

(*Suzette se jette à son cou, Lubin lui prend la main.*)

Jeanne l'élevant dans ses bras, & l'embrassant). O mon Dieu ! que je suis heureuse ! Je ne pensois qu'à toi dans toutes ces flammes. Mon mari a couru pour te sauver. Mais comme le voilà grandi ! L'aurois-tu reconnu, Suzette ?

Suzette. Non pas tout de suite, ma mere. Mais j'ai bien senti que le cœur me battoit près de lui. Nous avons été si long-tems sans le voir.

Adrien. C'est que j'étois au Collège ! Il y a trois jours que j'en suis sorti, pour passer les fêtes à la maison. Pourquoi y suis-je venu ? O mon papa, maman, ma petite sœur Julie !

Jeanne.

Jeanne. Tranquillise-toi, mon ami. Thomas est à la ville. Je le connois. Il les sauveroit tous, fussent-ils dans un brasier. Mais-toi, tu as couru toute la nuit. Tu dois avoir faim. Veux-tu manger ?

Lubin. Tenez, Monsieur Adrien, voici une tartine que j'avois faite pour moi.

Adrien. Tu me disois *tu* autrefois, Lubin.

Lubin (*lui passant un bras autour du cou*). Eh bien, Adrien, prends donc mon déjeuner.

Suzette. Quelque chose d'un peu chaud lui vaudra mieux. Je vais lui chercher ma soupe au lait, qui chauffe sur le fourneau.

Adrien. Non, mes amis, je vous remercie. Je ne mangerai rien que je n'aie vu mon pere, ma mere, & ma sœur. Je veux m'en retourner ; je veux les voir.

Jeanne. Y penses-tu ? Aller courir dans les flammes ?

Adrien. C'est là que je les ai laissés ? Oh ! c'est bien malgré moi. Je ne voulois pas me séparer d'eux ! Mon papa l'a voulu. Lui qui est la douceur même il m'a menacé, il m'a repoussé. Il a bien fallu lui obéir, de peur de le mettre en colere. Mais je ne peux plus y tenir ; il faut que je retourne le chercher.

Jeanne. Je ne te lâche point. Viens avec nous à la maison.

Adrien. Vous avez une maison ! Ah ! je n'en ai plus.

Jeanne. La nôtre n'est-elle pas à toi ? Je t'ai nourri de mon lait : je te nourrirai bien de mon pain.

(*Elle prend entre ses bras, & l'emporte, malgré sa résistance, dans la ferme.*

(*A Lubin.*)

Toi, reste ici pour voir venir de plus loin ton pere, & nous en avertir. Mais ne va pas au feu, je te le défends.

SCENE IV.

Lubin (*seul*).

Je meurs pourtant d'envie d'y courir. Quelle belle fournaise cela doit faire ! Je ne sais ; mais il me semble que je ne vois plus là-bas ce haut clocher qui grimpoit dans les nuages avec un coq doré sur sa pointe. Les pauvres gens,

que

que je les plains ! Il ne faut pas cependant que cela m'empêche de déjeuner.

(*Il mord dans son pain.*)

SCENE V.

Lubin, Suzette (*qui sort de la ferme, tenant à la main un verre*).

Lubin. Ah, ma sœur, tu es une bien bonne enfant de m'apporter ainsi à boire !

Suzette. Oh ! ce n'est pas pour toi. C'est pour Adrien que je viens chercher un verre d'eau fraîche. Il ne veut prendre ni une tasse de lait, ni une goutte de vin. Mes parens, dit-il, souffrent peut-être, en ce moment, la faim & la soif ; & moi, je pourrois prendre quelque chose pour me régaler ! Non, non. Je ne veux qu'un peu d'eau pour me rafraîchir le gosier.

Lubin. Il faut être bien tendre au moins, pour ne vouloir pas prendre un peu de lait, parce qu'on ne sait pas où est son pere !

Suzette. N'est-ce pas ? Oh ! je te connois. Ta sœur pourroit brûler toute vive, que tu n'en perdrois pas un coup de dent. Pour moi, je serois bien comme Adrien. Je n'aurois guere envie de manger, si notre cabane brûloit, & si je ne savois où trouver mon pere & ma mere, ou toi-même, Lubin.

Lubin. Et moi aussi, si je n'avois pas faim.

Suzette. Est-ce qu'on a faim alors ? Tiens, je n'ai pas le moindre appétit, rien que de voir seulement pleurer ce petit malheureux.

Lubin. Ainsi donc tu ne toucheras pas à ta soupe ?

Suzette. Tu voudrois bien qu'elle te restât, après avoir mangé la tienne, & encore un gros chiffon de pain au beurre ?

Lubin. Non. C'est pour empêcher qu'elle ne se perde, si Adrien ou toi n'en voulez pas manger. Donne-moi toujours le verre, que je boive en attendant.

(*Suzette lui donne le verre ; Lubin puise de l'eau à la fontaine & boit.*)

Suzette.

Suzette. Depêche-toi donc. Mon pauvre Adrien meurt de soif.

Lubin. Attends. Je vais le remplir.

Suzette. Que fais-tu? Sans le rincer?

Lubin. Crois-tu que j'aie du poison dans la bouche?

Suzette. Vraiment ce seroit bien propre avec les miettes de pain qui sont encore sur le bord! Je veux le rincer moi-même. Les enfans comme lui sont accoutumés à la propreté; & je veux qu'il se trouve chez nous, comme dans sa maison.

(Elle rince le verre, le remplit, & rentre dans la ferme.)

SCENE VI.

Lubin (seul).

Voilà mon déjeuner fini. Si je courois à present voir le feu? Quelques tapes de plus ou de moins ne sont pas grand'-chose. Je vais toujours avancer un peu sur le chemin. Allons, allons.

(Il se met à courir. Au détour de la colline, il recontre son pere.)

SCENE VII.

Thomas, Lubin.

(Thomas porte une cassette sous son bras. Il marche d'un pas harassé, & paroît ne respirer qu'avec peine.)

Lubin. Ah! vous voilà, mon père! Je courois au devant de vous.

Thomas (avec empressement). Adrien est-il ici?

Lubin. Oui, oui, il vient d'arriver.

Thomas (posant la cassette à terre, & levant ses bras vers le ciel). Je te remercie, ô mon Dieu! Toute cette honnête famille est donc sauvée!

(Il s'assied sur la cassette.)

Que je respire.

Lubin. Ne voulez-vous pas entrer?

Thomas. Non, non; j'ai besoin d'être en plein air pour me remettre. Va dire à ta mere que je suis ici.

(Lubin court vers la ferme, & s'y élance.)

SCENE

SCENE VIII.

Thomas (essuyant la sueur de son front, & les larmes de ses yeux.) Je ne mourrai donc point sans l'avoir obligé à mon tour !

SCENE IX.

Thomas, Jeanne, Adrienne, Suzette, Lubin.

(Jeanne accourt de la ferme, portant un petit enfant dans ses bras. Adrien, Suzette & Lubin la suivent.)

Jeanne (se jettant au cou de Thomas). Ah mon cher ami, quelle joie de te revoir !

Thomas (l'embrassant tendrement). Ma chere femme !

(Il prend l'enfant qu'elle tient sur son sein, & qui lui tend les bras. Il le serre dans les siens, l'embrasse, & le rend à sa mere.)

Mais Adrien, où est-il ? Que je le voye !

Adrien (courant à lui). Me voici, mon pere nourricier, me voici.

(Il regarde de tous côtés.)

Vous êtes seul ? Mon papa, maman, ma petite sœur Julie, où sont-ils ?

Thomas (avec transport). En sûreté, mon fils. Embrasse-moi.

Adrienne (se jettant dans ses bras). Oh ! quelle joie !

Jeanne. Nous étions bien en peine. Tous les autres gens du village sont déjà de retour.

Thomas. Ils n'avoient pas leur bienfaiteur à sauver !

Jeanne. Mais au moins tout est-il éteint à présent ?

Thomas. Eteint, ma femme ? Oh ! ce n'est plus une maison, une rue ; c'est la ville tout entiere embrasée ! Si tu voyois cette désolation ! les femmes courant échevelées, & vous demandant à grands cris leurs maris & leurs enfans ! le son des cloches, le bruit des charriots & des pompes, le fracas épouvantable des maisons qui s'écroulent ! les chevaux furieux & les flots de peuple effrayé qui vous renversent ! les flammes qui vous poursuivent & se croisent devant vous ! les

poutres

poutres brûlantes qui tombent sur la foule & l'écrasent...... Je ne sais comment j'en suis revenu.

Jeanne. Tu me glaces le sang dans les veines.

Suzette. Ah ! ma mere, voyez, ses sourcils, ses cheveux tout brûlés !

Thomas. Et mon bras encore ! Mais qu'est ce que tout cela ? Trop heureux d'en sortir la vie sauve ! Je ne l'aurois pas marchandée.

Jeanne. Que me dis-tu, mon ami ?

Thomas. Quoi, ma femme, pour notre bienfaiteur ! N'est-ce pas lui qui a fait notre mariage ? N'est-ce pas à lui que nous devons cette ferme & tout ce que nous possédons ? N'as-tu pas nourri son enfant ? (*Adrien passe ses bras autour du corps de sa nourrice.*) Ah ! j'aurois eu mille vies que je les aurois toutes risquées.

Jeanne (*avec attendrissement*). Tu l'as donc pu secourir ?

Thomas. Oui, j'ai eu ce bonheur. Lui, sa femme & sa fille étoient à peine sortis de leur maison toute en flammes, lorsqu'une charpente embrasée est tombée à leurs pieds. Heureusement je n'étois encore qu'à vingt pas. Tout le monde les croyoit écrasés, & fuyoit. J'ai entendu leurs cris ; je me suis précipité au milieu des ruines brûlantes, & je les en ai retirés. J'avois déjà sauvé la cassette que voici ; & mon charriot est chargé de leurs effets les plus précieux.

Adrien (*se jettant dans ses bras*). O mon pere nourricier ! sois sûr d'en être bien récompensé.

Thomas. Je le suis déjà, mon ami. Ton père ne comptoit peut-être pas sur moi, & je l'ai secouru ; me voilà mieux payé qu'il n'est en son pouvoir de le faire. Mais ce n'est pas tout. Il ne tardera pas sans doute à venir avec sa famille & ses gens......

Adrien. Oh ! je vais donc les revoir !

Thomas. Cours, ma femme ; va tirer de notre excellent vin vieux ; fais traire nos vaches ; prépare nos meilleures provisions ; qu'on mette des draps blancs au grand lit, nous irons coucher dans l'étable.

Jeanne. Oui, j'y vole, mon ami.

SCENE X.

Thomas, Adrien, Suzette, Lubin.

Thomas. Et moi, je vais ranger le foin dans la grange, pour faire place aux malheureux qui viendront me demander un asyle. Hélas! toute la plaine en est couverte. Je crois les voir encore, les uns muets & insensibles de douleur, s'arrêter comme des bornes dans les grands chemins, en regardant brûler leurs maisons, ou tomber évanouis de frayeur, de fatigue & d'épuisement: les autres courant çà & là comme des forcenés, tordant leurs bras, s'arrachant les cheveux, & voulant rentrer avec des cris horribles dans la ville enflammée, à travers les piques des soldats qui les repoussent. J'aurai toute ma vie cette peinture devant les yeux.

Suzette. Ah! mon pauvre Adrien! si tu t'étois trouvé là, on t'auroit foulé sous les pieds.

Thomas. Aussi-tôt que mes chevaux sont revenus, j'irai; je veux ramasser tout ce que je pourrai d'enfans, de femmes & de vieillards, pour les conduire ici. J'étois le plus pauvre du village; j'en suis devenu le plus riche: c'est à moi qu'appartiennent tous les malheureux.

(*Il se baisse pour prendre la cassette.*)

Lubin. Mon père, que je vous aide à la porter. Vous êtes si las!

Thomas. Non, non; prends garde; elle est trop lourde pour toi. Elle te casseroit les jambes, si elle échappoit de mes mains. Va plutôt dire à la vieille Michelle de venir chauffer notre four, & fourbir nos marmites des vendanges: puis, tu courras chez le meunier pour qu'il nous apporte de la farine. Que ces pauvres incendiés trouvent au moins de quoi satisfaire leurs besoins le plus pressans. Je ne suis pas, graces à Dieu, dans l'aisance, pour qu'on meure de faim autour de moi. Je donnerois jusqu'à mon dernier morceau de pain.

(*Il sort avec Lubin.*)

SCENE

SCENE XI.

Suzette, Adrien.

Suzette. Oh ! je partagerai auſſi toujours avec toi. Mon pauvre Adrien, qui m'auroit dit que je te verrois un jour ſi à plaindre !

Adrien. Ah ! ma chere Suzette ! c'eſt bien cruel auſſi de tout perdre dans une nuit !

Suzette. Conſole-toi, mon ami. Ne te ſouviens-tu pas combien nous avons été heureux ici, quand nous étions encore plus petits que nous le ſommes, tiens, pas plus hauts que ce buiſſon là-bas ? Eh bien, nous le ſerons encore. Crains-tu que rien ne te manque, autant que j'en aurai ?

Adrien (lui prenant la main). Non, je ne le crains pas. Mais c'étoit moi qui devois un jour te mettre à ton aiſe, te marier lorſque tu ſerois grande, & prendre ſoin de tes enfans comme des miens

Suzette. Eh bien ! ce ſera mon affaire, au lieu d'être la tienne : quand on s'aime, c'eſt toujours la même choſe Je te donnerai les plus belles fleurs de notre jardin. Tous les plus beaux fruits que je pourrai cueillir, je te les apporterai. Je te donnerai auſſi mon lit, & je dormirai à terre auprès de toi.

Adrien (ſe jettant à ſon cou). Mon Dieu ! mon Dieu ! ma chere Suzette ! combien je dois t'aimer !

Suzette. Tu verras auſſi comme j'aurai ſoin de ta petite Julie ! Je ſerai toujours entre vous deux. Quand on s'eſt nourri du même lait, n'eſt-ce pas comme ſi l'on étoit frère & ſœur ?

Adrien. Oui, tu ſeras toujours la mienne ; & je ne ſais laquelle j'aimerai le plus, de Julie ou de toi. Je te préſenterai à mon papa & à maman, pour que tu ſois auſſi leur fille. Mais, mon Dieu, quand reviendront-ils ?

Suzette. Pourquoi t'inquiéter ? Tu ſais bien que mon père les a mis hors de danger ?

Adrien. C'eſt que mon papa eſt comme le tien. Il aura auſſi voulu ſauver à ſon tour ſes amis. Il ſe ſera peut-être rejetté au milieu des flammes. Je tremblerai toujours pour lui juſqu'à ce que je le revoie. J'entends du bruit derrière la colline. Oh ! ſi c'étoit lui !

SCENE

SCENE XII.

Godefroi, Adrien, Suzette.

Adrien (courant à Godefroi d'un air joyeux.) Ah! Godefroi!

Godefroi. Vous voilà, M. Adrien?

Adrien. C'est bien de moi qu'il s'agit. Où est mon papa? où est maman? où est ma sœur Julie? sont-ils ici?

Godefroi (d'un air hébété). Ici! Où donc?

Adrien. Derriere toi?

Godefroi. Derriere moi? *(Il se retourne).* Je ne les vois pas.

Adrien. Tu ne les as donc pas accompagnés?

Godefroi. Ils ne sont donc pas ici?

Adrien (d'un ton d'impatience). C'est ici que tu viens les chercher?

Godefroi (d'un air troublé). Vous me faites frissonner de la tête aux pieds. *(Adrien pâlit).* Ne vous effrayez donc pas. *(Avec consternation).* Ils ne sont pas ici?

Suzette. Il n'est venu personne que mon frere Adrien.

Adrien. Pourquoi y suis-je venu?

Godefroi. Ecoutez, écoutez-moi. Une heure après qu'on vous eut arraché de mes bras pour me faire travailler, je trouvai le moyen de m'esquiver dans la foule. Tranquillisez-vous; mais j'ai couru de tous côtés pour chercher vos parens; je ne les ai pas trouvés. J'ai demandé de leurs nouvelles à tout le monde; personne ne les avoit vus, personne n'en avoit entendu parler.

Adrien (d'un ton plaintif). O Dieu! ayez pitié de moi. Mon papa, maman, où êtes-vous?

Godefroi. Ce n'est pas tout. Ecoutez. Ne vous effrayez pas seulement. Voici le pire de l'histoire.

Adrien. Hélas! mon Dieu, qu'est-ce donc?

Godefroi. Comment voulez-vous que je vous le dise, si vous allez prendre l'épouvante?

Adrien. Eh! dis, dis toujours. Tu me fais mourir.

Godefroi. Eh bien donc, le bruit court qu'un homme, une femme & une petite fille ont été écrasées dans notre rue, par une charpente qui est tombée toute en feu.

(Adrien tombe évanoui).

Suzette. Bon Dieu ! bon Dieu ! à notre ſecours ! Adrien qui ſe meurt !

(*Elle ſe précipite ſur lui*).

Godefroi. Mais qu'a-t-il donc ? Il n'en eſt rien peut-être. Ce n'eſt qu'un ouï-dire ; & on ne ſait pas qui c'eſt.

Suzette. La frayeur l'a ſaiſi tout-à-coup. Il oublie que mon pere les a ſauvés.

Godefroi (tâtant de front d'Adrien). O mon doux Sauveur ! il eſt froid comme un glaçon !

Suzette (ſe relevant à demi). Que veniez-vous faire ici ? C'eſt vous, c'eſt vous qui l'avez tué.

Godefroi. Je lui avois pourtant bien dit de ſe tranquilliſer. *(Il le ſouleve)*. M. Adrien ! (*Il le laiſſe retomber*).

Suzette. Laiſſez-le donc. Vous allez l'achever, s'il n'eſt pas mort encore. O mon cher Adrien ! mon frere ! Où trouver à préſent mon pere & ma mere pour lui envoyer du ſecours ?

(Elle va vers pluſieurs endroits du théâtre, incertaine de quel côté elle doit ſortir. Elle ſort enfin par une couliſſe au-deſſus de la ferme).

SCENE XIII.

Adrien (toujours évanoui), Godefroi (appliquant ſon oreille au nez d'Adrien).

Godefroi. Non, non, il n'eſt pas encore mort ; il renifle. Oh ! s'il étoit mort, j'irois me jetter dans le premier puits.

(Il lui crie dans l'oreille).

Adrien ! M. Adrien !....Si je ſavois comment le faire revenir ?

(*Il lui ſouffle ſur la viſage*).

Bah ! j'y perdrois mes poumons....C'étoit bien bête auſſi de ma part ; mais c'eſt encore plus bête de la ſienne. Je lui diſois de ne pas s'effrayer. Tous ces enfans de grands Seigneurs ſont comme des boules de ſavon qui crevent de rien....Adrien ! M. Adrien ! Il ne m'entend pas....Ma femme eſt morte, & j'en ai eu bien du regret ; mais mourir parce qu'un autre eſt mort, il n'y a pas de raiſon à cela. *(Il le ſecoue encore)*. Il ne revient pas cependant !

(*Il tourne la vue de tous côtés*).

Ah bon ! voici une fontaine ! je vais y puiſer de l'eau dans

dans mon chapeau. Je lui ferai une aspersion qui le fera bien revenir.

(Il court à la fontaine. En même tems arrive d'un autre côté M. de Cressac, donnant le bras à sa femme, & tenant Julie par la main. Godefroi l'apperçoit; &, de frayeur, laisse tomber son chapeau plein d'eau. Il s'arrête un moment, confus & stupéfait; puis il court à toutes jambes vers l'autre côté de la colline, en s'écriant):

Ah! Dieu me pardonne! s'il va trouver son fils mort, me voilà à tous les diables.

SCENE XIV.

M. de Cressac, Mde. de Cressac, Julie, Adrien (toujours évanoui).

M. de Cressac. Mais c'est Godefroi, je pense? *(Il l'appelle).* Godefroi, où vas-tu donc? où est Adrien?

Mde. de Cressac. Il fuit! Qu'a-t-il fait de mon fils?

Julie (voyant un corps étendu à terre). Que vois-je? Qui est couché là?

(Elle se baisse pour le considérer; elle reconnoît Adrien & se jette sur lui).

Dieu! mon frere! Il est mort!

Mde. de Cressac. Que dis-tu?

(Elle s'arrache du bras du M. de Cressac, & se précipite à corps perdu de l'autre côté).

Mon fils! Adrien!

M. de Cressac. Il manquoit encore quelque chose à notre malheur!

(Il tombe à genoux auprès d'Adrien & le souleve. Adrien fait un léger mouvement).

Dieu soit loué! Il respire. Ma femme, ton fils a besoin de toi. Garde tes forces pour le secourir. Assieds-toi.

Mde. de Cressac (avec un cri douloureux). Mon fils! mon fils!

(Elle tombe presque évanouie).

Julie. Ah mon pauvre frere! que les flammes eussent plutôt tout dévoré! Reveille-toi, reveille-toi.

(Pendant ces paróles de Julie, M. de Cressac releve Mde. de Cressac sur son séant, & remet Adrien dans ses bras, en-

sorte que la tête de l'enfant porte sur le sein de sa mere, qui la couvre de baisers).

M. de Cressac. Ne perdons pas un moment. As-tu des sels sur toi?

Mde. de Cressac. Je ne sais; je suis toute troublée. Après tant de frayeurs, une encore qui les surpasse toutes! Je donnerois tout ce qui nous reste pour quelques gouttes d'eau.

(M. de Cressac regarde autour de lui, apperçoit la fontaine, y vole.)

Julie (fouillant dans le tablier de sa mere). Maman, voici votre éther. *(Elle ouvre le flacon).*

(Mde. de Cressac le saisit avec transport, & le fait respirer à son fils).

Julie. Mon frere, reviens à toi, si tu ne veux pas que je meure à ton côté. Adrien! Mon cher Adrien!

(Adrien paroît un peu se ranimer).

Julie. Ciel! il respire, il m'entend!

(Elle court à son pere).

Venez, venez, mon papa.

(M. de Cressac revient, portant de l'eau dans le creux de sa main. Il y trempe le bout de son mouchoir, bassine le front & les tempes d'Adrien, puis lui jette quelques gouttes d'eau sur le visage du bout de ses doigts).

Adrien (les yeux encore fermés, agite un peu ses bras, & pousse des soupirs à demi étouffés). Hélas! hélas! mon papa.

Mde. de Cressac. Mon cher Adrien!

Adrien (comme dans un songe). Il est donc mort!

M. de Cressac. Il me croit mort! C'est cet imbecille de Godefroi qui l'aura effrayé.

Julie (avec transport). Ciel! il entr'ouvre les yeux.

Mde. de Cressac. Mon fils! Ne nous reconnois-tu pas?

M. de Cressac. Adrien! Adrien!

Julie. Mon frere! C'est moi.

Adrien (comme s'il se reveilloit d'un profond sommeil, regarde en silence autour de lui). Suis-je vivant? Où suis-je?

(Il se releve tout-à-coup, & se jette au cou de sa mere).

Maman!

M. de Cressac. Mon fils! tu vis encore?

Adrien (se retourne, & se jette dans les bras de son pere). Et vous aussi, mon papa?

Julie (à Adrien, suspendu comme il l'est au cou de son pere). Mon Adrien, mon frere, je crois revivre comme toi.

Adrien.

Adrien. O quelle joie, ma sœur! de te revoir! *(Il se tourne vers sa mere).* Ah maman! c'est votre douce voix qui m'a rendu la vie.

M. de Cressac. Je déplorois mon malheur! Je vois maintenant que je pouvois perdre bien plus encore que je n'ai perdu.

Mde. de Cressac. N'y pensons plus, mon ami.

M. de Cressac. Je n'y pense que pour me réjouir. Je vous vois tous sauvés. Je ne regrette rien.

Julie. Mais que t'est-il donc arrivé, mon frere?

Adrien. C'est cet étourdi de Godefroi....

M. de Cressac. Ne l'ai-je pas dit?

Adrien. Il me disoit que vous étiez ensevelis sous les flammes.

Julie (montrant la colline). Ah le voilà là-haut!

(Tous le regardent; Godefroi retire sa tête qu'il avançoit entre les arbres.)

SCENE XV.

M. de Cressac, Mde. de Cressac, Adrien, Julie, Godefroi.

M. de Cressac. Godefroi! Godefroi! Cet imbecille! il craint sans doute....Appelle-le toi-même, Adrien.

Adrien. Godefroi, viens donc. Ne crains rien, je suis encore vivant.

Godefroi (du haut de la colline). Est-ce bien vrai au moins?

Adrien. As-tu jamais entendu parler les morts?

Godefroi (accourant à toutes jambes, puis s'arrêtant tout-à-coup). Vous n'allez pas me renvoyer, Monsieur? sans quoi ce ne seroit pas la peine de m'avancer.

M. de Cressac. Vois, malheureux, l'effet de ta bêtise.

Mde. de Cressac. Tu as failli me tuer mon fils.

Adrien. Pardonnez-lui, je vous prie. Ce n'est pas sa faute.

Godefroi. Sûrement. Je lui disois de ne pas s'effrayer. *(Adrien lui tend la main).* Je suis bien aise que vous ne m'en veuilliez pas de mal. Oh! je ne dirai plus une autre fois que les gens sont morts, à moins de les avoir vus à dix pieds sous terre.

SCENE XVI.

M. de Cressac, Mde. de Cressac, Julie, Adrien, Thomas, Jeanne, Suzette, Lubin.

Thomas (courant). Ah! le malheureux! Où est-il, où est-il?

Suzette (montrant Godefroi). Tenez, mon pere, le voilà.

(Godefroi, épouvanté, se retire derriere M. de Cressac.)

Thomas. Que vois-je?

(Suzette & Lubin courent vers Adrien, qui les présente à Julie. Jeanne se précipite sur la main de Mde. de Cressac, & la baise. Thomas se jette aux genoux de M. de Cressac, & les tient embrassés).

M. de Cressac (relevant Thomas). Que fais-tu, mon ami? A mes pieds? Toi, mon sauveur, le sauveur de toute ma famille!

Thomas. Oui, Monsieur, c'est une nouvelle grace que vous me faites après tant d'autres. J'ai pu vous prouver combien je suis reconnoissant de tous vos bienfaits.

Mde. de Cressac. Tu as fait pour moi plus que je n'ai fait, plus que je ne pourrai faire de toute ma vie.

Thomas. Que dites-vous? C'est un service d'un moment. Et moi, il y a plus de huit ans que je vis heureux par vos bontés. Voyez ces champs, cette ferme, c'est de vous que je les tiens. Vous avez tout perdu, souffrez que je vous les rende. Je vivrai assez heureux du souvenir de n'avoir pas été ingrat envers mon bienfaiteur.

M. de Cressac. Eh bien, mon ami, je les reprends; mais pour te donner des champs dix fois plus vastes & plus fertiles. La cassette que tu m'as sauvée contient la meilleure partie de ma fortune, & je te la dois. N'ayant plus de logement à la ville, je vais habiter mes terres, tu m'y suivras. Nous y vivrons tous ensemble. Tes enfans seront les miens.

Adrien. Ah mon papa! j'allois vous en prier. Voici ma sœur de lait Suzette, voilà Lubin. Si vous saviez toutes les amitiés qu'ils m'ont faites! Je serois peut-être mort aussi sans leurs secours.

Mde. de Cressac (serrant la main de Jeanne). Eh bien, nous ne ferons tous qu'une famille heureuse de s'aimer.

Jeanne. Venez en attendant prendre quelque repos. Ex-

cusez-

cufez-nous, fi nous ne vous recevons pas comme nous l'aurions defiré.

Thomas (regardant du côté de la colline). Voici le charriot qui arrive, & des malheureux qui le fuivent. Permettez-vous que j'aille leur offrir quelque fecours?

M. de Creffac. Ah! je vais avec toi les confoler. Je fuis trop intéreffé dans l'événement cruel qui caufe leurs peines. O jour que je croyois fi malheureux! tu me rends bien plus que tu ne me fais perdre. Pour quelques biens que tu m'enleves, tu me donnes une nouvelle famille, & des amis dignes de mon cœur.

LE GRAND JARDIN.

M. SAGE n'avoit reçu de fes peres qu'une fortune bornée, mais à laquelle il avoit fu toujours conformer fes goûts & fes defirs; & quoiqu'il fût obligé de fe priver de bien des chofes dont il voyoit les autres jouir en abondance, jamais un fentiment jaloux n'avoit troublé l'égalité de fon humeur, & la paix de fon ame.

Le feul regret qu'il eût éprouvé dans le cours de fa vie, étoit celui d'une époufe vertueufe, que la mort avoit frappée dans fes bras. Un fils, tout jeune encore, reftoit feul pour le confoler; & le bonheur de cet enfant devint l'objet de tous fes foins.

Philippe tenoit de la nature une imagination très-fenfible, par laquelle fon pere avoit trouvé le fecret de former, de bonne heure, fa raifon. C'étoit en lui montrant tous les objets fous leur vrai point de vue, qu'il lui en avoit donné les premières idées. Par une fuite d'images fortes, préfentées avec ordre, & dans un moment choifi pour leur effet, il avoit déjà fait prendre à fes réflexions un caractere de jufteffe & de profondeur.

Satisfait de fon fort, ce pere tendre voulut fur-tout infpirer à fon fils les principes auxquels il devoit le calme de fa vie, & la férénité de fon cœur. Oui, fe difoit-il à lui-même, fi je puis l'accoutumer à être content de ce qu'il poffede, & à ne pas attacher un grand prix à ce qu'il ne peut obtenir, j'aurai travaillé plus utilement pour fa félicité, que fi je lui laiffois un immenfe tréfor.

Occupé ſans ceſſe de cette importante leçon, il mena un jour ſon fils, pour la premiere fois, dans un magnifique jardin, ouvert au public. Philippe, dès l'entrée, fut ſaiſi d'un ſentiment de ſurpriſe & d'admiration. L'éclat & le parfum des fleurs, la profuſion des ſtatues, la largeur impoſante des allées, l'affluence d'hommes & de femmes qui ſe promenoient, ſuperbement vêtus, ſous des voûtes de verdure, les mouvemens confus de cette foule empreſſée, le murmure de leurs diſcours, le bruit des jets d'eau & des caſcades, tout plongeoit ſes eſprits dans une rêverie profonde. Il promenoit ſes yeux d'un air égaré, & frappoit dans ſes mains. Son pere, le voyant bien pénétré de toutes ces impreſſions, l'emmena dans un boſquet plus ſolitaire, pour rendre un peu de repos à ſes ſens trop vivement émus. Il lui propoſa enſuite de prendre quelques rafraîchiſſemens. Philippe y conſentit avec joie ; & lorſqu'il eut ſatisfait ſon appétit, mon papa, dit-il, comme on eſt bien ici ! Ah ! ſi nous avions un auſſi beau jardin ! Avez-vous fait attention au nombre de voitures qu'il y avoit à la porte ? Et tous ces gens qui ſe promenent là-bas, comme ils ſont richement habillés ! Je voudrois bien ſavoir pourquoi nous ſommes obligés de vivre avec tant d'épargne, lorſque les autres ne ſe refuſent rien ? Je commence à voir que nous ſommes pauvres. Mais pourquoi les autres ſont-ils riches ? Ils ne ſont certainement pas plus honnêtes gens que nous deux.

Tu parles comme un enfant, lui répondit ſon pere ; je ſuis très-riche, moi.

Philippe. Où ſont donc vos richeſſes ?

M. Sage. J'ai un jardin beaucoup plus grand que celui-ci.

Philippe. Vous, mon papa ? Oh ! je voudrois bien le voir.

M. Sage. Suis-moi, je vais te le montrer.

Il prit ſon fils par la main, & le conduiſit dans la campange. Ils monterent ſur une colline, du haut de laquelle s'étendoit une perſpective admirable. A droite, on découvroit une vaſte fôret, dont les extrémités ſe perdoient dans l'horizon. A gauche, on voyoit s'entrecouper, dans un agréable mêlange, de rians jardins, de vertes prairies, & des champs couverts de moiſſons dorées. Au pied de la colline, ſerpentoit un vallon, arroſé, dans toute ſa longueur, par mille petits ruiſſeaux. Tout ce payſage étoit animé. Dans ſon immenſe étendue, on diſtinguoit des pêcheurs qui jettoient leurs filets, des chaſſeurs qui pourſuivoient des cerfs fugitifs, avec leurs meutes aboyantes, des jardiniers qui rempliſſoient

leurs

leurs corbeilles d'herbages & de fruits; des bergers qui conduisoient leurs troupeaux au son de musettes, des moissonneurs qui chargeoient des charriots de leurs dernieres gerbes, & les précédoient, en dansant autour de leurs bœufs. Ce table délicieux captiva long-tems, dans un extase muette, les regards de M. Sage & de son fils. Celui-ci rompant enfin le silence, dit à son pere :

Mon papa, arriverons-nous bientôt à notre jardin?

M. Sage. Nous y sommes, mon ami.

Philippe. Mais ceci n'est pas un jardin, mon papa : c'est une colline.

M. Sage. Regarde aussi loin que tu pourras voir autour de toi, voilà mon jardin. Cette forêt, ces champs, ces prairies, tout cela m'appartient.

Philippe. A vous? C'est vous moquer de moi.

M. Sage. Je ne moque point. Je vais te faire voir tout-à-l'heure que j'en dispose en maître.

Philippe. Je serois charmé d'en être bien sûr.

M. Sage. Si tu avois tout ce pays, dis-mois, qu'en ferois-tu?

Philippe. Ce que l'on fait d'un bien qui est à soi.

M. Sage. Mais quoi encore?

Philippe. Je ferois abattre des arbres dans la forêt pour me chauffer cet hiver, j'irois à la chasse du chevreuil, je pêcherois du poisson, j'éleverois des troupeaux de bœufs & de brebis, & je recueillerois les riches moissons qui couvrent ces campagnes.

M. Sage. Voilà un plan qui me paroît bien entendu; & je me félicite de ce que nous nous rencontrons dans nos idées. Tout ce que tu voudrois faire, je le fais déjà, moi.

Philippe. Comment cela donc?

M. Sage. D'abord j'envoie couper dans cette forêt tout le bois dont j'ai besoin.

Philippe. Je ne vous ai jamais vu donner vos ordres.

M. Sage. C'est qu'on a l'avisement de les prévenir. Tu sais qu'il y a du feu toute l'année dans notre cuisine, & tout l'hiver dans nos appartemens. Eh bien! c'est du bois que j'en tire.

Philippe. Cela peut être; mais il faut le payer?

M. Sage. Si j'étois celui que tu crois le véritable propriétaire de cette forêt, ne serois-je pas obligé de le payer tout de même?

Philippe. Non, sans doute. On vous l'apporteroit, sans que vous eussiez rien à débourser.

M. Sage. Tu crois cela? Je pense, au contraire, qu'il me reviendroit peut-être plus cher. Car, alors n'aurois-je pas à payer des gardes pour veiller à ma forêt, des maçons pour l'enclorre de murs, des bucherons pour y exploiter les arbres?

Philippe. Passe pour cela; mais vous ne pouvez pas y aller chasser?

M. Sage. Et pourquoi veux-tu que j'y chasse?

Philippe. Pour avoir votre provision de gibier.

M. Sage. Est-ce que nous pourrions manger un cerf ou un chevreuil à nous deux?

Philippe. Il faudroit être de bon appétit.

M. Sage. Ne pouvant aller moi-même à la chasse, j'y envoie des chasseurs pour moi. Je leur donne rendez-vous à la halle, où ils m'apportent tout ce qui m'est nécessaire.

Philippe. Pour votre argent?

M. Sage. D'accord; mais c'est encore pour moi une bonne affaire, car je n'ai point de gages à leur payer; je n'ai besoin de leur fournir ni poudre, ni plomb, ni fusil. Tous ces furets, ces braques, ces chiens courans, Dieu merci, ce n'est pas mon pain qu'ils dévorent

Philippe. Sont-elles aussi à vous ces vaches & ces brebis qui paissent là-bas dans la prairie?

M. Sage. Vraiment oui: ne manges-tu pas tous les jours du beurre & du fromage? C'est elles qui me le fournissent.

Philippe. Mais, mon papa, si tous ces troupeaux, si toutes ces petites rivieres sont à vous, pourquoi n'avons-nous pas à notre table de grand plats de viandes & de poissons, comme les gens riches?

M. Sage. Est-ce qu'ils mangent tout ce qu'on leur sert?

Philippe. Non, mais ils peuvent choisir sur la table.

M. Sage. Et moi, je fais mon choix avant de m'y mettre. Tout le nécessaire m'appartient. Le superflu, il est vrai, n'est pas à moi. Mais qu'en ferois-je, s'il m'appartenoit? Il me faudroit aussi un estomac superflu.

Philippe. Les gens riches font bonne chere; & vous n'en faites pas.

M. Sage. Je la fais bien meilleure. J'ai une sausse qui leur manque presque toujours dans leurs grands festins, c'est le bon appétit.

Philippe.

Philippe. Et de l'argent pour satisfaire mille petites fantaisies, en avez-vous autant qu'eux ?

M. Sage. Bien davantage, car je n'ai pas de fantaisies.

Philippe. Il y a pourtant du plaisir à les contenter.

M. Sage. Cent fois plus encore à être content ; & je le suis.

Philippe. Mais enfin le bon Dieu les aime plus que vous, puisqu'il leur a donné de grands trésors d'or & d'argent ?

M. Sage. Philippe, te souviens-tu de cette bouteille de vin muscat que nous bûmes l'autre jour que nous avions prié ton oncle à dîner ?

Philippe. Oui, mon papa, vous eutes la bonté de m'en donner un petit verre presque tout plein.

M. Sage Tu vins m'en demander une seconde fois. J'aurois bien pu t'en donner, puisqu'il en restoit encore. Pourquoi ne t'en donnai-je pas ?

Philippe. C'est que vous aviez peur que cela ne me fît mal.

M. Sage. Je me souviens de te l'avoir dit. Penses-tu que j'eusse raison ?

Philippe. Oui, mon papa ; je sais que vous m'aimez, & que vous ne cherchez que mon bonheur. Ainsi, vous ne m'auriez pas refusé un peu de vin muscat, si vous aviez pensé que cela put me faire du plaisir, sans m'incommoder.

M. Sage. Et crois-tu que le bon Dieu ait moins de tendresse pour toi que moi-même ?

Philippe. Non, mon papa, je ne puis le croire ; vous m'avez raconté tant de merveilles de sa bonté !

M. Sage. D'un autre côté, crois-tu qu'il lui fût difficile de te donner de grandes richesses ?

Philippe. Oh ! non ; pas plus qu'à moi de faire présent à quelqu'un d'une poignée de sable.

M. Sage. Eh bien ! si pouvant t'en donner, il ne t'en donne pas, & que cependant il t'aime, que dois-tu penser de son refus ?

Philippe. Que les richesses que je lui demande pourroient m'être dangereuses.

M. Sage. Cela te paroît-il assez clair ?

Philippe. Oui, mon papa, je n'y vois rien à dire : cependant....

M. Sage. Pourquoi secoues-tu la tête ? Tu as certainement encore quelque poids sur le cœur, dis-le-moi.

Philippe. Je penſe que, malgré vos raiſons, il n'eſt pas à vous tout ce pays-là.

M. Sage. Et pourquoi le penſes-tu ?

Philippe. Parce que vous ne pouvez pas en jouir comme vous voulez.

M. Sage. Connois-tu Monſieur Richard ?

Philippe. Si je le connois ? Oh Dame ! c'eſt lui qui a de beaux jardins !

M. Sage. Et peut-il en jouir comme il veut ?

Philippe. Ah ! le pauvre homme ! il ne le peut guere ; il n'oſe pas manger ſeulement une grappe de chaſſelas.

M. Sage. Il en a cependant dans ſon jardin des treilles ſuperbes.

Philippe. Oui, vraiment ; mais cela l'incommode.

M. Sage. Tu vois donc qu'on peut poſſéder beaucoup de choſes, & cependant n'oſer en jouir comme on veut. Je n'oſe jouir de mon jardin comme je le voudrois, parce que ma fortune ne me le permet pas : & M. Richard n'oſe jouir à ſon gré du ſien, parce que ſa ſanté le lui défend. Je ſuis encore le plus heureux.

Philippe. Mon papa, vous aimez à monter à cheval, n'eſt-il pas vrai ?

M. Sage. Oui, cet exercice me fait beaucoup de bien, lorſque j'ai le tems de le prendre.

Philippe. Eh bien ! ſi cette prairie eſt à vous, pourquoi n'en récoltez-vous pas le foin pour en nourrir un cheval ?

M. Sage. C'eſt ce que je fais. Cette meule de foin que tu vois là-bas, eſt peut-être pour celui que je monte.

Philippe. Nous n'en avez pourtant pas dans votre écurie ?

M. Sage. Dieu me préſerve de cet embarras !

Philippe. Oui, mais auſſi vous ne le montez pas lorſque vous voulez ?

M. Sage. Tu te trompes ; car je ſuis aſſez ſage pour ne le vouloir que lorſque j'en ai beſoin ; & alors je me le procure pour un écu. Dieu merci, je peux en faire la dépenſe.

Philippe. Croyez-vous qu'il ne vous ſeroit pas bien plus commode d'avoir deux beaux chevaux gris-pommelés pour vous traîner dans un bon carroſſe ?

M. Sage. Cela ſeroit aſſez doux. Mais quand je penſe à tous les inconvéniens d'une voiture, au beſoin que l'on a ſans ceſſe du ſellier, du charron & du maréchal, à la dépendance où l'on vit de la ſanté de ſes chevaux, & de l'exactitude de

ſon

ſon cocher, aux riſques infinis dont on eſt menacé à chaque pas, aux ſuites funeſtes de la molleſſe, dont on prend le goût, en vérité je n'ai pas de regret de ne faire uſage que de mes jambes. Elles m'en dureront plus long-tems. Mais voilà le ſoleil qui ſe couche : il eſt tems de nous retirer. Allons, mon ami. N'es-tu pas content d'avoir vu mon domaine?

Philippe. Ah! mon papa, je le ſerois bien davantage, ſi tout cela étoit réellement à vous.

M. Sage ſourit à ſon fils ; & le prenant par la main, il deſcendit avec lui de la colline. Ils paſſoient auprès d'une prairie, qu'ils avoient priſe d'en haut pour un étang, parce qu'elle étoit couverte d'eau. Ah! mon Dieu! s'écria M. Sage ; vois-tu ce pré qui ne fait plus qu'une marre? Il faut que le ruiſſeau voiſin ſe ſoit débordé avant la fenaiſon. Toute la récolte de foin eſt perdue pour cette année.

Philippe. Celui à qui appartient cette prairie, ſera, je crois, bien triſte, quand il verra tout ſon foin gâté.

M. Sage. Encore s'il en étoit quitte pour cela! Mais il faudra faire des réparations aux digues du ruiſſeau, conſtraire peut-être une nouvelle écluſe. Il ſera bien heureux, s'il n'y dépenſe pas le produit de dix années de ſa prairie.

Philippe. Quel bonheur que celui-là!

M. Sage. Il me ſemble qu'il y avoit ici près un moulin.

Philippe. Il y eſt auſſi toujours, mon papa. Tenez, le voyez-vous?

M. Sage. Tu as raiſon, je le vois à préſent. C'eſt que je ne l'entendois pas aller. O mon Dieu! Je parie que l'inondation en a emporté les rouages. Voyons. Juſtement. Le voilà tout délabré ; que deviendra le malheureux propriétaire? Il faut qu'il ſoit bien riche pour réſiſter à toutes ces pertes.

Philippe. Je le plains de tout mon cœur. Mais, mon papa, la journée des ouvriers eſt finie ; pourquoi les maçons demeurent-ils encore à l'ouvrage?

M. Sage. Je n'en ſais rien. Il n'y a qu'à leur demander. Mon ami, voudriez-vous bien nous dire pourquoi vous reſtez ſi tard au travail?

Le Maçon. Monſieur, nous y paſſerons encore toute la nuit. Hier, dans l'obſcurité, des voleurs vinrent abattre ce pan de muraille pour entrer dans le parc, & voler les meubles d'un pavillon qu'on venoit de faire conſtruire. On ne s'en eſt apperçu que ce matin ; & il eſt fort heureux qu'on ne les ait pas pris ſur le fait.

M. Sage.

M. Sage. Et comment donc cela ?

Le Maçon. C'eſt qu'on a trouvé dans le parc des mèches qu'ils y avoient répandues, apparemment pour mettre le feu à la forêt, ſi on étoit venu les ſurprendre, afin de ſe ſauver à la faveur du tumulte & de la confuſion de l'incendie. Le proprietaire de cette terre eſt encore, comme vous voyez, fort heureux dans ſon malheur, car il auroit pu perdre toute ſa forêt ; au lieu qu'il ne lui en coûtera que les réparations de ſa muraille, la dépenſe d'un garde de plus pour veiller la nuit, & la perte des meubles de ſon pavillon, qui, à la vérité, étoient fort précieux.

Mon fils, dit M. Sage à Philippe, après avoir fait quelque pas en ſilence, que dis tu de tous ces malheurs ? Te cauſent-ils beaucoup de chagrin ?

Philippe. Pourquoi m'en chagriner mon papa ? Je ne ſouffre en rien de ces pertes.

M. Sage. Mais ſi cette terre t'appartenoit de la même maniere que les jardins de M. Richard lui appartiennent, & qu'en te promenant aujourd'hui tu euſſes vu tes prairies inondées, ton moulin emporté, un pan de la muraille de ton parc démoli, & ton pavillon mis au pillage, t'en retournerois-tu à la maiſon auſſi tranquille que tu me parois l'être ?

Philippe. Mon Dieu, non ! Je ſerois, au contraire, bien triſte d'eſſuyer de ſi grandes diſgraces en un jour.

M. Sage. Et ſi tu avois tous les jours de ſemblables diſgraces à ſouffrir ou à craindre, ſerois-tu alors plus heureux que tu ne l'es à préſent ?

Philippe. Je ſerois mille fois plus malheureux.

M. Sage. Eh bien, mon ami, tel eſt le ſort de preſque tous ceux qui poſſedent de grands biens. Sans parler des ſoucis qui les agitent, & des beſoins ſans nombre qui les tourmentent, l'éclat de leur fortune devient ſouvent lui-même l'origine de ſa décadence. Il ſuffit d'une ſeule année ſtérile, ou d'une ſeule mépriſe dans leurs avides projets, pour en entraîner le bouleverſement. Comme ils craindroient de perdre de leur conſidération imaginaire, s'ils impoſoient quelques ſacrifices à l'orgueil de leur luxe, plus leurs revers ſont frappans, plus ils croient devoir étaler de faſte & de ſomptuoſité pour ſoutenir l'opinion de leur opulence, & rétablir un crédit impoſteur. Quel eſt donc l'effet de cette miſérable vanité ? Leurs domeſtiques, fruſtrés du prix de leurs ſervices, introduiſent un brigandage effréné dans toute la maiſon. La culture de leurs biens étant négligée, ainſi que l'éducation de leur famille,

leurs

leurs terres tombent en friche, & ne produisent plus que des moissons avortées ; leurs enfans, abandonnés à tous les vices, commettent des actions déshonorantes, qu'ils sont forcés d'étouffer à prix d'argent. Toutes leurs vastes possessions, saisies par d'inexorables créanciers, achevent de dépérir sous une administration de rapine. Le gouffre des procédures en engloutit les derniers débris. Et ces favoris de la Fortune, si fiers de leurs trésors, de leurs honneurs, & des jouissances de leur mollesse, tombent tout à la fois dans l'indigence, l'opprobre & le désespoir.

Philippe, Ah ! mon papa, quel tableau venez-vous de m'offrir !

M. Sage. Celui qui se présente à tout moment dans la société ; & n'imagine pas qu'il y ait rien d'exagéré dans cette peinture. Je te ferai voir chaque jour dans les papiers publics, l'histoire du renversement de quelque grande maison ; leçon frappante, que la Providence expose sans cesse aux regards des riches, pour les avertir du sort qui menace leur folie & leur orgueil ! Nous irons demain devant ces superbes hôtels qui excitent ton envie, je t'y ferai lire la ruine des hôtels voisins, affichée sur toutes leurs colonnes, jusqu'à ce qu'elles soient elles-mêmes enveloppées du décret de leur propre ruine. Eh ! que ne puis-je épargner à tes oreilles sensibles les cris de mille familles désolées, qui n'attestent que trop, par leur désespoir, ces effrayantes révolutions !

Philippe. Eh quoi ! me faudroit-il donc regarder la médiocrité de notre fortune comme un bienfait du Ciel ?

M. Sage. Oui, mon fils, si tu es économe & laborieux, si tu sens en toi le courage de vaincre l'ambition & la cupidité, d'enchaîner tes desirs & tes espérances aux bornes de l'état que tu dois remplir. Vois s'il manque quelque chose à mon bonheur ; & voudrois-tu donc être plus heureux que ton pere? Regarde l'univers entier comme ton domaine, puisqu'il te fournit, pour prix de ton travail, une subsistance honnête, & les premieres douceurs de la vie. Le Ciel à placé ton habitation terrestre sur le doux penchant d'une montagne dont le sommet est escarpé, & au pied de laquelle s'étendent des marais impurs, entrecoupés de mille précipices. Eleve quelquefois tes yeux vers les riches & les grands, non pour envier la hauteur de leur poste, mais pour observer les orages qui grondent autour d'eux. Abaisse aussi tes regards vers le pauvre qui rampe au-dessous de toi, non pour insulter à sa misere, mais pour lui tendre la main. Si Dieu te donne

un jour des enfans, répéte-leur sans cesse la leçon que tu viens de recevoir, & sur-tout donne-leur en l'exemple que je t'ai donné moi-même.

Ils se trouverent à ces mots à l'entrée de leur maison. M. Sage se hâta de monter dans son appartement ; & s'étant précipité à genoux, il rendit graces au Ciel, & lui offrit sa vie. Que lui restoit-il à faire sur la terre ? Ses jours avoient été pleins de justice & d'honneur ; & en inspirant la modération à son fils, il venoit de lui transmettre un riche héritage.

COLIN - MAILLARD.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DE JULIERS.
FREDERIC, *son fils.*
LEONOR, JULIE, } *ses filles.*
DOROTHEE, ADELAÏDE, LOUISE, *un peu boîteuse,* } *leurs amies.*
DUVERNEY l'aîné, DUVERNEY le cadet, *begue,* } *amis de Fréderic.*
ROBERT, *leur voisin.*
LE PALEFRENIER de M. de Juliers.

La Scene se passe dans un sallon. Du côté droit est une porte qui conduit au cabinet de M. de Juliers, & dans le fond une autre, qui s'ouvre sur l'escalier. Sur le côté gauche on voit une grande table couverte de livres & de papiers, avec des flambeaux & un porte-voix.

SCENE I.

Fréderic.

(Il avance la tête à travers la porte qui donne sur l'escalier, comme s'il parloit encore à son pere tandis qu'il descend.)

OUI, mon papa, soyez tranquille. Il n'arrivera point d'accident à vos papiers, je vous en réponds. Je vais prendre aussi vos livres, & je les porterai tout de suite dans votre cabinet. *(Il revient en sautant & en fredonnant tra le, ra le ra.)* Nous allons faire aujourd'hui un beau tapage! Quand le chat est hors de la maison, les souris dansent sous la table.

SCENE II.

Fréderic, Julie.

Fréderic. Eh bien, ma sœur, maman est-elle sortie? Notre petite société est-elle arrivée?

Julie. Mes amies sont déjà ici; mais il n'est encore venu aucun de tes camarades.

Fréderic. Oh! je le crois bien. Nous ne sommes pas éventés comme vous autres. Il faut toujours nous arracher de l'étude. Tiens, je parie qu'en ce moment ils travaillent encore, que la tête leur en brûle.

Julie. Oui, à forger quelqu'une de leurs bonnes malices. A propos, est-il bien vrai que mon papa nous ait permis de jouer ici dans le sallon? Notre chambre là-haut est si petite, si petite, qu'on ne fait où se fourrer.

Fréderic. Est-ce qu'il avoit quelque chose à refuser, dès que je me mêlois de la négociation? Ah ça, petite fille, prenez bien garde à ne pas brouiller les papiers qui sont sur la table.

Julie. Garde cet avis là pour toi & pour tes petits vauriens.

Fréderic (*avec un air d'importance*). C'est pourtant moi qu'on a chargé de mettre ici de l'arrangement.

Julie.

Julie. Vraiment mon papa s'eſt adreſſé à un homme d'ordre. Allons, voyons, que je t'aide un peu. Enſuite je rangerai les chaiſes & les fauteuils. Je vais d'abord prendre quelques livres.

Fréderic. Aviſe-toi d'y toucher. Tout ce que je puis te permettre, c'eſt de me les mettre ſur les bras.

(Il joint les mains en-deſſous devant lui. Julie y poſe un livre, puis un autre, tant qu'il en ait juſqu'au menton.)

Julie. Mais tu en as trop?

Fréderic (reculant la tête, & ſe penchant en arriere). Encore un. Bon; en voilà aſſez pour un voyage. *(Il fait quelques pas, & laiſſe tomber toute la charge au milieu de la chambre.)*

Julie (pouſſant un grand éclat de rire). Ha, ha, ha, ha! voilà tout le bataclan par terre! Ces beaux livres que mon papa ne vouloit pas nous laiſſer toucher, même du bout du doigt! Il aura, je crois, bien du plaiſir de les voir ſi joliment accommodés.

Fréderic. Tu ne ſais pas, toi? c'eſt que j'ai perdu le *centrum* de la *gravitatis*, comme dit mon Précepteur. C'eſt bien ſavant, au moins? *(Il ſe met à ramaſſer les livres; & tandis qu'il en prend un, il en laiſſe retomber un autre.)* Diantre! il faut que ces drôles-là aient appris à faire la cabriole.

Julie (approchant de lui). Tu ne finirois jamais ſans moi. Tiens, arrange-les dans mon tablier.

Fréderic. Ah! C'eſt bien dit.

(Fréderic ſe jette à genoux; & d'une main appuyé contre terre, de l'autre il met les livres dans le tablier de Julie.)

Julie. Doucement donc, pour qu'ils ne ſe froiſſent pas. Bon, les voilà tous. Je vais les porter dans le cabinet, & les placer ſur la cheminée. *(Elle ſort.)*

Fréderic (ſe relevant tout eſſouflé). Ouf! Je ne vaudrois rien dans le pays où les hommes vont à quatre pattes, comme des ſinges.

(Il s'évente avec ſon chapeau.)

Julie (en rentrant). Si tu voyois comme c'eſt rangé! Dépêche-toi de me donner le reſte.

(Fréderic aſſemble les papiers & le reſte des livres, & les donne à Julie, qui dit en les recevant:)

Il faut convenir que les filles ont bien plus d'ordre que les garçons.

Fréderic. Oh oui! toi ſur-tout Ta ſœur eſt occupée du matin au ſoir à remettre tes chiffons à leur place.

Julie.

Julie. Et toi donc! si ton Précepteur n'y veilloit sans cesse, tu ne saurois jamais où trouver tes thêmes & tes versions. *(Elle regarde autour d'elle.)* Mais voilà tout, je pense?

Fréderic. Oui, je ne vois plus rien, va.

(Julie sort.)

Fréderic (range la table, les fauteuils & les chaises). Bon! Nous aurons nos coudées franches à présent. Comme nous allons nous en donner! Je suis pourtant surpris qu'ils n'arrivent pas. Pour moi, j'ai cela de bon, que je ne me fais guere attendre aux rendez-vous de plaisir.

Julie (en rentrant, regarde de tous côtés). Ah! voilà qui est bien! Mais le porte-voix, il faut le cacher. Si tes camarades l'apperçoivent, ils vont se mettre à corner, jusqu'à nous rompre les oreilles.

Fréderic. Attends, je vais le mettre derriere la porte. J'en aurai peut-être besoin. Que tes petites Demoiselles viennent m'étourdir, nous verrons qui criera le plus fort.

Julie. Bah! Nous n'aurions qu'à nous réunir, nous viendrions bien à bout d'un petit garçon comme toi.

Fréderic. Oui-da? Si vous avez du babil, Mesdemoiselles, nous autres hommes, nous avons une voix mâle qui se fait respecter. *(En grossissant sa voix).* M'entends-tu?

Julie (haussant les épaules). Oh mon Dieu, je te respecte si fort, que je m'en vais. Adieu. Je cours retrouver ma sœur & mes amies.

Fréderic. Fais-moi le plaisir de dire au portier de m'envoyer ici ma petite société sitôt qu'elle arrivera.

Julie (en sortant). Oui, oui.

SCENE III.

Fréderic (maniant le porte-voix). Voici qui m'a souvent fait venir malgré moi du fond du jardin. Il me semble toujours l'entendre corner: Fréderic, Fréderic?....Ces Messieurs ne demeurent qu'au bout de la rue, voyons s'ils ont l'oreille fine. *(Il se met à la fenêtre, embouche le porte-voix, & crie:)*

Courez, volez, troupe joyeuse,
Le jeu va bientôt commencer.

(Il se retire de la fenêtre, & va vers la porte.)

Eh bien, cela n'est-il pas merveilleux? C'est comme le cor enchanté d'Arlequin. Il me semble déjà entendre parler

sur

ſur l'eſcalier. *(Il prête l'oreille.)* Mais oui, ce ſont les petits Duverney. *(Il cache le porte-voix derriere la porte.)* Allons, je vais ſauter ſur la table; & faire comme ſi j'étois aſſis ſur mon trône.

(Il va chercher devant la fenêtre une banquette, la poſe ſur la table, & ſe diſpoſe à grimper. Les petits Duverney ſe préſentent à la porte.)

SCENE VI.

Fréderic, Duverney l'aîné, Duverney le cadet.

Fréderic. Ne pouviez-vous pas attendre un moment que je fuſſe monté ſur mon trône, pour vous recevoir du haut de ma grandeur ?

Duverney l'aîné. Bon ! tu n'as pas beſoin de cela pour avoir un air tout-à-fait royal. Et puis, ſi alerte que tu ſois, le trône pourroit bien dégringoler avec ſa Majeſté.

Fréderic. En effet, j'en ai déjà vu bien des exemples, dans mon hiſtoire ancienne.

Duverney l'aîné. C'eſt à-peu-près ce qui vient d'arriver à mon frere, quoiqu'il ne ſoit pas un grand Prince. Il s'eſt mis le nez tout en ſang ſur notre eſcalier.

Duverney le cadet (d'un ton pleureur, & en bégayant. Hé-é-las ! ou-ou-i. Il me fait en-en-core un peu-eu mal. Ce mon-on-ſieur Ro-o-bert eſt un ga-ar-çon bien mal éle-e-vé.

Fréderic. Eſt-ce qu'il eſt avec vous ?

Duverney l'aîné. Dieu nous en préſerve ! Si nous avions ſu qu'il vînt ici, nous n'aurions pas bougé de la maiſon.

Duverney le cadet. Il ne ſon-on-ge qu'à-à-mal.

Fréderic. Qu'eſt-ce donc qu'il a fait ?

Duverney l'aîné. J'étois reſté pour prendre un mouchoir. Mon frere deſcendoit tout ſeul. Robert l'a entendu ; il s'eſt caché, puis il a ſauté tout-à-coup ſur lui, en pouſſant un grand cri. Mon frere a eu tant de peur, qu'il eſt tombé ; & en roulant ſur les marches, il s'eſt maſſacré tout le nez.

Fréderic. Oh ! j'en ſuis bien fâché pour le pauvre petit. M. Robert a toute la mine d'un mauvais ſujet. C'eſt aujourd'hui la premiere fois qu'il nous honore de ſa compagnie. Son pere a tant prié mon papa de le mettre de ma ſociété !

Duverney.

Duverney l'aîné. Je te plains. Nous ne vivons plus avec lui.

Fréderic. Mon papa vous croyoit fort bien ensemble, parce que vous demeurez dans la même maison ; & il a pensé que ce seroit vous faire plaisir de l'inviter en même-tems que vous.

Duverney l'aîné. Ah ! du plaisir ? Nous en aurions un fort grand de le savoir à cent lieues. Depuis qu'il est notre voisin, il ne nous a causé que de la peine. Il a déjà cassé toutes les vitres à coups de pierre ; & il vouloit faire croire que c'étoit nous.

Fréderic. Est-ce qu'on ne s'en plaint pas à son pere ?

Duverney l'aîné. Oh ! c'est un homme singulier. Il gronde un peu son fils, paie le dommage, & puis il n'y pense plus.

Fréderic. A la place de votre papa, je ne voudrois pas vous voir demeurer sous le même toit que lui.

Duverney l'aîné. Que veux-tu ? Nous étions embarrassés d'un appartement considérable qui se trouvoit vuide depuis la mort de maman. Mon papa ne pouvoit plus y entrer que les larmes ne lui vinssent aux yeux. Il a été bien-aise de trouver à le louer.

Fréderic. Et il en est peut-être fâché à present ?

Duverney l'aîné Oh ! je t'en réponds. Il nous a bien défendu de nous lier avec Robert. C'est un si mauvais garnement ! Tous les gens du quartier ne passent qu'en tremblant devant la maison. Tantôt il les seringue avec de l'eau sale, ou leur jette sur la tête un panier d'ordures ; tantôt il va leur accrocher derriere le dos des queues de lapins, ou de grands morceaux de papier, pour les faire huer par la populace. Et puis sa pêche des perruques !

Fréderic. Que veux-tu dire ?

Duverney l'aîné. Oui, il les prend à l'hameçon, comme des carpes. Lorsqu'un honnête ouvrier s'arrête pour causer sous nos fenêtres avec quelqu'un de ses amis qu'il rencontre dans la rue, Robert monte au balcon, & avec un crochet attaché au bout d'une longue perche, il enleve la perruque ; puis il court l'attacher à la queue d'un chien qu'il a tout prêt, & qu'il chasse par une autre porte de la maison. Ensorte que la malheureuse perruque a traîné un quart-d'heure dans la crotte, avant que le pauvre homme ait pu la rattraper.

Fréderic. Mais voilà qui passe le badinage.

Duverney l'aîné. Ce ne sont encore là que ses moindres méchancetés. Si je te parlois de tous les chiens qu'il estropie, de tous les chats auxquels il a coupé la queue, je ne finirois pas. Il n'y a pas long-tems qu'un des amis de son pere se fracassa l'épaule en tombant sur l'escalier, où Robert avoit semé, par malice, des pois secs. Pour les domestiques, je suis sûr qu'il n'en resteroit pas un seul pendant vingt-quatre heures à la maison, sans les gros gages qu'on est obligé de leur donner.

Fréderic. Je t'avoue que je ne serois pas fâché de le voir. J'aime les enfans un peu gais.

Duverney l'aîné. A la bonne heure. Il est tout naturel d'aimer ses semblables. Mais sa gaieté est bien différente de la tienne. Tu es un petit brin espiégle, toi ! Je suis pourtant bien sûr que tu ne voudrois pas faire de mal exprès à qui que ce soit ; au lieu que le méchant ne demande que plaies & bosses.

Fréderic. Oh ! cela ne m'effraie pas. J'en aurai plus de gloire à le morigener.

Duverney l'aîné. S'il vient, tu ne trouveras pas mauvais que mon frere se retire. Il lui joueroit quelque vilain tour.

Duverney le cadet. Ou-ou-i. Je m'en i-irai.

Fréderic. Non, non, nous sommes d'anciens amis, nous. Je ne veux pas que ce nouveau venu vienne nous séparer. Je saurai bien lui tenir tête, tu verras. Mais j'entends du bruit. Est-ce lui ? Non, c'est ma sœur avec ses amies.

SCENE V.

Fréderic, Duverney l'aîné, Duverney le cadet, Léonor, Julie, Dorothée, Adélaïde, Louise.

(Les petits Messieurs s'inclinent respectueusement devant les jeunes Demoiselles).

Léonor. Je suis bien votre servante, Messieurs. Mais pourquoi donc vous tenez-vous debout ? Il me semble, mon frere, que tu aurois pu faire asseoir ces Messieurs depuis qu'ils sont ici ?

Fréderic. Comme si nous ne savions pas qu'il faut être debout pour recevoir les Dames ?

Léonor. Je suis charmée que tu connoisses ton devoir. Mais est-ce

eſt-ce que M. Robert n'eſt pas ici? *(à Duverney l'aîné)*. Je croyois qu'il ſeroit venu avec vous.

Duverney l'aîné. Il y a long-tems que nous n'allons plus enſemble, Dieu merci.

Fréderic. Je viens d'apprendre de ſes nouvelles. Il me tarde de me trouver face-à-face avec lui. Ah mon petit coquin? Nous nous verrons.

Dorothée. Eſt-ce qu'il pourroit être encore plus eſpiégle que M. Fréderic?

Louiſe (d'un air malin). C'eſt beaucoup dire.

Adélaïde. M. Fréderic? C'eſt un agneau en comparaiſon. Nous le connoiſſons depuis long-tems, ma ſœur & moi, ce M. Robert. N'eſt-il pas vrai, Louiſe.

Louiſe. Oh ſûrement! il m'a déjà bien fait endêver.

Adélaïde. Il étoit autrefois de la ſociété de mon frere, qui, heureuſement, s'en eſt dépétré. C'eſt bien le plus méchant Lutin.

Léonor. Oh! pour de la lutinerie, vous en êtes tous là, vous autres Meſſieurs.

Dorothée. Oui; mais faire le mal pour le plaiſir de le faire?

Julie. C'eſt cela qui eſt vilain! Non, non, mon frere vaut mieux.

Fréderic (d'un ton ironique). Crois-tu? Je te remercie.

Dorothée. Ah ça, ma chere Léonor, nous nous mettons ſous ta ſauve-garde. Tu es la plus grande; & puis tu es aujourd'hui maîtreſſe de maiſon, tu pourras lui en impoſer.

Léonor. Ne craignez pas qu'il vous manque en ma préſence. Je ſaurai le tenir en reſpect.

Fréderic (d'un air important). Oui, oui, tu défendras ces Demoiſelles; & vous, mes amis, je vous prends ſous ma protection.

Duverney l'aîné. Il ne s'aviſera pas de ſe jouer à moi, je t'aſſure, il me connoît. Je ne crains que pour mon frere.

Duverney le cadet. Il ſe mo-o-que tou-ou-jours de moi.

Louiſe. Le voilà bien! Les plus petits ſont les plus expoſés à ſes malices. C'étoit moi qu'il attaquoit toujours.

Léonor. Je le crois: preſque tous les méchans ſont des lâches. Il me ſemble voir un roquet pourſuivre un chat tant qu'il ſe ſauve. Si le chat ſe retourne, & lui montre ſes mouſtaches, le roquet s'arrête, & ſe ſauve à ſon tour.

Julie. Et bien, tu lui feras le chat, toi.

Louiſe. Oui, tu lui montreras les mouſtaches.

Léonor. Il me ſemble que nous ferions bien de nous aſſeoir.

ſeoir. Nous n'avons pas beſoin, pour cela, d'attendre Monſieur le ſonge-malices.

Fréderic. Ah! le voici.

SCENE VI.

Fréderic, Duverney l'aîné, Duverney le cadet, Léonor, Julie, Dorothée, Adélaïde, Louiſe, Robert.

Robert (à Fréderic, Léonor & Julie, en leur faiſant un ſalut reſpectueux). Monſieur votre pere a bien voulu me permettre de vous rendre ma viſite.

Léonor. Il nous a fait eſpérer beaucoup d'avantages de l'honneur de votre connoiſſance, particuliérement pour mon frere.

Julie. Oh! il a beſoin de bons exemples, je vous en avertis.

Fréderic. Eh quoi! mes ſœurs, voudriez-vous laiſſer croire que les vôtres ne me ſuffiſent pas?

Léonor. Je crois, Monſieur, devoir, avant tout, vous faire connoître notre petite ſociété. Voici Mademoiſelle Dorothée de Louvreuil.

Robert (d'un ſon de voix moqueur). Vraiment, j'en ſuis ravi.

Léonor. Voilà Meſdemoiſelles de....

Robert. Oh! j'ai bien l'honneur de les connoître. Celle-ci, (*montrant Adélaïde*) c'eſt Mde. de Pimbêche, qui chicane les gens à tort & à travers. Celle-là, (*en montrant Louiſe, & boîtant tout autour de la chambre*) hi han, hi han, hi han, c'eſt la petite jument boîteuſe, qui s'eſt caſſé la jambe, en voulant courir pour eſquiver les coups de fouet. Pour Monſieur, (*en montrant Duverney l'aîné*) c'eſt un grave Profeſſeur de ſageſſe, qui regarde tous les humains en pitié. Et ce petit grivois, le meilleur de mes amis, (*en montrant Duverney le cadet, & faiſant tomber ſon chapeau à terre*) c'eſt le chevalier de la B-r-r-r e-douille, à qui ſa maman a oublié de délier la langue, lorſqu'il eſt venu au monde.

(*Toutes les jeunes Demoiſelles ſe regardent avec la plus profonde ſurpriſe*).

Fréderic. Et moi, Monſieur Robert, qui ſuis-je donc? car je m'apperçois que vous êtes fort habile pour les portraits.

Robert. Il faut que je vous connoiſſe un peu mieux pour vous peindre. Mais vous n'y perdrez rien.

Léonor.

Léonor. Pour vous, Monſieur, vous vous faites connoître au premier coup-d'œil ; & je dois avouer que vous n'y gagnez pas grand'choſe. Je n'aurois jamais imaginé que des perſonnes polies & bien élevées ſe reprochaſſent les défauts de la nature. Si mes petits amis ne l'étoient pas auſſi ſincérement, ils auroient des reproches à me faire de les avoir expoſés à votre méchanceté. Mais ils voient bien que je ne devois pas m'y attendre.

Robert. M. Fréderic, ſavez-vous bien que vous avez là une ſœur fort éloquente? C'eſt apparemment le Frère Prêcheur de la maiſon.

Fréderic. Elle s'entend aſſez bien á dire aux gens leurs vérités. C'eſt pour cela que nous l'aimons de tout notre cœur.

Robert. Mais je n'y réuſſis pas mal, comme vous voyez. Auſſi vous m'allez aimer à la folie.

(Fléchiſſant un genou devant Léonor.)

Je vous demande pardon, Mademoiſelle, de m'être mêlé de votre emploi. Vous vous en tirez ſi bien !

Léonor. Vos excuſes & votre génuflexion ſont une ironie inſolente que je mépriſe. Mais fuſſent-elles ſinceres, à peine ſuffiroient-elles pour réparer toutes vos malhonnêtetés : & ſi je n'avois pris tout cela pour un badinage, fort groſſier à la vérité, je ſais bien ce que j'aurois déjà fait. Je vous prie très-inſtamment, Monſieur, de ne plus vous permettre des plaiſanteries de ce genre, afin que nous puiſſions reſter enſemble, & nous amuſer pendant la ſoirée.

Robert (un peu confondu). Mais vous n'entendez pas raillerie, à ce que je vois? Allons, ſoyons bons amis.

(Il lui tend la main.)

Léonor (lui donne la ſienne). Très-volontiers, M. Robert; mais condition.....

Robert (lui tournant le dos, & allant vers le petit Duverney). Tu es auſſi un bon petit garçon, mon voiſin : allons, tope là.

(Le petit Duverney héſite à lui donner la main. Robert la ſaiſit, & lui ſecoue le bras avec tant de violence, que l'enfant ſe met à crier.)

Duverney l'aîné (courant au ſecours de ſon frère). Monſieur Robert !

Fréderic (l'arrête, & ſe met entre eux.) Je vous prie, Monſieur, de laiſſer cet enfant tranquille ; autrement.....

Robert. Eh bien ! que feriez-vous, petit marmouſet?

 Fréderic.

Fréderic (d'un ton fier). Je fuis petit; mais j'aurai toujours affez de force quand il faudra défendre mes amis.

Robert. En ce cas-là, je veux en être. J'aurois cependant envie de faire auparavant un petit affaut.

(Il faut tout-à-coup fur lui, le prend par la queue, & lui donne un croc en jambe pour le faire tomber. Fréderic fe tient ferme, & le repouffe. Robert chancelle, & tombe. Fréderic lui met un genou fur la poitrine, & lui faifit les mains. On veut les féparer.)

Fréderic (avec fang froid). Un moment, s'il vous plaît, Mefdemoifelles. Je ne lui ferai pas de mal. Eh bien, M Robert, comment vous trouvez-vous de votre entreprife?

Robert (en fe debattant). Aye, aye! Otez-vous donc, vous m'étouffez.

Fréderic. Je ne me leverai point que vous n'ayez demandé pardon à toute la compagnie.

Robert (furieux). Pardon?

Fréderic. Sûrement, puifque vous nous avez tous offenfés.

Robert. Eh bien! oui, grace, grace.

Fréderic. S'il vous échappe encore une méchanceté, nous vous renfermerons jufqu'à demain dans la cave, pour y faire vos réflexions. Cela vaut beaucoup mieux que de vous tuer; vous n'en valez pas la peine. Allons, relevez-vous.

(Fréderic fe leve, lui tend la main pour le ramaffer; & quand il eft debout:)

Ne m'en veuillez pas de mal, Monfieur, ce n'eft pas moi qui ai commencé le combat.

(Robert paroît honteux. Il garde un moment le filence.)

Dorothée (bas à Julie.) Je n'aurois pas cru ton frère fi brave.

Julie. Oh! il eft hardi comme un lion, fans être pourtant querelleur. C'eft le meilleur enfant de la terre. Mais qu'attendons-nous depuis fi long-tems? Nous devrions bien nous affeoir, & chercher à vous amufer par quelque jeu.

Fréderic. Vraiment oui, nous ne fommes ici que pour cela. Voyons, à quoi jouerons-nous? A quelque jeu un peu drôle, n'eft-ce pas, Duverney?

Duverney l'aîné. Il faut laiffer le choix à ces Demoifelles.

(Robert fe moque de lui par une grimace. Les autres ne font pas femblant de s'en appercevoir.)

Léonor. Fréderic, voila une leçon de politeffe que tu devrois retenir de ton ami. Nous pourrions jouer au lotto,

ou choisir un jeu aux cartes qui nous amuse tous à la fois.

Louise. Moi, j'aimerois mieux me divertir avec le petit Duverney. Si tu avois un livre d'images, nous nous amuserions à le feuilleter ! N'est-il pas vrai, mon ami ?

Duverney le cadet Oh ! ou-ou-i.

Léonor. De tout mon cœur, mes enfans ; je vais vous installer là-haut dans notre chambre. Vous ne manquerez point d'images, ni de joujoux.

(*Louise & le petit Duverney se prennent par la main, & sautent de joie.*)

Léonor. Voulez-vous monter un instant avec moi, mes cheres amies ? J'ai un bonnet charmant à vous montrer.

(*Toutes ensemble.*)

Oui, mon cœur, allons, allons.

Duverney l'aîné. Me permettez-vous de vous donner la main jusqu'à votre appartement ?

Léonor. Présentez-la plutôt à quelqu'une de ces Demoiselles.

(*Duverney présente la main à Dorothée qui se trouve le plus près de lui.*)

Robert (*d'un ton bargneux*). Est-ce qu'on va me laisser tout seul ici ?

Fréderic. Non, Monsieur ; ces Demoiselles voudront bien m'excuser, & je resterai avec vous.

SCENE VII.

Fréderic, Robert.

Robert. Bon ! nous voilà seuls : nous pouvons imaginer entre nous deux quelque drôlerie.

Fréderic. Je ne demande pas mieux. Voyons.

Robert. Il y auroit un tour à jouer aux petits Duverney.

Fréderic, Non, non, je n'entends pas raillerie là-dessus. Point de malice à mes amis.

Robert. On m'avoit dit que vous étiez si gai, que vous aimiez tant les espiégleries !

Fréderic. S je les aime ? Eh je ne vis que de cela ; mais toujours sans fâcher personne. Quel tour aviez-vous donc imaginé ?

Robero. Tenez, voyez-vous ? Voici deux grosses aiguilles. Je vais les enfoncer par-dessous deux chaises, & faire passer

la pointe ſeulement d'un demi pouce. Vous préſenterez les ſieges à vos amis, car peut-être ſe défieroient-ils de moi. Et puis lorſqu'ils voudront s'aſſeoir : Aye ! aye ! Figurez-vous leurs grimaces. Ha, ha, ha, ha ! Cela me fait étouffer de rire d'avance. Ces Demoiſelles qui ſont tant les renchéries, en mourront elles-mêmes de plaiſir.

Fréderic. Et ſi je vous en faiſois autant à vous, comment prendriez-vous la choſe ?

Robert. Oh moi ! C'eſt bien différent. Mais ces petits idiots ?

Fréderic. Vous les croyez idiots parce qu'ils ne font pas de méchancetés ?

Robert. Vous êtes bien difficile au moins ? Eh bien, en voulez-vous d'un autre ?

Fréderic. A la bonne heure.

Robert. J'ai du gros fil dans ma poche, je vais enfiler une de ces aiguilles. Les Demoiſelles ne tarderont guere à deſcendre. L'un de nous deux ira poliment à leur rencontre, leur fera bien des mignardiſes, bien des révérences, & l'autre caché par derriere, coudra leurs robes enſemble. Il faudra danſer, nous les prendrons, & crac ! crac ! Entendez-vous ? Ha, ha, ha ha !

Fréderic. Oui, pour déchirer leurs habits, & les faire gronder par leurs mamans ?

Robert. Eh tant mieux ! C'eſt le plaiſir !

Fréderic. N'en trouvez-vous donc qu'à faire du mal ?

Robert. Mais cela ne m'en fait pas à moi.

Fréderic. Ah ! je comprends. Vous ne voyez que vous ſeul dans l'univers. Vous comptez tous les autres pour rien.

Robert. Il faut pourtant imaginer quelque choſe pour rire. Ecoutez, ſi nous faiſions peur à la petite Louiſe, & au petit Duverney ?

Fréderic. Mais c'eſt vilain encore ! On n'auroit qu'à vous fair peur auſſi à vous.

Robert (*d'un air fanfaron*). Oh ! je le permets. Je n'ai peur de rien, moi.

Fréderic (à part, en ſe mordant le bout du doigt). Oui da ? nous le verrons. (*Haut à Robert.*) Paſſe pour cela.

Robert. Eh bien, j'ai à la maiſon un maſque effroyable, je cours le chercher. Tâchez de faire deſcendre ici les deux enfans tous ſeuls ; & vous verrez ! Je ſuis à vous dans un moment.

Fréderic.

Fréderic. Bon ! bon !

(Robert fait quelques pas pour ſortir.)

Fréderic (à part). C'eſt toi qui y ſera pris, va.

(Il court après lui.)

M. Robert ! M. Robert !

Robert (revenant ſur ſes pas). Qu'eſt-ce donc ?

Fréderic. Il vaut mieux attendre qu'ils ſoient tous ſeuls là-haut. Car lorſqu'il n'y a que deux ou trois perſonnes dans ce ſallon, il y revient quelquefois un eſprit ; & nous pourrions nous en trouver fort mal nous-mêmes.

Robert. Que voulez-vous dire avec vos eſprits ?

Fréderic. Oui. D'abord on entend un grand tintamarre, enſuite on voit un fantôme avec une torche allumée, puis la chambre paroît toute en feu. *(Il ſe recule, en affectant de la frayeur.)* Tenez, il me ſemble que je le vois.

Robert (un peu effrayé). Eh mon Dieu, que me dites vous ? Et d'où cela vient-il donc ?

Fréderic (à voix baſſe, en le tirant à part). C'eſt qu'il logeoit ici autrefois un avare à qui on vola ſon argent. Il ſe coupa la gorge de déſeſpoir, & ſon ombre revient de tems en tems pour chercher ſon tréſor.

Robert (tremblant). Oh je ne reſte plus avec vous, tant qu'il n'y aura pas de monde.

Fréderic. Vous faiſiez tant le brave tout-à-l'heure.

Robert. Ce n'eſt pas que j'aie peur....mais.....mais....c'eſt que je cours chercher mon épouvantail.

Fréderic. Oui, allez, allez. Je vais tout diſpoſer, moi. Oh quel plaiſir !

Robert (avec un ſourire méchant.) Sentez-vous comme ce ſera plaiſant !

Fréderic. On aura une belle frayeur, je vous en réponds.

Robert. Eh tant mieux, tant mieux ! Je ne ferai qu'un ſaut pour aller & revenir. *(Il ſort.)*

SCENE VIII.

Fréderic.

Ah ! tu veux effrayer les autres, & tu n'as pas de peur ? Je vais t'épouvanter, moi.

SCENE IX.

Fréderic, Léonor, Julie, Dorothé, Adélaïde, Duverney l'aîné.

Léonor. Nous venons de voir ſortir M. Robert en courant. Il a paſſé devant nous ſans nous ſaluer. Eſt-ce que vous vous êtes encore chamaillés enſemble ?

Fréderic. Au contraire. Il me croit à préſent le meilleur de ſes amis. J'ai fait ſemblant de vouloir être de moitié d'une malice qu'il prétendoit faire aux enfans qui ſont là-haut. Mais il s'en mordra les doigts, je t'aſſure. Je ne crois pas qu'il ait envie de rentrer jamais dans cette maiſon.

Léonor. Quel eſt donc ton projet ?

Fréderic. Je te le dirai tout-à-l'heure. Je n'ai pas un moment à perdre. Il faut que tout ſoit prêt lorſqu'il reviendra. Permettez-vous, Meſdemoiſelles, que je ſorte un inſtant ?

Dorothée. Oui, Monſieur Fréderic, mais revenez bien vîte. Il nous tarde de ſavoir votre manœuvre.

Fréderic. Je me ferai un devoir de vous en inſtruire. Je ſuis ici dans la minute.

SCENE X.

Léonor, Julie, Dorothée, Adelaïde, Duverney l'aîné.

Léonor. Voilà deux bons vauriens aux priſes. Nous verrons ce qui en arrivera. L'un vaut bien l'autre.

Duverney l'aîné. Ah Mademoiſelle, de grace ne faites pas cette injure à votre frère & à mon ami, de le comparer avec un auſſi méchant garçon que Robert.

Adelaïde. M. Duverney a raiſon. L'un n'a que des gentilleſſes, l'autre ne fait que des noirceurs.

Julie. Tout couſu qu'il eſt de méchanceté, je ſuis sûre que mon frère l'attraperoit mille & mille fois.

Dorothée. Quel ſervice il nous rendroit de nous délivrer de ce mauvais garnement ! Nous n'aurions plus de plaiſir à nous trouver enſemble s'il étoit de notre ſociété.

Léonor. Pourvu que Fréderic ne pouſſe pas les choſes trop loin ! Il ſe croira peut-être tout permis envers lui.

Duverney l'aîné. Il n'en fauroit jamais faire affez. Ces ames noires & baffes ont befoin d'être frappées à grands coups. C'eft le meilleur fervice qu'on puiffe lui rendre ; & je fuis perfuadé qué fon père nous en faura un gré infini. Hélas ! il donneroit la moitié de fa fortune pour avoir un enfant comme Fréderic.

Dorothée. Ah çà, Léonor, ne va pas au moins contrarier ton frère dans fes deffeins.

Léonor. Mais, ma chere amie, ma pofition eft fort délicate. Je tiens ici la place de maman, & je ne puis rien permettre qu'elle n'eût elle-même approuvé.

Adelaïde. Laiffe le faire. Nous prenons tout fur nous.

Julie. Oui, ma fœur. Guerre, guerre aux méchans !

SCENE XI.

Fréderic, Léonor, Julie, Dorothée, Adélaïde, Duverney l'aîné.

Fréderic (accourant joyeux). Voilà mes batteries toutes dreffées. Il peut venir à préfent. Nous le recevrons.

Léonor. Mais enfin peut-on apprendre ?...

Dorothée. Oui, oui, nous voulons être du complot, & nous nous aiderons de toutes nos forces.

Fréderic. Il n'eft pas néceffaire, Mefdemoifelles. Il eft brutal, & je ne veux pas vous expofer. Je viens d'arranger toutes chofes avec le palefrenier. Il m'a compris à demi mot, & il me fecondera à merveille.

Léonor. Au moins faut-il que nous fachions....

Fréderic. Voici tout ce que vous devez favoir. Nous allons jouer à Colin-maillard, pour qu'il nous trouve bien en train lorfqu'il reviendra. Après quelques tours je me ferai prendre. Vous me laifferez voir un peu à travers le mouchoir, afin que je puiffe le prendre à mon tour. Quand je lui banderai les yeux, vous vous retirerez tout doucement dans le cabinet de mon papa, en emportant les lumieres, & vous me laifferez feul avec lui. Je vous appellerai lorfqu'il en fera tems.

Duverney l'aîné. Mais s'il va te roffer dans votre tête-à-tête ?

Fréderic. Bon ! tu as vu comme je l'ai terraffé. Je ne le crains pas. Je viens de voir encore tout-à-l'heure combien il eft poltron. Mais avant tout il faut faire defcendre les

petits,

petits, car il pourroi monter là-haut tout de ſuite, & leur faire quelque frayeur. Julie, va les chercher & amene les ici.

Julie. Oui, oui, j'y cours.

SCENE XII.

Fréderic, Léonor, Dorothée, Adélaïde, Duverney l'aîné.

Léonor. Mais, Fréderic, je ne ſais pas trop ſi je dois permettre....

Adelaïde. Eh mon Dieu! laiſſe-le donc faire.

Fréderic. Oui, ma ſœur, repoſe-t'en ſur moi. Tu ſais que je ne ſuis pas méchant. Je ne lui ferai pas ſeulement la moitié de ce qu'il mérite. Il en ſera quitte pour la peur.

Léonor. A la bonne heure, ſur ta parole.

Fréderic. Allons, dépêchons-nous de ranger tout ceci, pour être en mouvement à ſon arrivée.

(*On range la table & les chaiſes. Dans cet intervalle, Julie revient avec Louiſe & le petit Duverney.*)

SCENE XIII.

Fréderic, Léonor, Julie, Dorothée, Adélaïde, Louiſe, Duverney l'aîné, Duverney le cadet.

Fréderic (*allant à leur rencontre*). Venez, mes petits amis, paſſez dans le cabinet de mon papa, & prenez bien garde de ne pas faire trop de bruit, de peur que Robert ne vous entende.

Julie. Je vais les y conduire. Il y a un livre d'eſtampes, je reſterai avec eux pour les amuſer.

Louiſe. J'ai cru qu'on venoit nous chercher pour le goûté. Eſt-ce que nous ne pouvons pas reſter avec vous pour l'attendre?

Fréderic. J'irai vous chercher lorſqu'on l'aura ſervi. Entrez toujours. Robert voudroit vous faire du mal, & je ne le veux pas.

Duverney le cadet. O-oh! a-al-lons-nous-ous-en.

(*Julie prend un flambeau ſur la table, & les conduit dans le cabinet.*)

SCENE

SCENE XIV.

Frédéric, Léonor, Dorothée, Adélaïde, Duverney l'aîné.

Fréderic. Tout eſt bien convenu entre nous? Mes yeux mal bandés, &, à mon ſignal, emporter les lumieres & paſſer dans le cabinet. Du ſilence ſur-tout.

Dorothée. Oui, oui, ſoyez tranquille.

Fréderic. J'entends du bruit, je crois. Chut.

(*Il court à la porte qui donne ſur l'eſcalier, & prête l'oreille.*)

C'eſt lui, c'eſt lui. Vîte que l'une de vous ſe faſſe bander les yeux.

Dorothée. Tiens, Adelaïde, je commencerai. Voilà mon mouchoir.

(*Adelaïde bande les yeux à Dorothée, & le jeu commence. Fréderic, Duverney l'aîné, Léonor & Adelaïde, paſſent & repaſſent autour de Dorothée, qui les pourſuit ſans les attraper.*)

SCENE XV.

Fréderic, Léonor, Dorothée, Adelaïde, Duverney l'aîné, Robert.

(*Robert en entrant va pincer un doigt à Dorothée, lorſqu'elle étend ſes mains en avant. Dorothée le ſaiſit & s'écrie*) :

C'eſt Monſieur Robert. Je le reconnois à ſa malice.

Fréderic. Il eſt vrai, c'eſt lui, mais il n'étoit pas d'abord du jeu. C'eſt à recommencer.

Robert. Sûrement. M. Frederic a raiſon.

Dorothée. A la bonne heure. Mais ſi je vous attrape à préſent, ce ſera tout de bon, je vous en préviens.

Robert. Oui, oui.

(*Il prend Fréderic à l'écart, tire à demi ſon maſque de la poche, & le lui montre.*)

Voyez-vous cela!

Fréderic (reculant comme s'il avoit peur.) Oh comme il eſt affreux! Il m'effrayeroit moi-même. Cachez-le bien. Nous allons encore jouer quelques minutes, & nous nous eſquiverons.

Robert (bas à Fréderic). C'eſt bien dit. Il faut que je faſſe d'abord un peu enrager ces Demoiſelles.

Fréderic (bas à Robert). Je vais faire le premier une malice à Dorothée. Si elle me prend, elle croira que c'eſt vous, & rien de fait.

Robert (bas à Fréderic). Bon, bon ! Je veux lui faire la mienne auſſi.

Adelaïde. Eh bien, Meſſieurs, finirez-vous vos ſecrets ? Vous faites languir tout notre jeu.

Robert. Nous voilà, nous voilà !

(Fréderic rode autour de Dorothée avec l'air de vouloir la tirailler par ſa robe, & voyant que Robert s'éloigne pour aller chercher une chaiſe, il dit tout bas à Dorothée.)

Je vais me faire prendre.

(Robert revient avec une chaiſe, & la couche ſur le chemin de Dorothée. Fréderic ôte la chaiſe, & ſe met en place à quatre pates. Dorothée le rencontre du pied, ſe baiſſe & le ſaiſit. Fréderic rentre ſa tête dans ſes épaules, comme s'il avoit peur qu'on le reconnût.)

Dorothée (après l'avoir tatonné long-tems, & fait ſemblant d'héſiter, s'écrie) : C'eſt Monſieur Fréderic !

Frederic (affectant un air déconcerté). Ah diantre, me voilà pris !

Dorothée (ôtant ſon mouchoir). Vous vous aviſez donc auſſi de faire des malices ? Je croyois que cela n'appartenoit qu'à M. Robert. Allons, allons, je prendrai ma revanche.

(Elle bande les yeux à Frederic, de maniere qu'il puiſſe y voir un peu, le conduit au milieu de la chambre, lui fait faire deux tours & demi, & levant ſes deux mains en l'air :)

Combien de doigts ?

Frederic. Six.

Dorothée (le pouſſant). Pauvre aveugle, paſſe ton chemin.

(Fréderic erre long-tems & ſe laiſſe houſpiller par tout le monde. Dorothée ſur-tout l'agace & le chatouille. Il feint de la pourſuivre, & tombe tout-à-coup ſur Robert.)

Fréderic. Ha, ha ! j'en tiens un. C'eſt un garcon. M. Robert ! *(Il baiſſe le mouchoir.)* Effectivement, je ne me ſuis pas trompé.

Robert (bas à Fréderic) Pourquoi me prendre ?

Fréderic (bas à Robert). Laiſſez faire, je vais vous pouſſer Duverney dans les mains.

(Avec un air myſtérieux). Motus !

Robert

Robert (à part.) Ah! c'eſt bon! Quand je le ſaiſirai, je veux le pincer juſqu'au ſang.

(Fréderic ſe met à bander les yeux à Robert. Auſſi-tôt Duverney & les Demoiſelles emportent les bougies, & ſe retirent ſur la pointe du pied dans le cabinet, en diſant l'un après l'autre avant d'y entrer :)

Eh bien, c'eſt-il fait?—Dépêchez-vous donc.—Il vous faut bien du tems.—Que complottez-vous-là tous deux?

(Au même inſtant le palefrenier ſe préſente à la porte qui donne ſur l'eſcalier, portant une torche allumée d'une main, & de l'autre, au bout d'un bâton, une tête de bois enſevelie ſous une vaſte perruque. Il eſt couvert dans toute ſa hauteur d'une longue robe noire traînante. Fréderic lui fait ſigne de reſter à l'entrée du ſallon. Il achever de bander les yeux à Robert, & lui fait faire quelques pas.)

Allons, les trois tours. Les bras étendus. *(Robert tourne.)* Un, Paix donc, Meſdemoiſelles. Deux. Que chacun reſte à ſa place. Et Trois. Allez. *(Il le pouſſe.)* Va, pauvre aveugle, cherche ton chemin.

(Il court auſſi-tôt prendre ſon porte-voix derriere la porte, détache de la ceinture de palefrenier de groſſes chaines, qui tombent autour de lui, & s'écrie :)

Que vois-je? Le Revenant! ſauvons-nous, ſauvons-nous!

(Il ferme la porte à grand bruit, ſe cache derriere le prétendu Fantôme, & crie avec ſon porte-voix :)

C'eſt donc toi qui viens voler mon tréſor.

Robert (tout tremblant, & ſans avoir le courage de ſe débander les yeux.) Qu'entends-je? Au feu! Au ſecours! Fréderic! Duverney!

Le Porte-voix. Il ne viendra perſonne. Je les ai tous fait diſparoître. Ote ton bandeau, & regarde-moi.

(Il va ſe poſter au côté droit du ſallon.)

(Robert, ſans ôter ſon mouchoir, ſe cache encore la tête entre les deux mains. Il recule à meſure du côté oppoſé, en entendant le bruit des chaînes que traîne le Fantôme.)

Le Porte-voix. Je le veux.

(Robert baiſſe en tremblant le mouchoir qui lui tombe autour du cou. Ses yeux ſont fixés à terre. Il les releve peu-à-peu; & conſidérant le Fantôme, il pouſſe un grand cri, & demeure immobile, la bouche béante.)

Le Porte-voix. Je te reconnois! Tu es Robert!

(Robert, à ce mot, ſe met à courir de tous côtés pour ſe ſauver.

ver. Il trouve la porte fermée. Il tombe à genoux à quelques pas, étend ſes bras devant lui, & détourne la tête.)

Le Porte-voix. Crois-tu donc m'échapper ?

Robert (d'une voix intrecoupée). Je ne vous ai rien fait. Ce n'eſt pas moi qui vous ai volé.

Le Porte-voix. Tu ne m'as pas volé ? Tu es capable de tout. Qui eſt-ce qui ſeringue les paſſans ? Qui leur accroche au derriere des queues de lapin ? Qui pêche leurs perruques à l'hameçon ? Qui eſtropie les chiens, & coupe la queue à tous les chats ? Qui vouloit tout-à-l'heure piquer les feſſes à ſes amis ? Qui eſt-ce qui a dans ſa poche un maſque effroyable pour faire peur à deux enfans ?

Robert. Ah ! c'eſt moi, c'eſt moi. Je ſuis le plus méchant des hommes. Mais je vous demande pardon, je ne ferai plus rien à l'avenir.

Le Porte-voix. Et tout ce que tu as fait ? Tu ne feras plus rien ? Qui m'en répondra ?

Robert. Moi, moi !

Le Porte-voix. Me le promets-tu ?

Robert. Oui, je vous le jure.

Le Porte-voix. Eh bien, je te fais grace. Il ne tiendroit pourtant qu'à moi de te foudroyer.

(Le Fantôme agite ſa torche qui répand un grand éclat de lumiere & s'éteint. Robert tombe étendu de tout ſon long, le viſage contre terre.)

SCENE XVI.

M. de Juliers, Fréderic, Robert, Le Fantôme.

(M. de Juliers entre dans le ſallon, tenant à la main un flambeau.)

M. de Juliers. Qu'eſt-ce que tout ce tapage que j'entends ?

Robert (ſans lever la tête.) Mais eſt-ce que je fais du bruit donc ? Mon Dieu ! mon Dieu ! Ah ! ne m'approchez pas.

M. de Juliers (l'appercevant). Qui eſt là ?

Robert. Eh vous ſavez bien qui je ſuis. Vous m'aviez fait grace.

M. de Juliers. Moi, je vous ai fait grace ?

Robert.

Robert. Je ne vous ai pas volé. Je ne ferai plus méchant, je ne le ferai plus.

M. de Juliers. Mais n'est-ce pas Robert?

Robert. Eh oui, je suis Robert. Grace! Grace!

M. de Juliers. Que faites-vous donc, mon ami, dans cette posture?

(Il pose la lumiere à terre, va à lui & le releve.)

Robert (se débattant d'abord, & le reconnoissant ensuite.) M. de Juliers! c'est vous? *(son visage s'éclaircit.)* Ah! il est parti. *(Il tourne la vue de tous côtés; il apperçoit le Fantôme, & se detourne avec affroi.)* Le voila encore! Le voyez-vous?

(Fréderic va ouvrir la porte du cabinet.)

SCENE XVII.

Léonor, Julie, Dorothée, Adelaïde, Louise, Duverney l'aîné, Duverney le cadet (sortant du cabinet avec des flambeaux.)

(Louise & Duverney le cadet témoignent quelque frayeur à l'aspect du Fantôme. Les autres poussent de grands éclats de rire.)

M. de Juliers. Que signifie tout ceci?

Fréderic (s'avançant). Rien que de fort simple, mon papa. Ce grand Fantôme, c'est votre Palefrenier, avec votre perruque & votre robe de palais.

Le Palefrenier (jette à terre son déguisement, & paroît en souquenille) Oui, Monsieur, c'est moi.

M. de Juliers. Voilà un fort vilain badinage, mon fils?

Fréderic. Mon papa, demandez à la compagnie, si M. Robert ne l'a pas mérité. Il voulut faire peur à ces petits *(en montrant Louise & Duverney le cadet)*. Je n'ai fait que le prévenir. Qu'il fasse voir le masque effroyable qu'il a dans sa poche.

M. de Juliers (à Robert). Cela est-il vraie?

Robert (lui donnant le masque). Hélas! oui, Monsieur, le voilà.

M. de Juliers. Vous n'avez donc que ce que vous avez mérité?

Dorothée. C'est nous qui avons engagé Léonor à permettre que M. Fréderic lui donnât cette leçon.

Adélaïde. Si vous ſaviez toutes les autres méchancetés qu'il a faites !

M. de Juliers. Quoi, Monſieur, eſt-ce donc ainſi que vous vous annoncez chez moi le premier jour que vous y entrez ? Vous m'avez manqué dans mes enfans, qui ſe faiſoient une fête de vous recevoir. Vous avez manqué à ces demoiſelles, que vous deviez reſpecter. Retourner chez M. votre pere. En vous voyant chaſſer d'une maiſon honnête, il apprendra de quel importance il eſt de corriger les vices de votre cœur. Je ne veux point de vos déteſtables exemples pour mes enfans. Allez, Monſieur, & ne reparoiſſez plus ici.

(Robert confondu ſe retire.)

SCENE XVIII.

M. de Juliers, Fréderic, Léonor, Julie, Dorothée, Adélaïde, Louiſe, Duverney l'aîné, Duverney le cadet.

M. de Juliers. Et vous, mes amis, ſi la circonſtance excuſe peut-être aujourd'hui ce que vous avez fait, ne vous permettez plus de ces jeux à l'avenir Les frayeurs dont on eſt frappé dans un âge auſſi tendre que le vôtre, peuvent avoir des ſuites funeſtes pour toute la vie. Ne vous vengez des méchans qu'en vous montrant meilleurs ; & ſouvenez-vous, d'après l'exemple de Robert, qu'en voulant faire du mal aux autres, on le fait le plus ſouvent retomber ſur ſoi-même.

FIN DU TOME SECOND.

